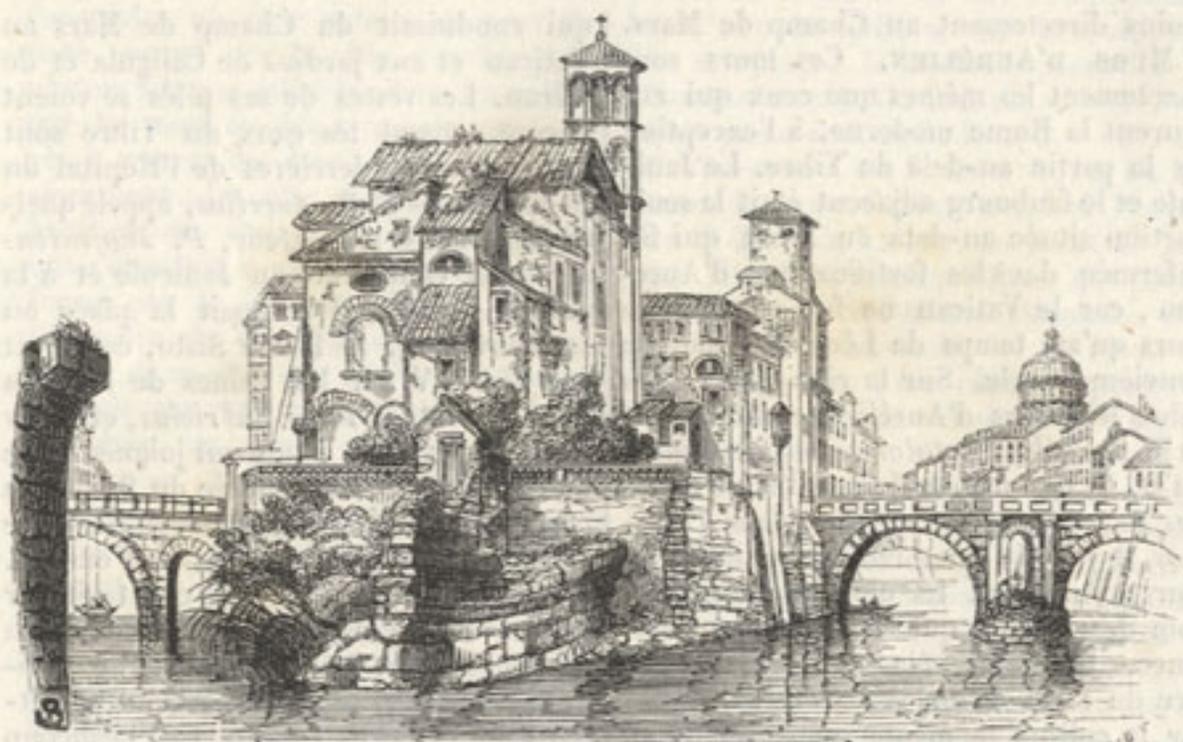


moins directement au Champ de Mars.

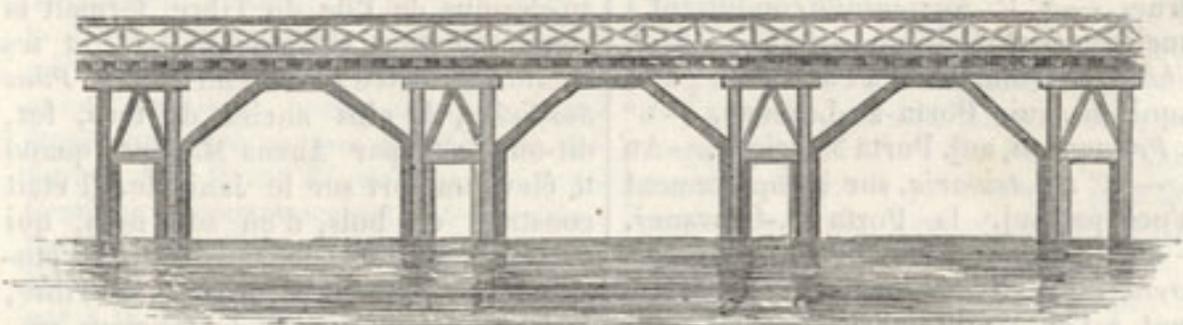
MURS D'AURÉLIEN. Ces murs sont exactement les mêmes que ceux qui entourent la Rome moderne, à l'exception de la partie au-delà du Tibre. Le Janicule et le faubourg adjacent était la seule portion située au-delà du Tibre qui fût enfermée dans les fortifications d'Aurélien, car le Vatican ne fut entouré de murs qu'au temps de Léon IV, dans le neuvième siècle. Sur la rive gauche du Tibre les murs d'Aurélien embrassaient au N. le *Collis Hortulorum* ou *Pincianus*, à l'O. le Champ de Mars, à l'E. le *Campus Esquilinus*, et au S. le *Mons Testaceus*. Il y avait quatorze portes dans les murs d'Aurélien. La plupart tirent leur nom des routes qui y prenaient naissance. 1° *P. Aurelia*, sur le Tibre en face du Pont *Ælius*. — 2° *P. Pinciana*, sur la colline de même nom. — 3° *P. Salaria*, qui existe encore sous le même nom, mais restaurée dans les temps modernes. — 4° *P. Nomentana* conduisant à l'ancienne porte Colline. — A l'E. — 5° *P. Tiburtina*, conduisant à l'ancienne porte Esquiline, aujourd'hui Porta S.-Lorenzo. — 6° *P. Prænestina*, aujourd'hui Porta Maggiore. — Au S. — 7° *P. Asinaria*, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Porta S.-Giovanni. — 8° *P. Metronis* ou *Metronii* ou *Metrotrovia*, qui a disparu aujourd'hui, probablement à l'entrée du *Coelius*, entre S.-Stefano Rotondo et la villa Mattei. — 9° *P. Latina*, aujourd'hui murée. — 10° *P. Appia*, aujourd'hui P. S.-Pancrazio. Les routes passant par cette porte et par celle du n° 9 conduisaient toutes deux à l'ancienne *P. Capena*. — 11° *P. Ostiensis*, conduisant à Ostie, aujourd'hui Porta S.-Paolo. — A l'O. — 12° *P. Portuensis*, sur l'autre rive du Tibre et près du fleuve; la route du Port y prenait naissance. — 13° Une deuxième *Porta Aurelia*, sur la pente O. du Janicule, aujourd'hui P. S.-Pancrazio. — 14° *P. Septimiana*, près du Tibre, qui fut détruite par Alexandre VI.

PONTS. Il y avait huit ponts sur le Tibre, qui se suivaient probablement dans l'ordre suivant du N. au S. 1° *Pons Ælius*, bâti par Adrien; il conduisait de la ville au Mausolée de cet empereur, c'est aujourd'hui le pont et le château St-ANGE. — 2° *Pons Neronianus* ou *Vaticanus*,

qui conduisait du Champ de Mars au Vatican et aux jardins de Caligula et de Néron. Les restes de ses piles se voient encore, quand les eaux du Tibre sont basses, sur les derrières de l'Hôpital du St-Esprit. — 3° *P. Aurelius*, appelé quelquefois, mais par erreur, *P. Janiculensis*, qui conduisait au Janicule et à la porte *Aurelia*. Il occupait la place où se trouve aujourd'hui le Pont Sisto, construit par Sixte IV sur les ruines de l'ancien pont. — 4° 5° *Pons Fabricius*, et *Pons Cestius*, les deux ponts qui joignent l'île du Tibre à la rive opposée du fleuve, le premier avec la Cité, le second avec le Janicule. Tous les deux existent encore. Le *Pons Fabricius*, qui fut construit par un L. Fabricius, *curator viarum*, peu de temps avant la conspiration de Catilina, porte aujourd'hui le nom de « Ponte Quattro Capi. » Le *P. Cestius*, bâti beaucoup plus tard, s'appelle aujourd'hui Ponte S. Bartolommeo. — 6° *P. Senatorius* ou *Palatinus*, au-dessous de l'île du Tibre, formait la communication entre le Palatin et ses alentours et avec le Janicule. — 7° *Pons Sublicius*, le plus ancien de tous, fut, dit-on, bâti par Ancus Martius, quand il éleva un fort sur le Janicule. Il était construit en bois, d'où son nom, qui vient, de *sublives* (ais, solives). Il fut plusieurs fois emporté par les eaux du Tibre, mais, par un sentiment de religieux respect, il fut toujours reconstruit en bois, jusqu'aux derniers temps. — 8° *P. Mulvius* ou *Milvius*, aujourd'hui « Ponte Molle », était situé en dehors de la ville, au N. du *P. Ælius*; il avait été construit par *Æmilius Scaurus* le Censeur. — INTÉRIEUR DE LA VILLE. 1. FORA ET CAMPI. Les *Fora* étaient des places découvertes, pavées en pierre, entourées de constructions et servant de marchés ou de lieux de réunion pour les affaires publiques. Nous traitons des *Fora* à l'article *Forum*. Nous donnons ici le forum dans son état actuel. Les *Campi* étaient aussi des terrains libres, mais plus vastes, couverts de gazons, plantés d'arbres et ornés d'œuvres d'art. Ils servaient au peuple de lieux d'exercice et d'amusement et peuvent être comparés aux parcs de Londres, à nos Champs-Élysées, à notre esplanade des Invalides. Les *Campi* étaient : 1° le *Campus Mar-*



Insula Tiberina, avec le pont Fabricius et le pont Cestius.



Pons Sublicius (pont de bois).

tius, Champ de Mars, plaine ouverte située entre les murs de la ville et le Tibre et dont la partie S., dans le voisinage du *Circus Flaminius*, était appelée *Campus Flaminius* ou *Prata Flaminia*. Nous parlons de cette plaine, de beaucoup la plus célèbre de toutes, dans un article séparé. Voy. *Campus Martius*. — 2° *Campus Sceleratus*, attenant à la porte Colline et aux murs de Servius, à l'endroit où les vestales qui avaient manqué à leur vœu de chasteté étaient enterrées vives. — 3° *Campus Agrippæ*, probablement sur la pente S.-O. du mont Pincius, à l'E. du Champ de Mars, sur la droite du Corso, au N. de la place des Apôtres (*Piazza degli Apostoli*). — 4° *Campus Esquilinus*, en dehors de l'*Agger* de Servius et près de la porte Esquiline :

on y exécutait les criminels; on y enterrait les gens de la basse classe. La majeure partie de cette plaine fut convertie plus tard en jardins d'agrément, appartenant au palais de Mécène. — 5° *Campus Viminalis*, sur la pente E. du Viminal, près de la villa Negroni.

RUES ET QUARTIERS. Il y avait, dit-on, à Rome deux cent quinze rues en tout. Les grandes rues étaient appelées *vix* et *vici*; *vici* signifie proprement un quartier de la ville, mais la principale rue d'un *vici* portait fréquemment le nom du *vici* auquel elle appartenait; les petites rues se nommaient *angiportus*. Les voies principales étaient : 1° La *Via Sacra* (voie sacrée), la principale rue de Rome. Elle commençait près du *Sacellum Streniæ*, dans la vallée qui s'é-



Le Forum dans son état actuel.

tend entre le Cœlius et l'Esquilin, et, laissant l'Amphithéâtre Flavien (*Colosseum*) à gauche, elle courait le long de la pente N. du Palatin, passant sous l'Arc de Titus, et traversait le Forum Romanum pour aller atteindre le Capitole. — 2. *Via Lata* (la large rue) conduisait du côté N. du Capitole et de la *Porta Ratumena* à la Porte Flaminia, d'où sa partie N. s'appelait *Via Flaminia*. — 3. *Via Nova* (la rue neuve), du côté de la pente O. du Palatin, allait de l'ancienne Porta Romanula, et du Vélambre au Forum, et se reliait par une rue latérale à la voie Sacrée. — 4. Le *Vicus Jugarius*, conduisait de la Porte Carmentale au-dessous du Capitole au Forum Romanum, où il entrait près de la Basilica Julia et du Lacus Servilius. — 5. le *Vicus Tuscus* joignait le Velabrum au Forum, courant à l'O. de la *Via Nova* et presque parallèlement. Elle contenait un grand nombre de boutiques, où se vendaient des articles de luxe, et ses habitants n'avaient point, à ce qu'il paraît, un caractère bien charmant (*Tusci turba impia vici*, Hor., *Sat.* 2, 3, 228). — 6. *Vicus Cyprius*,

allait du Forum à l'Esquilin; sa partie supérieure, tournant à droite vers l'Urbicus Clivus, s'appelait *Sceleratus Vicus*, parce que ce fut là que Tullia fit passer son char sur le corps de son père Servius. — 7. *Vicus Patricius*, dans la vallée qui s'étend entre l'Esquilin et le Viminal, dans la direction des rues modernes *Via Urbana* et *Via di S.-Pudenziana*. — 8. *Vicus Africanus*, dans le quartier de l'Esquilin, mais dont on ne peut déterminer exactement la position, fut, dit-on, ainsi appelé parce que les otages africains y furent gardés durant la première guerre Punique. — 9. *Vicus Sandalarius*, également dans le quartier de l'Esquilin, s'étendait aussi loin que les hauteurs des *Carinæ*. Outre les échoppes de cordonniers, d'où lui venait son nom, il contenait aussi plusieurs boutiques de libraires. — 10. *Vicus Vitriarius* ou *Vitriarius*, dans la partie E. de la ville, près de la Porte Capène. — 11. *Vicus longus*, dans la Vallée de Quirinus, entre le Quirinal et le Viminal, auj. S.-Vitale. — 12. *Capu. Africae*, près du Colosseum, la voie moderne des S. S. *Quattro Coronati*. — 13.

Subura ou *Suburra*, quartier que traversait une rue du même nom, comprenait toute la vallée entre l'Esquilin, le Quirinal et le Viminal. C'était une des parties les plus fréquentées de la ville, et elle contenait un très-grand nombre de boutiques et de mauvaises maisons. — 14. *Velia*, hauteur près du Forum, qui s'étendait du mont Palatin près de l'Arc de Titus jusqu'à l'Esquilin, et qui séparait la vallée du Forum de celle du Colosseum. Sur le *Velia* était située la Basilique de Constantin et le temple de Vénus et de Rome. — 15. *Carinæ* (les Carènes), quartier sur la partie S.-O. de l'Esquilin, ou la moderne hauteur de S.-Pietro-in-Vincoli, où vivaient Pompée, Cicéron et quelques autres Romains distingués. — 16. *Velabrum*, quartier sur la pente O. du Palatin, entre le Vicus Tuscus et le Forum Boarium; c'était dans l'origine un marais. — 17. *Æquimelium*, place au pied E. du Capitole et du côté du Vicus Jugarius, où était autrefois la maison de Sp. Mælius (voy. *Mælius*). — 18. *Argiletum*, quartier dont la position est incertaine, mais probablement à l'extrémité S. du Quirinal, entre Subura, le Forum de Nerva et le temple de la Paix. On ignore l'étymologie du mot. Quelques anciens le font venir d'*argilla*, argile blanche, d'autres d'un héros nommé Argus, ami d'Évandre, qui y fut, dit-on, enterré. — 19. *Lautumiæ*, quartier voisin de l'Argiletum et du Forum Piscatorium, où fut construite plus tard la Basilique Porcia. Dans ce quartier se trouvait une prison d'État nommée *Lautumiæ* ou *Carcer Lautumiarum*.

TEMPLES. On dit qu'il y avait à Rome quatre cents temples. Les suivants, énumérés pour la plupart dans l'ordre chronologique, étaient les principaux. — 1. *Templum Jovis Feretrii*, sur le Capitole, le plus ancien de tous les temples romains, bâti, selon la tradition, par Romulus et restauré par Auguste. — 2. *T. Fidei*, également sur le Capitole, bâti par Numa et restauré successivement par A. Atilius Collatinus et M. Æmilius Scaurus. — 3. *T. Jani*, nommé aussi *Janus Bifrons* ou *Biformis*, *Janus Geminus* et *Janus Quirinus*, construit aussi par Numa; ce n'était point à proprement

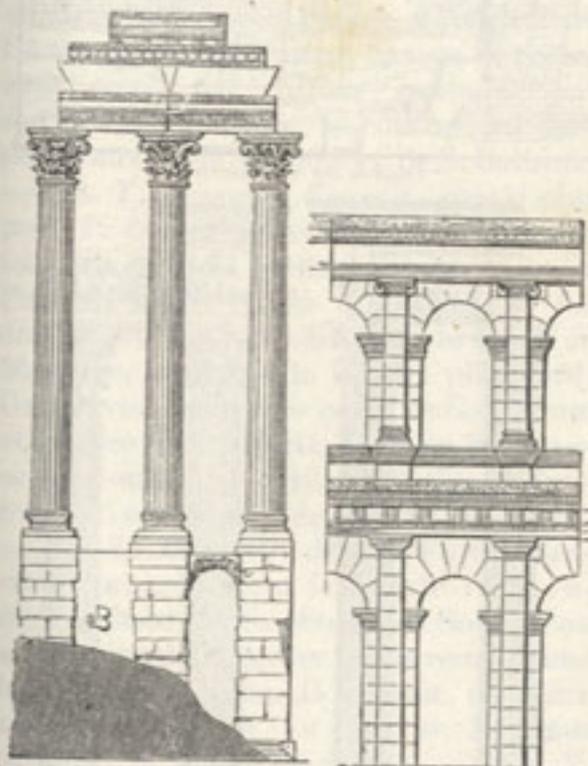
parler un temple, mais un passage avec une entrée à chaque extrémité, et dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre, fermées en temps de paix. Il était situé au N.-E. du Forum, vers le Quirinal. Il y avait aussi d'autres temples de Janus à Rome, dont l'un était près du théâtre de Marcellus et l'autre près du Forum de Nerva. — 4. *Ædes Vestæ*, temple rond bâti par Numa, dans la partie S. du Forum ou sur la pente du Palatin, attenant à la *Regia Numæ*, probablement près de Sta-Maria libératrice. L'*Atrium Vestæ*, appelé aussi *Atrium Regium*, formait probablement une partie de la *Regia Numæ*, qui peut être regardée comme une portion de l'édifice



Temple de Vesta (tiré d'une médaille).

consacré à Vesta. — 5. *T. Dianæ*, sur l'Aventin, colline que Martial appelle pour cela *Collis Dianæ*. Il avait été bâti par Servius Tullius, comme lieu de réunion pour les Romains et les membres de la ligue latine, et restauré par Auguste, probablement près de l'église moderne de S.-Prisca. — 6. *T. Lunæ*, souvent confondu avec le précédent, bâti aussi par Servius Tullius, et sur l'Aventin, probablement du côté adjacent au Cirque. — 7. *T. Jovis*, ordinairement nommé le Capitole, situé sur le sommet S. du mont Capitolin, fut voué par Tarquin l'Ancien et bâti par Tarquin le Superbe. C'était le plus magnifique de tous les temples de Rome, nous le décrirons ailleurs (voy. *Capitolium*). — 8. *T. Saturni*, employé aussi comme *Ærarium* (Trésor public), sur le Clivus Capitolinus, et près du Forum; on suppose que les trois piliers que l'on voit encore sur le Forum en dépendaient. Il fut bâti par Tarquin le Superbe et restauré successivement par L. Munatius Plancus et par Septime-Sévère. — 9. *Ædes Castoris* ou *T. Castoris et Pollucis*, au Forum, près de la Fontaine de

Juturne, où le sénat s'assemblait fréquemment. Il fut voué par le dictateur A. Postumius dans la grande bataille livrée contre les Latins près du lac Régille, et successivement restauré par L. Métellus Dalmaticus, Tibère, Caligula et Claude.



Colonnes du temple de Castor et Pollux.

— 10. *T. Mercurii*, entre le Circus Maximus et l'Aventin. — 11. *T. Cereris*, sur la pente de l'Aventin, près du Cirque. — 12. *T. Apollinis*, entre le Circus Maximus et le théâtre de Marcellus, près du Portique d'Octavie, où le sénat s'assemblait souvent. — 13. *T. Junonis Reginæ*, sur l'Aventin. — 14. *T. Martis Extramuranei*, devant la Porte Capène sur la Via Appia. — 15. *T. Junonis Monetae*, sur la plate-forme du Capitole, où s'était élevée la maison de M. Manlius. — 16. *T. Junonis Lucinae*, sur le sommet O. de l'Esquilin. — 17. *T. Concordiæ*, sur la pente du Capitole au-dessus du Forum; le sénat s'y assemblait très-souvent. Il y avait probablement deux temples de la Concorde, tous deux sur le Forum; le plus ancien avait été consacré par Camille, et l'autre par L. Opimius, après la mort de C. Gracchus. On peut voir les vestiges de l'ancien temple de la Concorde derrière l'Arc de Septime-Sévère. — 18. *T. Salutis*, sur la pente du Quiri-

nal près de la Porta Salutaris; peint par Fabius Pictor; brûlé sous le règne de Claude. — 19. *T. Bellonæ*, devant le Circus Flaminius et près des limites du Champ de Mars. Le sénat s'y réunissait pour donner audience aux ambassadeurs étrangers et recevoir les demandes des généraux qui sollicitaient le triomphe. — 20. *T. Jovis Victoris*, sur le Palatin, entre la Maison d'Auguste et la Curia Vetus. — 21. *T. Victoriæ*, sur le sommet du Palatin ou sur le Clivus Victoriæ au-dessus de la Porta Romanula et du Cirque; ce fut là que l'on conserva d'abord la statue de la mère des dieux. — 22. *T. Magnæ Matris Idææ*, près du précédent et de la Casa Romuli; la statue de la mère des dieux y fut transportée 13 ans après son arrivée à Rome. — 23. *T. Jovis Statoris*, près de l'Arc de Titus, sur la voie Sacrée; le sénat s'y assemblait fréquemment. — 24. *T. Quirini*, sur le Quirinal, où le sénat s'assemblait aussi très-souvent; agrandi et embelli par Auguste. — 25. *T. Fortunæ*, bâti par Servius Tullius dans le Forum Boarium. — 26. *T. Æsculapii*, dans l'île du Tibre, plus tard appelée *insula Æsculapii*. — 27. *T. Mentis et Veneris Erycinæ*, bâtis tous deux en même temps et côte à côte sur le Capitole. Il y avait un autre temple de Vénus Erycine devant la Porte Colline. — 28. *T. Honoris et Virtutis*, bâtis à côté l'un de l'autre, près de la Porte Colline et de la voie Appienne, par Marcellus et orné d'œuvres d'art grecques apportées de Syracuse. — 29. *T. Jovis*, dans l'île du Tibre, près du temple d'Esculape. — 30. *T. Fauni*, dans l'île du Tibre. — 31. *T. Spei*, dans le Forum Olitorium. — 32. *T. Junonis Sospitæ* ou *Matutæ*, dans le Forum Olitorium, près du théâtre de Marcellus. — 33. *T. Pietatis*, dans le Forum Olitorium, abattu pour faire place au théâtre de Marcellus. — 34. *Ædes Fortunæ Equestris*, dans le Campus Flaminius, près du théâtre de Pompée, bâti par Fulvius Flaccus; le toit, fait de marbre, avait été apporté du temple de Juno Lucina dans le Brutium. Il fut probablement brûlé sous le règne d'Auguste ou de Tibère, puisque, en l'an 22 apr. J.-C., nous savons qu'il n'y avait pas de temple de la Fortune Equestris à Rome. Il y avait d'autres

temples de la Fortune sur le Palatin, sur le Quirinal, etc. — 35. *Ædes Herculis Musarum*, attenant au Portique d'Octavie, et entre le théâtre de Marcellus et le Circus Flaminius, bâti par M. Fulvius Nobilior et orné des statues des Muses apportées d'Ambracie. — 36. *T. Honoris et Virtutis*, bâti par Marius, de position incertaine; quelques écrivains modernes supposent qu'il était sur l'Esquilin; d'autres le placent sur le Capitulin. — 37. *T. Martis*, dans le Champ de Mars, près du Circus Flaminius, construit par D. Brutus Callaicus et orné d'une statue colossale du dieu. — 38. *T. Veneris Genetricis*, dans le Forum de César; la statue équestre de César s'élevait devant. — 39. *T. Martis Ultoris*, dans le Forum d'Auguste, auquel appartenaient les trois magnifiques piliers qu'on voit près du couvent S. Annunziata. — 40. *T. Apollinis*, sur le Palatin, entouré d'un portique où se trouvait la célèbre bibliothèque Palatine. — 41. Le *Panthéon*, célèbre temple dans le Champ de Mars, bâti par Agrippa (voy. *Panthéon*). —

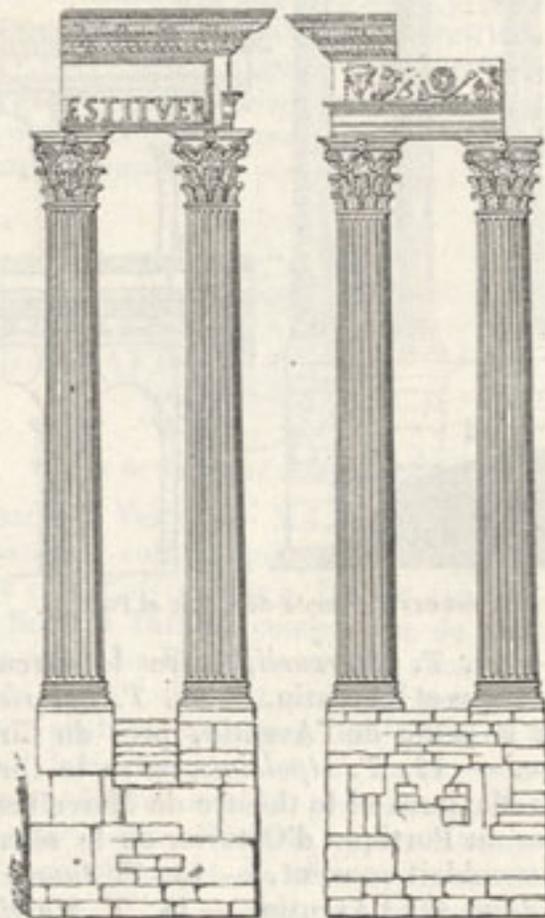


Temple d'Agrippa.

42. *T. Augusti*, commencé par Tibère et achevé par Caligula, sur la pente du Palatin du côté de la Via Nova. Il était devant le temple de Minerve, dont il était probablement séparé par la Via Nova. — 43. *T. Pacis*, un des plus splendides temples de Rome, bâti par Vespasien sur le Velia. — 44. *T. Isidis et Serapidis*, dans la troisième région qui tira son nom de celui du temple. — 45. *T. Vespasiani et Titi*, dans le Forum, bord à bord avec le temple de la Concorde. —

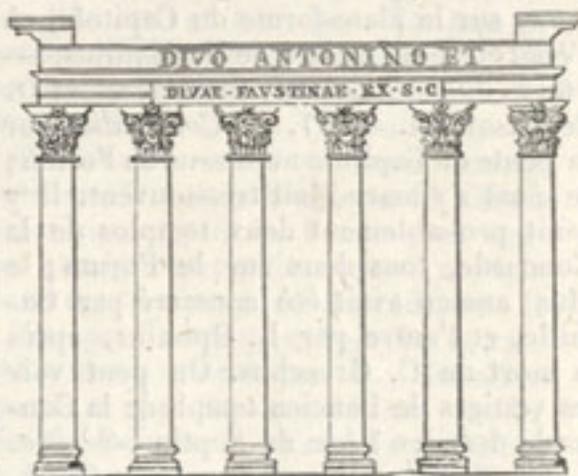


Temple de Vespasien.



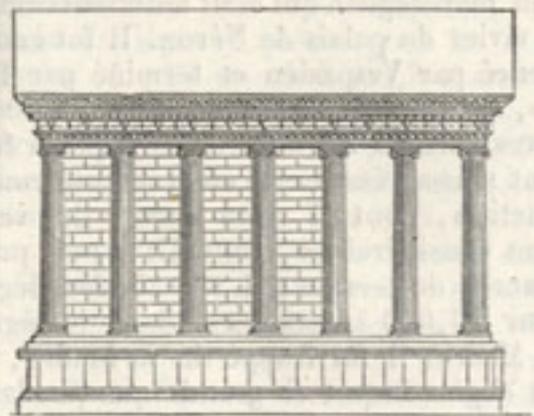
Colonnes du Temple de Vespasien.

46. *T. Antonini et Faustinae*, tout à l'ex-



Temple d'Antonin et de Faustine.

trémité du côté N. du Forum, au-dessous du Velia. Les restes de ce temple sont dans l'église moderne de S. Lorenzo in Miranda. — 46. *T. Minervæ*, sur le côté S. du Forum, derrière le temple d'Auguste, bâti par Domitien. — 47. *T. Bonæ Deæ*, très-ancien temple à l'endroit de l'Aventin qui fut nommé Saxum Sacrum, mais reculé par Adrien, probablement sur le côté S.-E. de la colline, en face des hauteurs de S. Saba et de S. Balbina. — 48. *T. Romæ et Veneris*, appelé plus tard *T. Urbis*, vaste et superbe temple, bâti par Adrien, entre l'Esquilin et le Palatin, au N.-E. du Colosseum. Il fut détruit par un incendie sous le règne de Maxence, mais on le rebâtit plus tard. On en voit les restes entre le Colosseum et l'église de S. Maria Nova ou S. Francesca Romana. — 49. *T. Solis*, à l'extrémité supérieure du Circus Maximus. — 50. *T. Herculis*, dans le Forum Boarium, probablement le temple rond encore existant de S. Maria del Sole qu'on a coutume de regarder par erreur comme le temple de Vesta. Il y avait un autre temple d'Hercule au Circus Maximus près de la Porta Trigemina. — 51. *T. Solis*, temple splendide, bâti par Aurélien à l'E. du Quirinal. — 52. *T. Floræ*, ancien temple sur la partie S. du Quirinal; mais on ignore l'époque de sa fondation. — 53. *Vulcanale*; ce n'était point un temple, mais seulement une *area* dédiée au dieu avec un autel sur le côté N. du Forum, au-dessus du Comitium; il était si vaste que non-seulement on y construisit la Curia Hostilia et l'Ædes Concordiæ, mais qu'on y put aussi tenir un marché au poisson. — 54. *T. de la Pudeur Patricienne* (*Pudicitia Pa-*



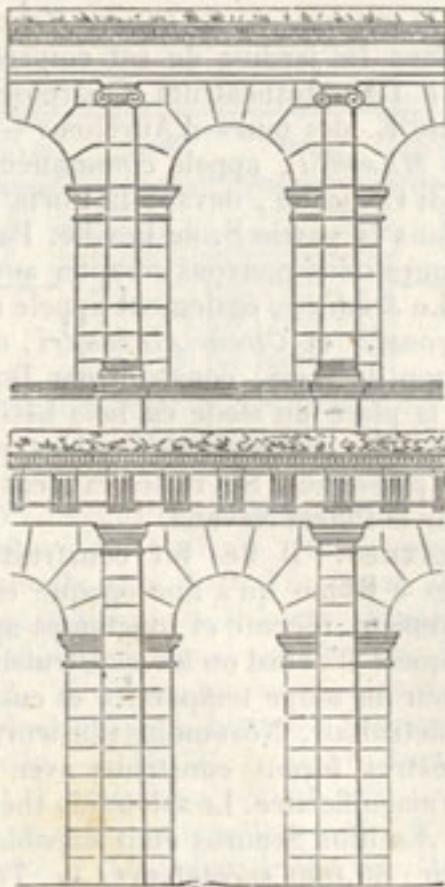
Temple de la Pudeur Patricienne.

tricia), dont on ignore la position; mais qui existait du temps de Virginie qui s'y réfugia (Liv. X, 23).

CIRCI. Les cirques étaient des places pour les courses de chars et de chevaux. 1. *Circus Maximus*, souvent appelé simplement *Circus*, fut fondé par Tarquin l'Ancien, dans la plaine qui s'étend entre le Palatin et l'Aventin, et successivement agrandi par Jules César et Trajan. Sous les empereurs il contenait 385,000 personnes. Il fut restauré par Constantin le Grand, et on y célébra des jeux jusqu'au sixième siècle. — 2. *Circus Flaminius*, construit par Flaminius en l'an 221 av. J.-C. dans les Prata Flaminia devant la Porte Carmentale; il n'était point assez vaste pour contenir la population de Rome, et ne fut que d'un usagé rare. — 3. *C. Neronis*, construit par Caligula dans les jardins d'Agrippine, de l'autre côté du Tibre. Il y avait un autre *Cirque de Néron* de l'autre côté du Tibre, près du Môle d'Adrien, dans les jardins de Domitia. — 4. *Circus Palatinus*, sur le Palatin, où se célébraient les *Ludi Palatini*. On en voit des traces dans l'Orto Roncioni dans la partie S. de la colline. — 5. *Circus Heliogabali*, dans les jardins de cet empereur, derrière l'Amphitheatrum Castrense, à la pointe E. des murs d'Aurélien. — 6. *Circus Maxentii*, appelé communément Circo di Caracalla, devant la Porta Appia, dans la partie S. de la ville. Parmi les cirques nous pouvons compter aussi : — 7. Le *Stadium*, également appelé *Circus Agonalis* et *Circus Alexandri*, dans le Champ de Mars, construit par Domitien à la place du stade en bois bâti par Auguste. Il contenait des sièges pour 33,888 personnes. Ses restes existent encore sur la Piazza Navona.

THÉÂTRES. Il ne fut construit de théâtres à Rome qu'à une époque comparativement récente et longtemps après les cirques. D'abord on les construisit en bois pour un usage temporaire et ensuite on les détruisait. Néanmoins plusieurs de ces théâtres furent construits avec une grande magnificence. Le splendide théâtre de M. Æmilius Scaurus était capable de contenir 80,000 spectateurs. 1. *Theatrum Pompeii*, le premier théâtre per-

manent en pierre, fut construit par M. Pompée, 55 av. J.-C., dans le Champ de Mars, au N.-E. du Circus Flaminius, sur le modèle du théâtre de Mitylène. Il contenait des sièges pour 40,000 spectateurs. Il fut restauré successivement par Auguste, Tibère, Caligula, Dioclétien et Théodoric. Ses ruines seraient encore au Palazzo Pio, non loin du Campo di Fiore. — 2. *Th. Cornelii Balbi*, au S.-E. du précédent, près du Tibre, sur l'emplacement du Palazzo Cenci. Il fut dédié par Cornelius Balbus, l'an 13 av. J.-C., fut en partie brûlé sous Titus, mais reconstruit plus tard. Il pouvait contenir 11,600 personnes. — 3. *Th. Marcelli*, dans le Forum Olitorium, à l'O. du précédent, entre la pente du Capitole et l'île du Tibre, sur l'emplacement du temple de la Piété. Il fut commencé par J. César et dédié par Auguste, l'an 13 av. J.-C., en mémoire de son petit-fils Marcellus. Il fut restauré par Vespasien et peut-être aussi par Alexandre Sévère. Il contenait des sièges pour 20,000 spectateurs. Les restes de la Cavea existent encore près de la Piazza Montanara. Ce sont là les 3 seuls



Théâtre de Marcellus.

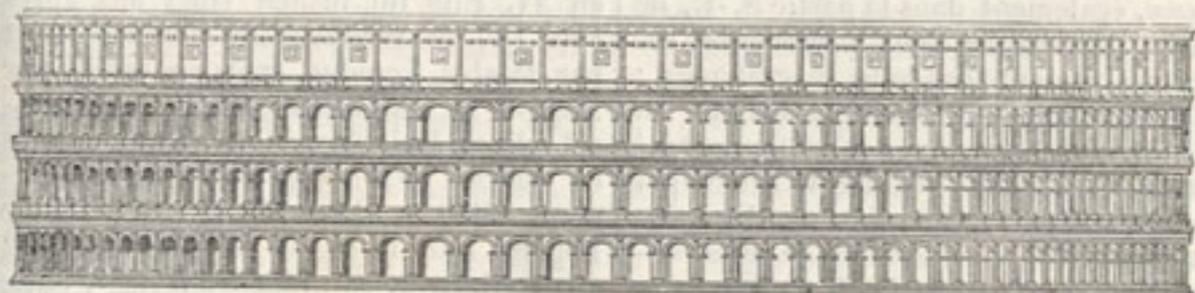
théâtres de Rome; d'où Ovide parle de *terna theatra*. Il y avait cependant un *Odeum* ou salle de concerts, que l'on peut classer parmi les théâtres. — 4. *Odeum*, dans le Champ de Mars, bâti par Domitien, quoique quelques écrivains en attribuent la construction à Trajan; il contenait des sièges pour environ 11,000 personnes.

AMPHITHÉÂTRES. Les amphithéâtres, comme les théâtres, étaient originellement construits en bois pour un usage temporaire. Ils étaient destinés aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Le premier amphithéâtre de bois fut bâti par C. Scribonius Curio, le célèbre partisan de César, et le premier personnage près de J. César pendant sa dictature perpétuelle (av. J.-C. 46). 1. *Amphitheatrum Statilii Tauri*, dans le Champ de Mars; ce fut le premier amphithéâtre en pierre; il fut construit par Statilius Taurus, en 30 av. J.-C.; cet édifice fut le seul en ce genre jusqu'à la construction de l'amphithéâtre Flavien. Il ne satisfaisait point Caligula, qui en commença un autre près des *Septa*; mais l'ouvrage ne fut point continué par Claude. Néron aussi, en 57 apr. J.-C., éleva un vaste amphithéâtre en bois, mais comme construction temporaire. L'amphithéâtre de Taurus fut détruit dans l'incendie de Rome, l'an 64, et fut probablement reconstruit; mais il n'en est plus fait mention. — 2. *Amphitheatrum Flavium*, ou, comme on l'appela jusqu'au temps de Beda, le *Colosseum* ou *Colisæum*, nom dérivé, dit-on, de la statue colossale de Néron, qui s'élevait tout à côté. Il était situé dans la vallée qui s'étend entre le Caelius, l'Esquilin et le Velia, sur le terrain marécageux qui était antérieurement le vivier du palais de Néron. Il fut commencé par Vespasien et terminé par Titus, qui le dédia en l'an 80, lorsque 5,000 bêtes féroces de différentes espèces furent massacrées. Cette merveilleuse construction, dont il reste encore des vestiges considérables, couvrait à peu près 6 acres de terrain; il y avait des sièges pour 87,000 spectateurs. Sous le règne de Macrin il fut frappé de la foudre, et les dégâts furent si grands que pendant plusieurs années les jeux furent célébrés

dans le Stade. La restauration en fut commencée par Élagabale et terminée



Colosseum.



Élévation du Colosseum.

par Alexandre Sévère. — 3. *Amphitheatrum Castrense*, à l'E. des murs d'Aurélien.

NAUMACHIE. Les Naumachies étaient des constructions d'un genre analogue à celui des amphithéâtres. Elles servaient à la représentation de combats sur eau et consistaient en lacs artificiels, entourés de sièges en pierre pour les spectateurs. 1. *Naumachia Julii Caesaris*, dans la partie médiane du Champ de Mars, appelée le petit Codeta (Codeta Minor). Ce lac fut comblé du temps d'Auguste, et il n'est plus fait mention dans les écrivains postérieurs que de deux naumachies. — 2. *Naumachia Augusti*, construite par Auguste, de l'autre côté du Tibre, au-dessous du Janicule et près de la Porta Portuensis : elle fut appelée

plus tard *Vetus Naumachia* pour la distinguer de la suivante. — 3. *N. Domitiani*, construite par l'empereur Domitien, probablement de l'autre côté du Tibre, au-dessous du mont Vatican et du cirque de Néron.

THERME. Les thermes doivent être rangés parmi les plus magnifiques constructions de la Rome impériale. Ils étaient distincts des *balneæ* (bains publics), dont il y avait un grand nombre à Rome. Dans les thermes les bains ne constituaient qu'une faible partie de l'édifice. C'était, à proprement parler, une appropriation romaine des gymnases grecs ; et, outre les bains, ils contenaient des espaces pour les exercices des athlètes et les jeux de la jeunesse, des *exedrae* ou halles publiques, des portiques, et des

vestibules pour les ignorants et des bibliothèques pour les gens instruits; ils étaient décorés des plus beaux ouvrages de l'art et ornés de fontaines, de promenades ombragées et de plantations. 1. *Thermæ Agrippæ*, dans le Champ de Mars, construits par M. Agrippa. Le Panthéon, encore existant, est supposé par quelques-uns, mais sans raison suffisante, avoir été dans l'origine le vestibule de ces thermes. — 2. *Thermæ Neronis*, élevés par Néron dans le Champ de Mars, à la suite de ceux d'Agrippa; ils furent restaurés par Alexandre Sévère et, depuis cette époque, appelés *Th. Alexandrinæ*. — 3. *Th. Titi*, sur l'Esquilin, près de l'amphithéâtre de cet empereur; il en reste encore des ruines considérables. — 4. *Th. Trajani*, également sur l'Esquilin, immédiatement derrière les deux précédents, du côté N.-E. — 5. *Th. Commodianæ* et *Th. Severianæ*, tous deux se touchant, près de S. Balbina, dans la partie S.-E. de Rome. — 6. *Th. Antonianæ*, également dans la partie S.-E. de Rome, derrière les deux précédents; ces thermes étaient des plus magnifiques: 2,300 hommes pouvaient s'y baigner en même temps. La plus grande partie avait été bâtie par Caracalla; l'édifice fut achevé par Héliogabale et Septime Sévère. Il y a encore des restes considérables de cette construction au-dessous de S. Balbina. — 7. *Th. Diocletiani*, dans la partie N.-E. de la ville, entre l'Agger de Servius, le Viminal et le Quirinal. C'étaient les plus vastes de tous; ils contenaient une bibliothèque, une galerie de tableaux, un Odeum, etc., et des bains assez vastes pour que 3,000 personnes pussent s'y baigner en même temps. Il existe encore des restes considérables de cette construction près de S. Maria d'Angeli. — 8. *Th. Constantini*, sur le Quirinal, sur l'emplacement moderne du Palazzo Rospigliosi. Il n'en reste aucun vestige. Les thermes suivants étaient plus petits et moins célèbres. — 9. *Th. Decianæ*, sur l'Aventin. — 10. *Th. Suranæ*, construits par Trajan en mémoire de son ami Sulpicius Sura, également dans le voisinage de l'Aventin, probablement les mêmes que les *Th. Varianæ*. — 11. *Th. Philippi*, près de S. Matteo in

Merulana. — 12. *Th. Agrippinæ*, sur le Viminal, derrière S. Lorenzo. — 13. *Th. Caii et Lucii*, sur l'Esquilin, nommés au moyen âge Terme di Galluccio.

BASILICÆ. Les basiliques étaient des constructions qui servaient de cours de justice, de bureaux, de change, et de lieux de réunion pour les marchands et les hommes d'affaires. C'étaient des espèces de Bourses. 1. *Basilica Porcia*, construite par M. Porcius Latro, dans le Forum, contiguë à la Curia, en 184 av. J.-C.; elle fut brûlée en même temps que la Curia dans les émeutes qui suivirent la mort de Clodius, en 52. — *B. Fulvia*, appelée aussi *Æmilia* et *Fulvia*, parce qu'elle fut bâtie par les censeurs L. Æmilius Lepidus et M. Fulvius Nobilior en 179. Elle était située dans le Forum près de la précédente. Elle fut restaurée par Æmilius Paulus du temps de César et fut, par suite, appelée *B. Æmilii* ou *Pauli*. Elle fut dédiée par son fils Paulus Æmilius Lepidus pendant son consulat en 34. Elle fut brûlée vingt ans après (en 14) et reconstruite nominalemeut par Paulus Lepidus, mais en réalité par Auguste et les amis de Paulus. Le nouvel édifice était magnifique. Les colonnes en marbre de Phrygie sont particulièrement célèbres. Il fut réparé par un autre Lepidus sous le règne de Tibère, en 22 ap. J.-C. — 3. *Basilica Sempronia*, bâtie par Ti. Sempronius Gracchus, en 171 av. J.-C., dans le Forum, à l'extrémité du Vicus Tuscus. — 4. *B. Opimia*, dans le Forum, près du temple de la Concorde. — 5. *B. Julia*, commencée par J. César et finie par Auguste, dans le Forum, entre les temples de Castor et de Saturne, probablement sur l'emplacement de la basilique Sempronia mentionnée plus haut. Quelques écrivains supposent qu'Æmilius Paulus bâtit deux basiliques et que la *B. Julia* occupait l'emplacement de l'une d'elles. — 6. *B. Argentaria*, dans le Forum, près du Clivus Argentarius et devant le temple de la Concorde, probablement la même que celle mentionnée sous le nom de *B. Vascularia*. On voit les restes de cette construction derrière S. Martina, sur la même ligne que la Salita di Marforio. — 7. *B. Ulpia*, au milieu du Forum de Tra-

jan, dont on voit encore des restes con-



Basilica Ulpia.

sidérables. — 8. *B. Constantiana*, entre le temple de la Paix et le temple de Rome et Vénus.

PORTICUS. Les portiques étaient des promenades couvertes, dont le toit était supporté par des colonnes, et ouvertes d'un côté. Il y avait plusieurs portiques publics à Rome, dont quelques-uns, de vaste étendue, servaient de lieu de récréation et de rendez-vous d'affaires.

1. *Porticus Pompeii*, attenant au théâtre de Pompée, et construit pour servir d'abri aux spectateurs dans le théâtre en cas de pluie. Il fut restauré par Jovien, d'où son nom de *P. Jovia*. — 2. *P. Argonautarum*, ou *Neptuni* ou *Agrippæ*, bâti par Agrippa dans le Champ de Mars, autour du temple de Neptune, et orné d'une peinture célèbre représentant les Argonautes. — 3. *P. Philippi*, à côté du temple d'Herculis Musarum et du Portique d'Octavie, bâti par M. Philippus le beau-père d'Auguste, et orné de magnifiques œuvres d'art. — 4. *P. Minucii*, dans le Champ de Mars, près du Circus Flaminius, bâti par Q. Minucius Rufus, en 109 av. J.-C., en commémoration de ses victoires sur les Scordisques et les Triballes l'année précédente. Il paraît qu'il y avait deux portiques de ce nom, puisqu'il est fait mention d'un *Minucia Vetus* et d'un *Minucia frumentaria*. Il paraît aussi que les tesseræ ou bulletins, qui donnaient droit à une part dans les distributions de blé, se délivraient dans le *P. Minucia*. — 5. *P. Metelli*, bâti par Q. Metellus, après son triomphe sur Persée, roi de Macédoine, en 146 av.

J.-C. Il était situé dans le Champ de Mars, entre le Circus Flaminius et le théâtre de Marcellus, et entourait les deux temples de Jupiter Stator et de Juno Regina. — 6. *P. Octaviæ*, bâti par Auguste, sur l'emplacement de celui de P. Metellus dont nous venons de parler, en l'honneur de sa sœur Octavie. C'était un superbe édifice, contenant un grand nombre d'œuvres d'art, et une bibliothèque publique, où le sénat s'assemblait fréquemment; de là le nom de *Curia Octavia* qu'on lui donne quelquefois. Il brûla sous le règne de Titus. Les ruines seraient près de l'église de S. Angelo in Pescaria. — 7. *P. Octavia*, qu'il faut soigneusement distinguer du *P. Octaviæ* ci-dessus mentionné, fut construit par Cn. Octavius, qui commandait la flotte romaine dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine. Il était situé dans le Champ de Mars entre le théâtre de Pompée et le Circus Flaminius. Il fut reconstruit par Auguste, et contenait deux rangées de colonnes d'ordre corinthien avec chapiteaux d'airain, d'où le nom de *P. Corinthia* qu'on lui donnait aussi. — 8. *P. Europæ*, probablement au pied du Pincius, où avaient lieu des courses à pied. — 9. *Porticus Polæ*, bâti par la sœur d'Agrippa dans le Campus Agrippæ, où il y avait aussi des courses à pied. — 10. *P. Liviæ*; sur l'Esquilin, entourant le temple de la Concorde. — 11. *P. Julia* ou *P. Caii et Lucii*, bâti par Julie, en l'honneur de ces deux fils d'Agrippa, était probablement situé aussi sur l'Esquilin, près des thermes de Caius et de Lucius. Les portiques qui suivent étaient moins célèbres : — 12. *P. Vipsania*, que quelques auteurs supposent n'avoir été qu'un nom plus récent du *P. Argonautarum*. — 13. *P. Claudia*, sur l'Esquilin.

ARCS DE TRIOMPHE. Les arcs de triomphe étaient des constructions particulières aux Romains, et ils étaient élevés par les généraux victorieux en commémoration de leurs victoires. Ils étaient construits en travers des principales rues de la ville, et, selon l'espace disponible, avaient ou une seule arche ou une arche centrale pour les voitures et deux plus étroites de chaque côté pour les piétons.

Les écrivains anciens mentionnent 21 arcs de triomphe dans Rome. Les plus importants étaient : 1. *Arcus Fabianus*, appelé aussi *Fornix Fabianus*, près du commencement de la Via Sacra, élevé par Fabius Maximus, en 121 av. J.-C.,

en commémoration de sa victoire sur les Allobroges. — 2. *A. Drusi*, dressé par le sénat, en l'an 9 av. J.-C., en l'honneur de Nero Claudius Drusus. Il était situé sur la Voie Appienne, et existe encore formant la porte intérieure de la Porta



Arc de Drusus.

di S. Sebastiano. — 3. *A. Augusti*, dans le Forum, près de la maison de Jules César. — 4. *A. Tiberii*, près du temple de Saturne, sur le Clivus Capitolinus, élevé par Tibère, l'an 16 ap. J.-C., en commémoration des victoires de Germanicus en Germanie. — 5. *A. Claudii*, dans la plaine à l'E. du Quirinal, dressé, l'an 51 après J.-C., pour rappeler les victoires de Claude en Bretagne. Des restes de cet arc ont été retrouvés dans des fouilles à l'entrée de la Piazza di Sciarra, près de la Via di Pietra. — 6. *A. Titi*, au milieu de la Voie Sacrée, au pied du mont Palatin; il existe toujours. Il a été érigé en l'honneur de Titus, après sa conquête de la Judée, mais il ne fut terminé qu'après sa mort, puisque l'inscription porte « Divus Titus » et qu'il y est représenté comme enlevé au ciel par un aigle. Les bas-reliefs représentent les dépouilles du

temple de Jérusalem promenées triom-



Arc de Titus restauré.

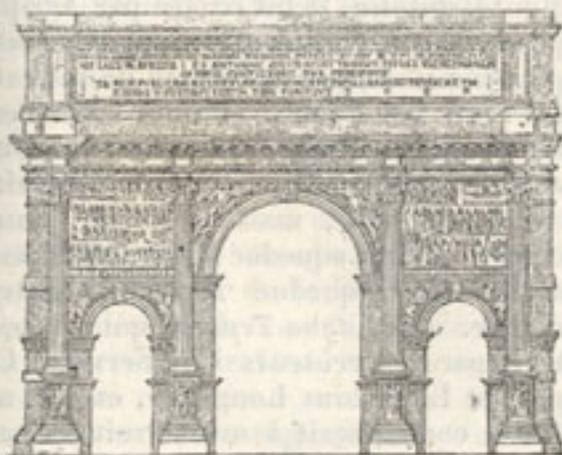
phalement. — 7. *A. Trajani*, dans le Forum de cet empereur, à l'endroit où l'on

y entre en venant du Forum d'Auguste. — 8. *A. Veri*, sur la Voie Appienne, érigé en l'honneur de Verus après sa victoire sur les Parthes. — 9. *A. Marci Aurelii*, dans la septième région, probablement pour rappeler la victoire de cet empereur sur les Marcomans. Il existait sous différents noms près du Piazza Fiano en 1662, quand il fut détruit par ordre



Arc de Marc-Aurèle.

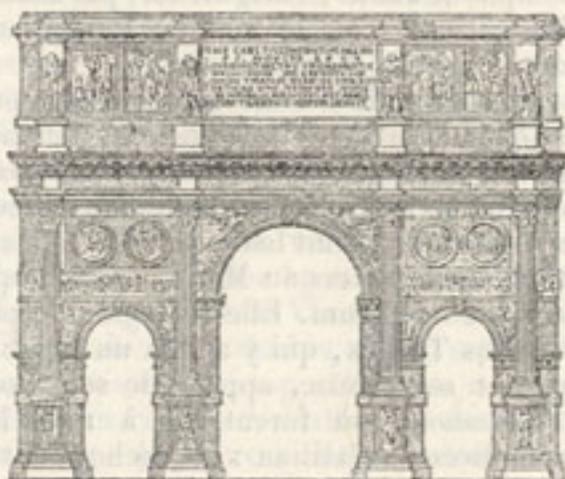
d'Alexandre VII. — 10. *A. Septimi Severi*, dans le Forum, à l'extrémité de la Voie Sacrée et du Clivus Capitolinus, devant le temple de la Concorde, et encore existant près de l'église des SS. Sergio e Bacco; il fut érigé par le sénat, l'an 203 apr. J.-C., en l'honneur de Septime Sévère et de ses deux fils, Caracalla et Géta, à l'occasion de leurs victoires sur les Par-



Arc de Septime Sévère.

thes et les Arabes. — 11. *A. Gordiani*, sur l'Esquilin. — 12. *A. Gallieni*, érigé

en l'honneur de Gallien par un simple particulier, M. Aurelius Victor, également sur l'Esquilin, au S.-E. de la Porte Esquiline. Il existe encore près de l'Église de S. Vito. — 12. *A. Diocletiani*, probablement identique à l'*A. Novus*, dans la septième région. — 13. *A. Constantini*, à l'entrée de la vallée entre le Palatin et le Cælius; il existe encore. Il fut élevé par le sénat en l'honneur de Constantin après sa victoire sur Maxence, en 312 ap. J.-C. Les ornements y ont été prodigués, et plusieurs des bas-reliefs qui le décorent ont été pris d'un des arcs élevés



Arc de Constantin.

sous Trajan. — 13. *A. Theodosiani, Gratiani et Valentiani*, en face du Pons Ælius et du Môle d'Adrien.

CURIE OU PALAIS DU SÉNAT. 1. *Curia Hostilia*, souvent appelée simplement *Curia*; elle fut construite par Tullus Hostilius; ce fut le lieu ordinaire des réunions du sénat jusqu'au temps de Jules César. Elle était située dans le Forum sur le côté N. du Comitium. Elle fut détruite de fond en comble par un incendie dans les émeutes qui suivirent le meurtre de Clodius, en 52 av. J.-C. Elle fut néanmoins reconstruite, et la direction de l'œuvre fut confiée à Faustus, fils du dictateur Sylla; mais à peine était-elle terminée que le sénat, sur la motion de César, en décréta la démolition, et que sur l'emplacement on éleva un temple à la Fortune, une nouvelle Curie devant être construite, qui porterait le nom de Julia. (*Voy.* plus bas.) — 2. *C. Pompeia* ou *Pompeii*, attenante au Portique de Pompée dans le Champ de Mars. Ce fut

dans cette Curie que César fut assassiné le jour des ides de mars. — 3. *C. Julia*, construite en vertu d'un décret du sénat que nous avons mentionné plus haut; elle fut terminée et consacrée par Auguste. Elle n'était pas sur l'emplacement de la Curia Hostilia, comme quelques écrivains modernes l'ont supposé, mais à l'angle S.-O. du Comitium, entre le temple de Vesta et celui de Castor et Pollux. — 4. *Curia Pompiliana*, bâtie par Domitien et restaurée par Dioclétien; elle fut le siège habituel du sénat à partir du temps de Domitien. Elle était située à côté du temple de Janus, bâti, dit-on, par Numa Pompilius; d'où le nom de Pompiliana donné à cette Curie.

PRISONS. Il y avait deux prisons publiques (*Carceres*) à Rome. La plus ancienne, nommée *Carcer Mamertinus* (nom qui ne se rencontre du reste dans aucun auteur ancien), fut bâtie par Ancus Martius, sur le revers du Mont Capitolin qui domine le Forum. Elle fut agrandie par Servius Tullius, qui y ajouta un lugubre cachot souterrain, appelé de son nom *Tullianum*, où furent mis à mort les complices de Catilina : ce cachot était à 12 pieds sous terre, muré de tout côté et voûté en pierre. Il existe encore et sert de chapelle souterraine à une petite église bâtie sur cet emplacement et nommée S. Pietro in Carcere. Près de cette prison étaient les *Scalæ Gemoniæ*, ou escalier par lequel les corps des suppliciés étaient jetés dans le Forum pour y être exposés aux regards de la populace. L'autre prison d'État s'appelait *Lautumia* et était probablement située vers le côté N. du Forum, près de la Curia Hostilia et de la Basilique Porcia. Toutefois quelques écrivains supposent que *Lautumia* n'est qu'un autre nom du Carcer Mamertinus.

CASTRÀ (camps, quartiers, ou casernes). 1. *Castra Prætoria*, à la pointe N.-E. de la ville, sur la pente du Quirinal et du Viminal, et au-delà des thermes de Dioclétien; ils furent construits par l'empereur Tibère dans la forme d'un camp romain : c'est là qu'étaient toujours casernées les cohortes prétoriennes et la garde impériale. — 2. *Castra Peregrina*, sur le Cælius, probablement construit par Septimius Severus, à l'usage des trou-

pes étrangères, qui pouvaient servir de contre-poids à la garde prétorienne.

AQUEDUCS (*Aquæductus*). 1. *Aqua Appia*, fut commencé par le censeur Appius Claudius Cæcus, en 313 av. J.-C. Ses sources étaient près de la Via Prænestina, entre la septième pierre milliaire et la huitième, et il aboutissait aux Salinæ près de la Porta Trigemina. Sa longueur était de 11,190 pas; il avait 11,130 pas de conduite souterraine; pour les 60 pas restants, au-dedans de la ville, de la Porta Capena à la Porta Trigemina, il était sur des arches. Il n'en reste aucune trace. — 2. *Anio Vetus*, commencé en 273 av. J.-C. par le censeur M. Curius Dentatus, et terminé par M. Fulvius Flaccus. L'eau était prise dans la rivière Anio, au-dessus de Tibur, à une distance de 20 milles romains de la ville; mais, à cause de ses sinuosités, la longueur réelle de cet aqueduc était de 43 milles, longueur dont à peine un mille (221 pas) était au-dessus du sol. On en voit des restes considérables sur les murs d'Aurélien, près de la Porta Maggiore, et aussi dans le voisinage de Tivoli. — 3. *Aqua Marcia*, qui portait à Rome l'eau la plus fraîche et la plus saine, fut construit par le préteur Q. Marcius Rex, sur l'ordre du sénat, en 144 av. J.-C. Il commençait à côté de la Via Valeria, à 36 milles de Rome; sa longueur était de 61,710 pas, dont 7,463 seulement étaient au-dessus du sol, à savoir 528 sur de solides fondations, et 6,935 en arches. Il était assez élevé pour fournir l'eau sur le sommet du Mont Capitolin. Il fut réparé par Agrippa pendant son édilité, 33 av. J.-C. (*voy.* plus bas n° 2), et le volume de ses eaux fut accru par Auguste, au moyen de l'eau d'une source située à 800 pas : le court aqueduc qui amenait cette eau s'appelait *Aqua Augusta*, mais il ne fut jamais compté comme aqueduc distinct. Plusieurs arches de l'aqueduc Marcia subsistent encore. — 4. *Aqua Tepula*, qui fut construit par les censeurs Cn. Servilius Cépion et L. Cassius Longinus, en 127 av. J.-C., commençait à un endroit du pays Lucullan ou Tusculan, à 2 milles à droite de la 10^{me} borne sur la Voie Latine. Il fut plus tard réuni au suivant. — 5. *Aqua Julia*. Parmi les splendides ouvrages

publics exécutés par Agrippa pendant son édilité, en 33 av. J.-C., figurent la construction d'un nouvel aqueduc et la restauration de tous les autres. En prenant les eaux d'une source située à 2 milles à droite de la 12^{me} borne sur la Voie Latine, il construisit son Aqueduc (*Aqua Julia*) à partir de l'*Aqua Tepula*, dans lequel il se fondait, jusqu'au réservoir (*piscina*) établi sur la Voie Latine, à 7 milles de Rome. A partir de ce réservoir l'eau était conduite par deux canaux distincts, reposant sur les mêmes fondations (c'étaient probablement les fondations primitives de l'*Aqua Tepula*, restaurées à nouveau); le canal inférieur s'appelait *Aqua Tepula*, et le supérieur *Aqua Julia*; et ce double aqueduc fut encore réuni avec l'*Aqua Marcia*, au-dessus duquel furent amenées deux autres conduites. Le monument élevé à la jonction de ces trois aqueducs se voit encore à la Porte S. Lorenzo. Il porte une inscription se rapportant aux réparations faites sous Caracalla. Le trajet entier de l'*Aqua Julia*, depuis sa source, s'élevait à 15,426 pas, en partie sur constructions massives, en partie sur arches.

— 6. *Aqua Virgo*, construit par Agrippa pour alimenter ses bains. Ses eaux étaient aussi estimées pour les bains que celles de l'*Aqua Marcia* l'étaient pour la consommation de la table. Il commençait à la 8^{me} borne sur la Via Collatina, et arrivait, par une route très-sinueuse, en grande partie sous terre, jusqu'au mont Pincius, d'où il était conduit sur des arches au Champ de Mars; sa longueur était de 14,105 pas, dont 12,172 sous terre.

— 7. *Aqua Alsietina*, appelé quelquefois *Aqua Augusta*, sur l'autre rive du Tibre, fut construit par Auguste depuis le lac Alsietinus (Lago di Martignano), qui est situé à 6,500 pas à droite de la 14^{me} borne sur la Via Claudia, et fut conduit jusqu'à la partie de la Regio Transtiberina située au-dessous du Janicule. Sa longueur était de 22,172 pas, dont 358 seulement étaient sur arches; et ses eaux étaient si mauvaises qu'elles ne pouvaient avoir été amenées à Rome que pour alimenter la Naumachie d'Auguste et servir à l'arrosage des jardins.

— 8, 9. *Aqua Claudia* et *Anio Novus* (ou *Aqua Aniena*

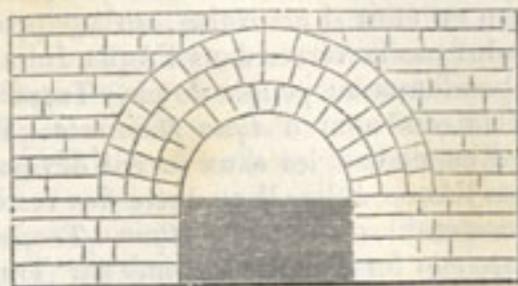
Nova), les deux aqueducs les plus magnifiques, commencés tous deux par Caligula en 36 ap. J.-C. et terminés par Claude l'an 50. L'*Aqua Claudia* commençait près de la 38^{me} borne sur la Via Sublacensis. Ses eaux étaient réputées les meilleures après celles de l'*Aqua Marcia*. Sa longueur était de 46,406 pas (à peu près 46 1/2 milles), dont 9,567 sur arches. L'*Anio Novus* commençait à la 42^{me} borne sur la Via Sublacensis. Sa longueur était de 58,700 pas (environ 59 milles), et quelques-unes de ses arches avaient une hauteur de 109 pieds dans le voisinage de Rome; ces deux aqueducs se réunissaient, formant deux canaux sur les mêmes arches, l'*Aqua Claudia* dessous, et l'*Anio Novus* dessus. Un monument intéressant joint à ces aqueducs est la porte aujourd'hui appelée Porta Maggiore, qui était dans l'origine une double arche, au moyen de laquelle l'aqueduc passait sur la Via Labicana et sur la Via Prænestina. Au-dessus de cette double arche sont trois inscriptions, qui rappellent les noms de Claudius comme fondateur et de Vespasien et de Titus comme restaurateurs de l'aqueduc. A côté de cette arche l'aqueduc passait le long des murs d'Aurélien jusqu'à une certaine distance, et de là continuait sous les Arcus Neroniani ou Cælimontani; qui furent ajoutés par Néron à la construction originale et qui se terminaient au temple de Claudius, construit aussi par Néron sur le Cælius, où probablement les eaux étaient conduites à un Castellum (Château d'eau) déjà construit pour l'*Aqua Julia* et pour une branche de l'*Aqua Marcia*, et qui avait été continué quelque temps auparavant jusqu'au Cælius.

— 10. *Aqua Crabra*, qui avait sa source près de l'*Aqua Julia* et qui était primitivement conduit droit à travers le Circus Maximus; mais l'eau en était si mauvaise, qu'Agrippa ne voulut pas la verser dans l'*Aqua Julia*, et l'abandonna au peuple du pays Tusculan. De là son nom d'*Aqua Damnata*. Plus tard cependant les eaux furent déversées dans l'*Aqua Julia*. Il en reste des vestiges considérables.

— 11. *Aqua Trajana*. Cette eau fut amenée à Rome par Trajan du Lacus Labatinus (auj. Bracciano) pour

l'approvisionnement du Janicule et de la Regio Transtiberina. — 12. *Aqua Alexandrina*, construit par Alexandre Sévère; ses sources étaient dans le pays de Tusculum, à environ 14 milles de Rome, entre Gabies et le lac Régille. Son peu de hauteur indique qu'il était destiné à alimenter les bains de Sévère qui étaient dans une des vallées de Rome. — 13. *Aqua Septimiana*, construit par Septime Sévère, n'était peut-être qu'un embranchement de l'*Aqua Julia*, formé par l'empereur pour porter l'eau dans ses bains. — 14. *Aqua Argentia*, avait ses sources au mont Algide près de la Via Tusculana. On ne sait par qui il fut construit. — Trois de ces aqueducs continuent à fournir l'eau à Rome, ce sont : 1. *Aqua Vergine*, l'ancien *Aqua Virgo*, qui fut restauré par le pape Pie IV, et plus tard embelli par Benoît XIV et Clément XIII. La partie la plus considérable de ses eaux est distribuée par la belle fontaine de Trevi, mais il alimente aussi 12 autres fontaines publiques et la plus grande partie de la ville basse. — 2. *Aqua Felice*, ainsi nommé du nom conventuel de son fondateur Sixte V (Fra Felice), est probablement une portion de l'ancien *Aqua Claudia*, bien que quelques écrivains le prennent pour l'*Aqua Alexandrina*. Il fournit 28 fontaines publiques et la partie orientale de la ville. — 3. *Aqua Paola*, l'ancien *Alsietina*, fournit le Transtevere et le Vatican, et alimente, entre autres, les splendides fontaines situées devant St-Pierre.

ÉGOUTS. Le plus célèbre était le *Cloaca Maxima*, construit par Tarquin l'Ancien, pour charrier les eaux descendues des collines adjacentes dans le Velabrum et dans la vallée du Forum. Il déversait les eaux dans le Tibre près d'une des extrémités de l'Insula Tiberina. Cet égout était

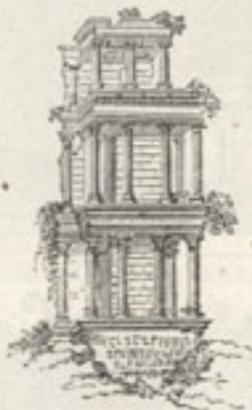


Cloaca Maxima.

composé de trois arches l'une dans l'autre, celle du milieu étant une voûte demi-circulaire d'environ 14 pieds de diamètre. Il existe encore dans son état primitif, sans qu'une pierre en ait été déplacée.

PALAIS. 1. *Palatium*, ou palais impérial, était situé sur le côté N.-E. du Palatin, entre l'arc de Titus et le sanctuaire de Vesta; sa façade était tournée du côté du Forum, et on y arrivait par la Via Sacra tout près de l'arc de Titus. C'était dans l'origine la demeure de l'orateur Hortensius; elle fut agrandie par Auguste, qui en fit la résidence impériale. Une partie du Palatium s'appelait *Domus Tiberiana*; c'était dans l'origine la demeure séparée de Tibère sur le Palatin, et elle fut plus tard réunie au palais d'Auguste. Il était sur le flanc de la colline tourné vers le Cirque et le Vélambre, et on le nomme quelquefois *Postica pars Palatii*. Ce fut par cette partie du Palatium que l'empereur Othon s'enfuit dans le Vélambre. Il est fait mention dans les auteurs de la *Domus Tiberiana* même après que le palais impérial eut été brûlé de fond en comble sous le règne de Néron; d'où l'on infère que, lorsque le palais fut reconstruit, une portion continuait à porter ce nom. Le Palatium fut considérablement agrandi par Caligula; mais il ne satisfaisait point encore l'amour de Néron pour la pompe et la splendeur. Néron bâtit deux magnifiques palais qu'il faut distinguer l'un de l'autre. Le premier, appelé *Domus Transitoria Neronis*, couvrait tout le Palatin, s'étendait jusqu'à l'Esquilin aux jardins de Mécène. Ce palais devint la proie des flammes dans le grand incendie de Rome. Ce fut alors que Néron commença un nouveau palais connu sous le nom de *Domus Aurea* (Maison d'Or), qui embrassait toute l'étendue du Palatin, le Velia, la vallée du Colosseum et les hauteurs des Thermes de Titus, s'étendait près de la porte Esquiline, et était coupé non-seulement par la Via Sacra, mais encore par d'autres rues. Toutefois la construction n'était point achevée à la mort de Néron, et Vespasien borna le palais impérial au Palatin, convertissant le reste de la *Domus Aurea* en édifices privés ou publics. Ce

palais lui-même ne fut terminé que sous Domitien, qui le décora de nombreux ouvrages d'art. L'empereur Septime Sévère ajouta sur le côté S. du Palatin une construction appelée le *Septizonium*, destinée apparemment à servir d'Atrium. On voyait encore des restes considérables de ce *Septizonium* à la fin du seizième siècle, quand Sixte V en ordonna la démolition et en fit porter les piliers au Va-



Le Septizonium.

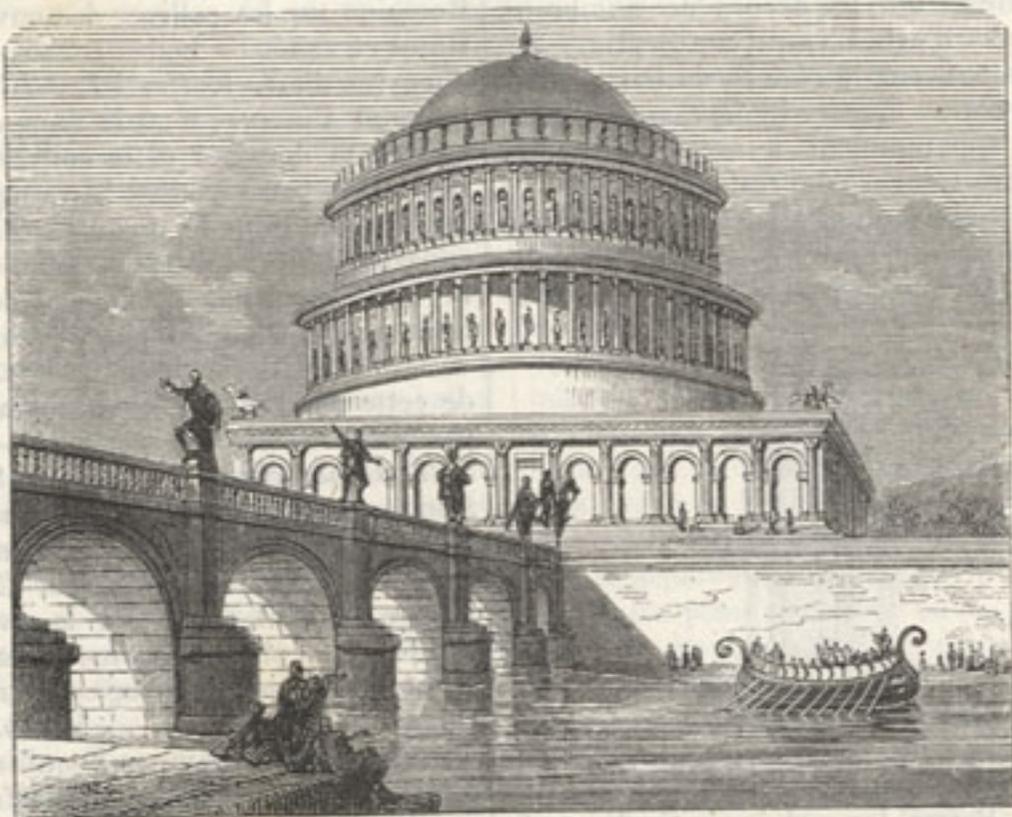
tican. Parmi les palais particuliers de Rome les suivants étaient les plus importants. — 2. *Domus Ciceronis*, touchant au Porticus Catuli, probablement sur la pointe N.-E. du Palatin; elle fut bâtie par M. Livius Drusus, et achetée par Cicéron à un des Crassus. Elle fut détruite par Claudius après le bannissement de Cicéron; mais elle fut plus tard reconstruite aux frais du public. — 3. *Domus Pompeii*, le palais de Pompée, était situé dans les Carènes, près du temple de Tellus. Il fut plus tard la résidence de M. Antoine. — 4. *Domus Crassi*, le palais de L. Crassus, l'orateur, sur le Palatin. — 5. *Domus Scauri*, aussi sur le Palatin, célèbre par sa magnificence; il appartint plus tard à Clodius. — 6. *Domus Lateranorum*, sur la limite E. du Cœlius; ce palais appartenait dans l'origine à la famille distinguée des Palatii Laterani; mais, après l'exécution de Plautius Lateranus sous Néron, il devint une propriété impériale. Il fut donné par Septime Sévère à son ami Lateranus, et devint ensuite le palais de Constantin qui l'orna avec une grande magnificence. Le palais moderne du Lateran en occupe l'emplacement.

JARDINS (Horti). Les *Horti* étaient des

parcs ou jardins établis par les riches Romains sur les collines des environs de Rome et ornés de belles constructions et d'œuvres d'art. 1. *Horti Luculliani*, sur le mont Pincius, d'où le nom de Collis Hortorum donné à cette colline. Ils furent créés par Lucullus le vainqueur de Mithridate. Sous le règne de Claude, ils appartenaient à Valerius Asiaticus, qui fut mis à mort par l'influence de Messaline, principalement parce qu'elle convoitait la possession de ces jardins. A dater de cette époque, ils paraissent avoir appartenu à la maison impériale. — 2. *Horti Sallustiani*, créés par l'historien Salluste, à son retour de Numidie, dans une vallée située entre le Quirinal et le Pincius. — 3. *Horti Cæsaris*, légués par César au peuple, étaient situés sur la rive droite du Tibre au pied du Janicule, probablement à l'endroit où Auguste construisit sa grande Naumachie. — 4. *Horti Mæcenatis*, dans le Campus Esquilinus, légués par Mécène à Auguste et fréquemment hantés par la maison impériale. — 5. *Horti Agrippæ*, sur la rive droite du Tibre; Caligula y bâtit son Cirque. C'était là que Néron se servit de chrétiens allumés en guise de torches pour éclairer ses orgies nocturnes, après les avoir fait enduire de poix. — 6. *Horti Domitiæ*, également sur la rive droite, dans lesquels Adrien construisit son Mausolée. — 7. *Horti Pallantini*, sur l'Esquilin, créés par Pallas, le puissant affranchi de Claude. — 8. *Horti Getæ*, sur la rive gauche, créés par Septime Sévère.

MONUMENTS FUNÈBRES. 1. *Mausolée d'Auguste*. Il était situé dans le Champ de Mars et fut construit par Auguste comme sépulture de la famille impériale. Il était entouré d'un vaste jardin ou parc, et considéré comme un des plus beaux édifices de son règne. Il n'en reste plus que quelques ruines insignifiantes. — 2. *Mausolée d'Adrien*, commencé par Adrien dans les jardins de Domitia, sur la rive droite du Tibre, et réuni à la ville par le Pons Ælius; il fut terminé et dédié par Antonin le Pieux, en 140 ap. J.-C. Là furent enterrés Adrien, Antonin le Pieux, L. Verus, Commode et probablement aussi Septime Sévère, Géta et Caracalla. Cet édifice, dépourvu de ses

ornements, forme aujourd'hui la forte- | resse de Rome moderne (Château St-



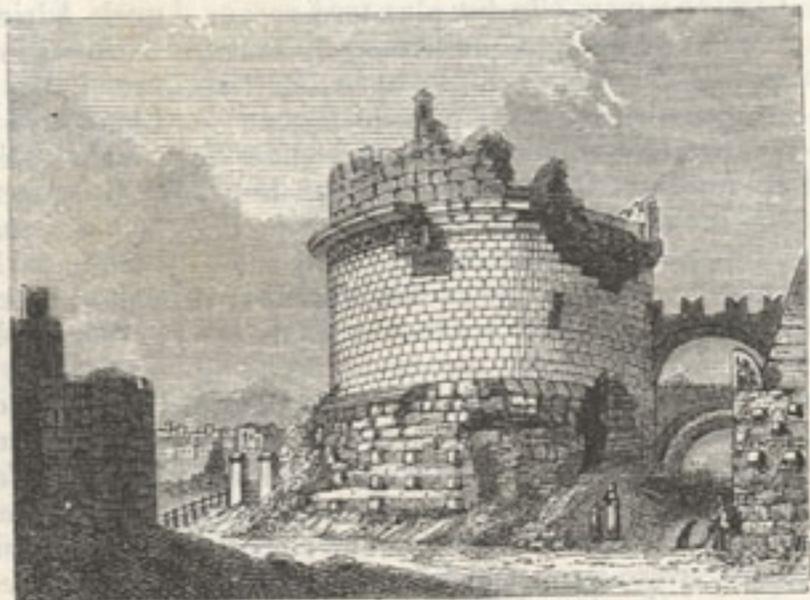
Mausolée d'Adrien.

Ange). — 3° *Mausolée d'Hélène*, monument rond, sur l'Esquilin, d'une étendue considérable, érigé par Constantin pour la sépulture de sa mère. Ses restes, situés dans la rue à droite de la Porte Maggiore, s'appellent aujourd'hui Torre Pide la Voie Appienne. Le tombeau de Scipion fut découvert en 1780, à 400 pas environ en-dedans de la porte moderne de S. Sebastiano. Il contenait plusieurs monuments et inscriptions d'un haut intérêt, qui sont maintenant déposés dans le Musée Pio-Clémentin.

— 5° *Sepulcrum Cæciliæ Metellæ*, élevé à la mémoire de Cæcilia Metella, fille de Metellus Creticus, non loin du Cirque de Maxence. Cet important monument, encore existant, est connu sous le nom de Capo di Bove (tête de bœuf).

— 6° *Sepulcrum Cestii*, situé au S. de l'Aventin, près de la Porta Ostiensis, en partie en-dedans, en partie

gnattara. — 4° *Sepulcrum Scipionum*, le tombeau des Scipions, était situé à gauche de la Voie Appia, près de la porte Capène. La plupart des tombeaux des familles distinguées de Rome pendant la période républicaine sont situés le long



Tombeau de Cecilia Metella.

en-dedans du mur d'Aurélien. Ce monument, encore existant, est en forme de pyramide; il fut construit du temps d'Au-

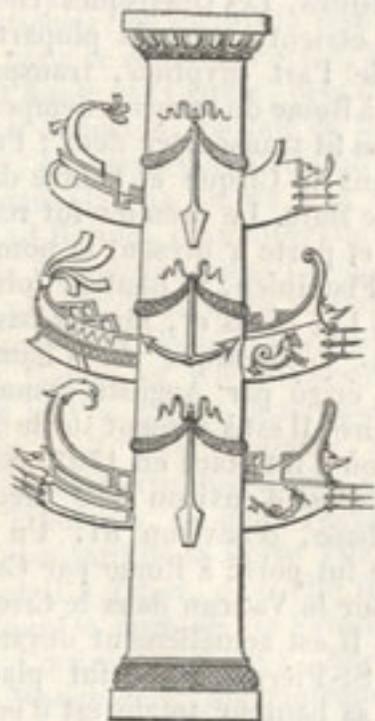
guste pour un certain C. Cestius. — 7° *Sepulcrum Septimii Severi*, sur la Voie Appienne, fut construit par Septime Sévère lui-même, sur le modèle du



Tombeau de Caius Bibulus.

Septizonium. — 8° Le tombeau de Caius Bibulus, un des monuments en petit nombre de la république, situé dans le Macellum des Corbeaux.

COLONNES. On élevait souvent à Rome des colonnes (*Columnæ*) destinées à rappeler des personnages ou des événements. 1° *Columna Mænia*, près de l'extrémité du Forum, vers le Capitole; elle fut érigée en l'honneur du consul C. Mænius, qui vainquit les Latins et prit la ville d'Antium (338 av. J.-C.). — 2° Co-



Columna Rostrata ou Duilia.

lumna *Rostrata*, également dans le Forum, élevée en l'honneur du consul C. Duilius, pour rappeler sa victoire sur la flotte carthaginoise (260, av. J.-C.). Ce nom de *Rostrata* lui fut donné, parce qu'elle était ornée des éperons (*Rostra*) des navires capturés. L'inscription de cette colonne, écrite dans la vieille langue de Rome, existe encore. — 3° *Columna Trajani*, colonne Trajane, dans le Fo-



Colonne Trajane.

rum; les cendres de l'empereur Trajan y furent déposées. Elle existe encore, et c'est

un des monuments les plus intéressants de l'ancienne Rome. Elle a, y compris le piédestal, 117 pieds de haut. Le sommet était couronné dans l'origine de la statue de l'empereur; il est aujourd'hui surmonté de celle de l'apôtre St-Pierre. Un bas-relief en spirale, qui s'enroule autour de la colonne, représente les guerres de l'empereur contre Décébale et les Daces, et est une des autorités les plus précieuses pour les recherches archéologiques. — 4° *Columna Antonini Pii*. Ce

monument, élevé en l'honneur d'Antonin le Pieux après sa mort, consistait en une colonne de granit rouge sur un piédestal de marbre blanc, et était situé dans le Champ de Mars, près du temple dédié à cet empereur. Il existait à une



Piédestal de la colonne d'Antonin le Pieux.



Colonne Antonine.

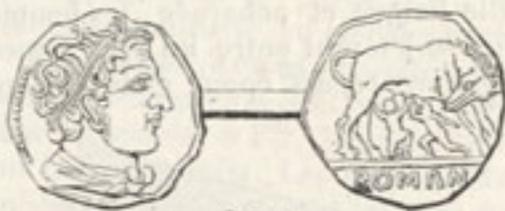
époque éloignée non loin de la Curia Innocenziana sur le Monte Citorio, dans le jardin de la Casa della Missione. Aujourd'hui la base seule subsiste : on la conserve dans le jardin du Vatican. — 5° *Columna M. Aurelii Antonini*, généralement nommée Colonne Antonine, élevée à la mémoire de l'empereur Marc-Aurèle, dans le Champ de Mars, et encore existante. C'est une imitation de la Colonne Trajane; elle contient des bas-reliefs représentant les guerres de M. Aurèle contre les Marcomans.

OBÉLISQUES. Les Obélisques (*Obelisci*) de Rome étaient, pour la plupart, des œuvres de l'art égyptien, transportées d'Égypte à Rome du temps des empereurs. Auguste en fit transporter deux; l'un fut dressé dans le Cirque et l'autre dans le Champ de Mars. Le premier fut restauré en 1589 et porte à présent le nom d'Obélisque Flaminien. Sa hauteur totale est d'environ 111 pieds et, sans la base, de 78 pieds. L'Obélisque du Champ de Mars fut érigé par Auguste comme cadran solaire. Il est à présent sur le Monte Citorio, où il fut placé en 1792. Sa hauteur totale est d'environ 110 pieds et, sans la base, d'environ 81. Un autre obélisque fut porté à Rome par Caligula et placé sur le Vatican dans le Cirque de Caligula. Il est actuellement devant l'église de St-Pierre, où il fut placé en 1586, et sa hauteur totale est d'environ 132 pieds, et sans sa base et les orne-

ments modernes du sommet, de 83 environ. Mais le plus grand obélisque de Rome est celui qui fut primitivement transporté d'Héliopolis à Alexandrie par Constantin et envoyé à Rome par son fils Constance, qui le plaça dans le Circus Maximus. Sa position actuelle est devant le portique N. de l'église de St-Jean de Latran, où il fut placé en 1588. Sa hauteur totale est d'environ 149 pieds et, sans la base, d'environ 105 pieds. Outre les obélisques ci-dessus mentionnés il y en a encore 8 autres à Rome, mais aucun d'eux n'a d'importance historique.

ROUTES CONDUISANT HORS DE ROME. Les plus importantes étaient : 1° *Via Latina*, la plus ancienne des routes du sud; elle partait d'abord de la Porte Capène, mais, après Aurélien, elle eut son point de départ à la Porte Latine. Elle joignait la *Via Appia* à Bénévent. — 2° *Via Appia*, la grande route du sud, partait aussi de la Porte Capène; c'est la plus célèbre des voies romaines. Elle fut commencée par Appius Claudius Cæcus, pendant sa censure; elle s'arrêtait à Capoue, mais fut éventuellement conduite jusqu'à Brindes. — 3° *Via Ostiensis*, passait dans l'origine par la Porte Trigemina; elle partit plus tard de la Porta Ostiensis, et prenait la rive gauche du Tibre pour se rendre à Ostie. — 4° *Via Portuensis*, partait de la même porte que la *Via Ostiensis*, et suivait la rive droite du Tibre pour se rendre à Portus, le nouveau port fondé par Claude, près d'Ostie. — 5° *Via Labicana*, partait de la Porte Esquiline, et, traversant Labicum, allait tomber dans la *Via Latina* à la station nommée Ad Bivium, à 30 milles de Rome. — 6° *Via Prænestina*, dans l'origine *Via Gabina*, partait d'abord de la Porte Esquiline, puis de la Porte Prénestine. Passant par Gabies et par Préneste, elle rejoignait la *Via Latina* juste au-dessous d'Anagnia. — 7° *Via Tiburtina*, partait d'abord de la Porte Esquiline, puis de la Porte Tiburtine, ou de la Porte Viminale, et plus tard de la Porte Tiburtine, et se rendait à Tibur, d'où elle fut continuée, sous le nom de *Via Valeria*, au-delà de Corfinium jusqu'à Adria. — 8° *Via Nomentana*, anciennement *Ficulnensis*, partait de la Porte Colline,

plus tard de la Porte Nomentane, et, traversant l'Anio, allait à Nomentum et un peu au delà tombait dans la *Via Salaria* à Eretrum. — 9° *Via Salaria*, partait de la Porte Colline, puis de la Porte Salaria, et se rendait au-delà de Fidènes, à Reate et à Asculum Picenum. A Castrum Truentinum elle atteignait la côte, qu'elle longeait jusqu'à ce qu'elle eut rejoint la *Via Flaminia* à Ancône. — 10° *Via Flaminia*, la grande route du Nord, commencée sous la censure de C. Flaminius, partait de la Porte Flaminia, et se rendait par Oriculum, Narnia et Pisaurum à Ariminum, d'où elle se continuait, sous le nom de *Via Æmilia*, jusqu'à Plaisance et Aquilée. — 11° *Via Aurelia*, la grande route côtière, partait primitivement de la Porta Janiculensis; elle atteignait la côte à Alsium et suivait le rivage de la Mer Inférieure le long de l'Étrurie et de la Ligurie à Gènes (Genoa) jusqu'à Forum Julii (Fréjus) en Gaule.



Rome.

Rōmŭlĕa (-æ), ancienne V. des Hirpins dans le Samnium, sur la route de Bénévent à Tarente.

Rōmŭlus (-i), le fondateur de la V. de Rome, peut n'être pas considéré comme un personnage réel. Les récits qui le concernent sont de nature mythique. Selon la tradition commune, Romulus et Rémus étaient fils de Rhéa Silvia et de Mars. Silvia était fille de Numitor (un descendant d'Iule, fils d'Énée) qui avait été dépossédé du trône d'Albe-la-Longue par son frère Amulius; et, comme Silvia était une vestale, elle et ses deux jumeaux furent condamnés à être noyés dans le Tibre. Le berceau dans lequel les enfants furent exposés ayant été rejeté sur la rive, ils furent allaités par une louve, qui les emporta dans sa tanière, où ils furent découverts par Faustulus, berger du roi. Celui-ci les transporta dans sa maison et les confia aux soins de sa femme, Acca Larentia. Quand ils furent deve-

grands, Romulus et Rémus quittèrent Albe pour aller fonder une ville sur les bords du Tibre. Une dispute s'étant élevée entre les deux frères, d'abord sur l'emplacement de la ville, puis sur celui des deux qui lui donnerait son nom, Rémus fut tué par son frère. Aussitôt que la ville fut construite, Romulus en trouva la population trop peu nombreuse. Pour l'augmenter, il ouvrit sur la colline du Capitole un asile ou sanctuaire, où les meurtriers et les esclaves fugitifs trouveraient un refuge. De cette façon la ville regorgea bientôt d'habitants, mais ils manquaient de femmes. Romulus alors fit annoncer qu'on célébrerait des jeux à Rome en l'honneur du dieu Consus, et il invita ses voisins, les Latins et les Sabins, à cette solennité. Pendant la célébration des jeux, la jeunesse romaine se rua sur les étrangers et enleva les jeunes filles. Cet acte de violence amena la guerre entre les deux nations; mais, pendant une bataille longue et acharnée, les femmes sabinnes se jetèrent entre les deux armées et supplièrent leurs époux et leurs pères



Romulus.

de se réconcilier. Leur prière fut entendue. Les deux peuples non-seulement firent la paix, mais encore consentirent à ne former dorénavant qu'une seule nation. Mais cette union ne fut pas de longue durée. Titus Tatius, le roi des Sabins, qui partageait le trône avec Romulus, fut tué dans une fête à Lavinium par quelques Laurentins, à qui il avait refusé satisfaction pour quelques outrages com-

mis envers eux par ses parents. De ce moment Romulus régna seul sur les Romains et sur les Sabins. Après trente-sept ans de règne, il fut enfin retiré du monde par son père, Mars, qui l'enleva au ciel dans un char de feu. Peu de temps après il apparut dans une beauté plus qu'humaine à Julius Proculus et le chargea de dire aux Romains de l'honorer comme leur dieu tutélaire, sous le nom de Quirinus : telle fut, d'après la pure tradition, la fin glorieuse de Romulus; mais, suivant un autre récit, les sénateurs, mécontents du gouvernement tyrannique de leur roi, le tuèrent au milieu des ténèbres d'un violent orage, mirent son corps en pièces et emportèrent sous leurs robes les débris sanglants.

Rōmūlus Augustūlus (voy. *Augustulus*).

Rōmulus Silvius (voy. *Silvius*).

Rosciānum (-i : *Rossano*), forte-
resse sur la côte orientale du Bruttium,
entre Thurii et Paternum.

Roscius. 1) L., ambassadeur romain
envoyé à Fidènes en 438 av. J.-C. —
2) *Sex.*, d'Amérie, v. d'Ombrie, accusé
d'avoir tué son père et défendu par Cicé-
ron (80 av. J.-C.) dont le plaidoyer existe
encore. — 3) Q., le plus célèbre acteur
comique de Rome, était né à Solonium,
petite ville dans le voisinage de Lanu-
vium. Ses talents de comédien lui atti-
rèrent la faveur de plusieurs familles no-
bles, et, entre autres, du dictateur Sylla,
qui lui fit présent d'un anneau d'or,
symbole de l'ordre équestre. Roscius
jouit de l'amitié de Cicéron, qui parle
toujours de lui dans les termes de l'ad-
miration et de l'affection. Roscius passait
chez les Romains pour avoir porté son art
à une telle perfection, qu'ils avaient cou-
tume d'appeler « un Roscius » quiconque
se distinguait d'une manière particulière
dans l'art du théâtre. Il acquit une im-
mense fortune et mourut en 62.

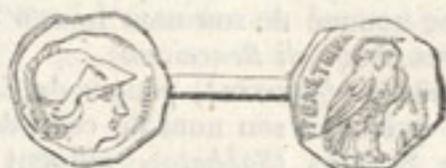
Rotomagus (voy. *Ratomagus*).

Roxāna, fille d'Oxyartes le Bactrien,
tomba entre les mains d'Alexandre,
quand ce prince s'empara du fort nommé
le « roc », élevé sur une colline de la
Sogdiane (327 av. J.-C.). Alexandre fut
tellement épris de ses charmes qu'il l'é-
pousa. Bientôt après la mort de son mari

(323), elle donna naissance à un fils (Alexander Ægus), qui fut admis à partager la souveraineté nominale avec Arrhidée, sous la régence de Perdiccas. Roxane ensuite passa en Europe avec son fils, se plaça sous la protection d'Olympias, et se jeta avec elle dans Pydna. En 316 Pydna fut prise par Cassandre; Olympias fut mise à mort; Roxane et son fils confinés à Amphipolis, où ils furent assassinés en 311 par ordre de Cassandre.

Roxolāni (voy. *Rhozolani*).

Rūbi (-ōrum : *Ruvo*), ville d'Apulie sur la route de Canusium à Brindes.



Rubi.

Rūbico (-ōnis), petite rivière d'Italie, qui se jette dans l'Adriatique un peu au N. d'Ariminum; pendant la période républicaine, elle formait la limite entre la province de la Gaule Cisalpine et l'Italie proprement dite. Elle est célèbre dans l'histoire par le passage de César qui la franchit à la tête de son armée : passage qui était de sa part une déclaration de guerre à la république.

Rubra Saxa, appelés par Martial *Rubræ breves*, c.-à-d. *petræ* (les pierres rouges), petite place d'Étrurie, à quelques milles de Rome, près de la rivière Cremera et sur la Via Flaminia.

Rubresus lacus (voy. *Narbo*).

Rubrum Mare (voy. *Erythræum Mare*).

Rūdīæ (-ārum : *Rotigliano* ou *Ruge*), ville des Peucetii en Apulie, sur la route de Brindes à Venusia, était originairement une colonie grecque; elle fut plus tard un municipe romain. Rudies est célèbre comme patrie d'Ennius.

Rūgīi (-ōrum), peuple important de Germanie, habitait d'abord sur la côte de la Baltique entre le Viadus (l'Oder) et la Vistule. Après avoir longtemps disparu de l'histoire, on le retrouve tout à coup dans l'armée d'Attila; et, après la mort d'Attila, il fonda un nouveau royaume sur la rive N. du Danube, dans l'Autriche et la Hongrie, et le nom s'en

est conservé jusqu'à nos jours sous celui de *Rugiland* (pays des Rugii). Ils ont aussi laissé des traces de leur nom dans les pays précédemment habités par eux; *Rügen, Rügenwalde, Rega, Regenwalde*.

Rullus, P. Servilius, tribun du peuple en 63 av. J.-C., proposa une loi agraire, attaquée par Cicéron dans trois discours qui nous sont parvenus.

Rūpīlius (-i), P., consul en 132 av. J.-C., persécuta avec le dernier acharnement tous les adhérents de Tib. Gracchus, tué l'année précédente. Comme proconsul en Sicile l'année suivante, il fit pour cette province divers règlements administratifs, connus sous le nom de *Leges Rupiliae*. Rupilius fut condamné sous le tribunat de C. Gracchus, comme coupable de nombreuses illégalités et de divers actes de cruauté dans la poursuite des amis de Tib. Gracchus.

Ruscīno (-ōnis), v. des Sordones ou Sordi, dans la partie S.-E. de la Gaule Narbonnaise, au pied des Pyrénées.

Rusellæ (-ārum : *Rosello*), une des plus anciennes cités d'Étrurie, située sur une éminence, à l'E. du lac Prelius et sur la Via Aurelia. Les murs de Rusellæ subsistent encore et sont les plus anciens qu'on trouve en Italie.

Rusticus (-i), **L. Junius Arulēnus**, ami et disciple de Pætus Thræsea, fut un ardent admirateur de la philosophie stoïcienne. Il fut mis à mort sous Domitien, pour avoir écrit un panégyrique de Thræsea.

Rūtēni (-ōrum), peuple de la Gaule Aquitaine, sur les confins de la Gaule Narbonnaise, dans le Rouergue moderne.

Rūtīlius Lūpus (voy. *Lupus*).

Rūtīlius Rūfus, P., homme d'État et orateur romain. Il fut tribun militaire sous Scipion dans la guerre de Numance, préteur en 111 av. J.-C., consul en 105, et Legatus en 95 sous Q. Mucius Scævola, proconsul d'Asie. Agissant en cette qualité il déploya tant d'honnêteté et de fermeté à réprimer les extorsions des publicains qu'il s'attira la crainte et la haine du corps entier. Aussi, à son retour à Rome, fut-il accusé de concussion (*de repetundis*), déclaré coupable et obligé de s'exiler, en 92.

Rūtūba (-æ : *Roga*); rivière sur la

côte de Ligurie, qui se jette dans la mer près d'Album Intemelium.

Rūtūli (-ōrum), ancien peuple d'Italie, habitait une étroite bande de terre sur la côte du Latium, un peu au S. du Tibre. Leur ville principale était Ardea, résidence de Turnus. Ils furent soumis de bonne heure par les Romains et disparurent de l'histoire.

Rūtūpæ ou **Rūtūpiæ** (*Richborough*), port des Cantii, dans le S.-E. de la Bretagne, où l'on trouve encore de nombreuses ruines romaines.

S

Sāba (-æ). 1 (Anc. Test. Sheba), capitale des SABÆI dans l'Arabie Heureuse, était située sur une haute montagne boisée, et était désignée par une tradition arabe pour être la résidence de la « Reine de Sheba ». — 2) il y avait une autre ville du même nom dans l'intérieur de l'Arabie Heureuse, où l'on trouve encore aujourd'hui une place nommée *Sabea*, tout à fait dans le centre de *El-Yemen*. — 3) v. et port en Éthiopie, sur la mer Rouge, au S. de Ptolemais Theron.

Sabācon, roi d'Éthiopie qui envahit l'Égypte sous le règne du roi aveugle Anysis, qu'il détrôna et chassa dans les marais. Le conquérant éthiopien régna sur l'Égypte pendant cinquante ans, mais enfin il quitta ce pays, par suite d'un songe, et Anysis recouvra sa couronne. Tel est le récit qu'Hérodote recueillit de la bouche des prêtres (Herdt. 2, 137-140); mais il paraîtrait d'après Manéthon qu'il y eut trois rois éthiopiens qui régnèrent sur l'Égypte, savoir : *Sabacon*, *Sebichus*, et *Taracus*, dont les règnes réunis forment un total de quarante ou cinquante années et qui composent la vingt-cinquième dynastie de cet écrivain. Le récit de Manéthon doit être préféré à celui d'Hérodote.

Sābæi (-ōrum) ou **Sābæ (-ārum)**: Anc. Test. *Shebaïim*, les Sabéens, un des principaux peuples d'Arabie; ils habitaient, à la pointe S.-O. de la péninsule, dans la partie de beaucoup la plus belle de l'Arabie Heureuse, le N. et le centre de la province d'El-Yemen. C'est ainsi du moins que Ptolémée décrit leur

position; mais la vérité paraît être qu'ils étaient les principaux représentants d'une race qui, à une période éloignée, s'était répandue au loin des deux côtés de la partie S. de la mer Rouge, à l'endroit où l'Arabie et l'Éthiopie se touchent, presque au détroit de Bab-el-Mandeb; et de là, probablement, la confusion qu'on a souvent faite entre la *Sheba* et la *Seba* de l'Écriture, ou entre les *Shebaïim* d'Arabie et les *Sebaïim* d'Éthiopie. Leur pays produisait les épices et les parfums les plus précieux de l'Arabie.

Sabāte, v. d'Étrurie, sur la route de Cosa à Rome, et sur la pointe N.-O. d'un lac nommé de son nom **LACUS SABATINUS** (*Lago di Bracciano*).

Sābātīni (-ōrum), peuple de Campanie, qui tirait son nom de celui de la rivière Sabatus (*Sabbato*), affluent du Calor, qui se jette dans le Vulturne.

Sabāzius (-i), dieu phrygien, qu'on donne généralement pour un fils de Rhea ou Cybèle. Dans les derniers temps il fut identifié au mystique Dionysus (Bacchus), qui, de là, est parfois nommé Dionysus Sabazius. Pour la même raison Sabazius est appelé fils de Zeus (Jupiter) et de Perséphoné et passe pour avoir été nourri par une nymphe nommée Nysa, bien que d'autres aient été amenés par des spéculations philosophiques à le considérer comme fils de Cabirus, de Dionysus ou de Cronos. Les Titans le déchirèrent en sept morceaux.

Sābelli (voy. *Sabinī*).

Sābīna (-æ), femme de l'empereur Adrien, était la petite-nièce de Trajan, étant la fille de Matidia, qui était fille de Marciana, la sœur de Trajan. Sabine



Sabina.

épousa Adrien vers l'an 100 apr. J.-C., mais ce mariage ne fut pas heureux. Sabine mit elle-même fin à ses jours, probablement en 138, et on a même prétendu qu'elle avait été empoisonnée par son mari.

Sābīna Poppæa (-æ), femme

d'une beauté supérieure, mais de mœurs licencieuses, était fille de T. Ollius, mais elle prit le nom de son aïeul maternel, Poppæus Sabinus, qui avait été consul en l'an 9 apr. J.-C. Elle fut d'abord mariée à Rufius Crispinus, et ensuite à Othon, un des amis intimes de Néron. Ce dernier ne tarda pas à s'éprendre d'elle; et pour se débarrasser de la présence d'Othon, Néron l'envoya comme gouverneur en Lusitanie (58). Poppæa devint alors la maîtresse reconnue de Néron, sur qui elle exerçait un empire absolu. Pressée de devenir la femme de l'empereur, elle persuada d'abord à Néron d'assassiner sa mère Agrippine (59), qui était opposée à cette union inconvenante, puis de divorcer avec son innocente et vertueuse femme Octavie, et de la faire mourir (62). Elle devint alors la femme de Néron. En 65 Poppée étant enceinte fut tuée d'un coup de pied de son brutal époux.

Sābīni (-ōrum), un des plus anciens et plus puissants peuples de l'Italie centrale. Les anciens dérivent leur nom de Sabinus, fils de la divinité indigène Sancus. Les différentes tribus de la race sabine étaient répandues au loin sur tout le territoire de l'Italie centrale, et elles étaient liées aux Opiques, aux Ombriens, et à tous ces autres peuples dont la langue était parente du grec. Les premières traces des Sabins se rencontrent dans le voisinage d'Amiterne au pied de la principale chaîne des Apennins, d'où ils s'étendirent au S. jusqu'aux confins de la Lucanie et de l'Apulie. Les Sabins peuvent être divisés en trois grandes classes, appelées l'une SABINI, l'autre SABELLI, et la troisième SAMNITES. Les SABINI proprement dits habitaient le pays situé entre le Nar, l'Anio et le Tibre, entre le Latium, l'Étrurie, l'Ombrie et le Picenum. Les SABELLI étaient les petites tribus issues des Sabins. A celles-ci appartenaient les Vestini, les Marsi, les Marrucini, les Peligni, les Frentani et les Hirpini. Les Picentes, les Picentini et les Lucani étaient aussi d'origine sabine. Les SAMNITES, qui étaient de beaucoup les plus puissants de tous les peuples sabins, sont l'objet d'un article à part (voy. *Samnium*). Certains traits caracté-

ristiques distinguaient toute la race sabine. C'était un peuple de mœurs simples et vertueuses, fidèle à sa parole et profondément imbu du sentiment religieux; aussi est-il fait très-souvent mention de présages et de prodiges dans leur pays. C'était une race d'émigrants et elle adoptait un système particulier d'émigration. A l'exception des Sabins de Lucanie et de Campanie, ils n'atteignirent jamais un haut degré de civilisation, c.-à-d. de culture intellectuelle; mais ils se distinguèrent toujours par leur amour de la liberté, qu'ils maintinrent avec le plus grand courage. Les Sabins formèrent un des éléments dont le peuple romain se composa. Du temps de Romulus, une partie des Sabins, après l'enlèvement de leurs femmes et de leurs filles, fut incorporée aux Romains et les deux peuples furent fondus en un seul sous le nom général de Quirites. Le reste des Sabins proprement dits, qui étaient moins belliqueux que les Samnites et les Sabelli, fut enfin soumis par M. Curius Dentatus, en 290 av. J.-C., et reçurent la franchise romaine, sans droit de suffrage.

Sābīnus (-i), 1) poète contemporain et ami d'Ovide, qui nous apprend que Sabinus avait écrit les réponses à six de ses héroïdes. — 2) FLAVIUS, frère de l'empereur Vespasien, gouverna sept ans la Mœsie pendant le règne de Claude, et occupa l'important office de Præfectus Urbis, durant les onze dernières années du règne de Néron. Il fut dépouillé de cette charge par Galba, mais il la reprit à l'avènement d'Othon, qui tenait à se concilier Vespasien. Il continua à garder cette dignité sous Vitellius. Dans la lutte entre Vespasien et Vitellius pour la possession de l'empire, Sabinus se réfugia au Capitole, où il fut attaqué par les troupes de Vitellius. Dans l'assaut le Capitole fut brûlé de fond en comble; Sabinus fut fait prisonnier et mis à mort par les soldats, en présence de Vitellius, qui essaya vainement de lui sauver la vie. Sabinus était un homme de haute réputation et d'un caractère irréprochable. — 3) MAS-SURIUS, juriste distingué du temps de Tibère. C'est ce Sabinus qui donna son nom à l'école des Sabiniani (voy. *Capito*). — 4) POPPÆUS, consul en l'an 9, fut

nommé du vivant d'Auguste gouverneur de la Mœsie, et fut non-seulement confirmé dans ce gouvernement par Tibère, mais encore il reçut de ce dernier, en sus de la Mœsie, les provinces d'Achaïe et de Macédoine. Il continua à régir ces provinces jusqu'à sa mort arrivée en 35 après vingt-quatre années d'exercice. — 5) Q. TITURIUS, un des lieutenants de César en Gaule; il périt avec L. Aurunculeius Cotta dans l'attaque dirigée contre eux par Ambiorix en 54 av. J.-C.

Sabis (-is : la Sambre), 1) rivière large et profonde de la Gaule Belgique et du territoire des Ambiani; elle se jette dans la Meuse. — 2) petite rivière sur la côte de Carmanie. — 3) (voy. *Sapis*).

Sabrata (voy. *Abrotonum*).

Sabrīna (-æ), appelée aussi *Sabriana* (Severn), rivière dans l'O. de la Bretagne, qui se jetait près de Venta Silurum dans l'Océan.

Sācæ (-ārum), une des plus nombreuses et plus puissantes tribus nomades de Scythie; elle avait ses demeures à l'E. et au N.-E. des Massagètes, jusqu'à la Serica, dans les steppes de l'Asie centrale aujourd'hui habitées par les Kirguises Cosacks, dont le nom, selon quelques géographes, rappelle celui de leurs ancêtres. Ils étaient très-belliqueux et excellaient surtout comme cavalerie et comme archers tant à pied qu'à cheval. Le nom de Saces (*Sacæ*) sert souvent à désigner d'autres tribus scythes et quelquefois les Scythes en général.

Sācer mons, 1) colline isolée dans le pays des Sabins, sur la rive droite de l'Anio et à l'O. de la Via Nomentana, à trois milles de Rome, sur laquelle se retirèrent les plébéiens dans leurs célèbres retraites. — 2) montagne de l'Hispania Tarraconensis près du Minius.

Sacra Via, la voie Sacrée, la principale rue de Rome, allait de la vallée située entre le Coelius et l'Esquilin, en passant sous l'arc de Titus, au-delà du Forum Romanum, au Capitole.

Sacrīportus (-us), petite place du Latium, dont la position est incertaine, mémorable par la victoire de Sylla sur Marius le Jeune, en 82 av. J.-C.

Sacrum Prōmontōrium, 1) (*Cap St-Vincent*), sur la côte O. de l'Espagne.

— 2) (*Cap Corse*), la pointe N.-E. de la Corse. — 3) (*Cap Iria*, aussi *Makri*, *Efta Kavi* ou *Jedi Burum*, c.-à-d. les sept points), la pointe extrême du mont Cragus, en Lycie, entre le Xanthe et Telmissus. — 4) (*Cap Khelidoni*), autre promontoire en Lycie, près des confins de la Pamphylie; et vis-à-vis des îles Chélidoniennes d'où le nom qu'on lui donne aussi de *Prom. Chelidonium*.

Sadyattes (-is), roi de Lydie, qui succéda à son père Ardys et régna de 629 à 617 av. J.-C. Il fit la guerre aux Milésiens pendant six ans, et à sa mort il légua la continuation de cette guerre à son fils et successeur Alyattes (voy. *Alyattes*).

Sāpīnum ou **Sepīnum (-i : Sepino)**, municipe romain dans le Samnium, sur la route d'Allifæ à Bénévent.

Sætābis (-is), 1) (*Alcoy?*), rivière sur la côte S. de l'Hispania Tarraconensis, à l'O. du Sucro. — 2) ou **SETABIS** (*Setabitanus : Jativa*), v. importante des Contestani dans l'Espagne Tarraconaise, et municipe romain, était située sur une colline au S. du Sucro; elle était renommée pour ses manufactures de toile.

Sagalassus (-i : Allahsun, Ru), grande ville fortifiée de Pisidie, près des frontières de Phrygie, à une journée de marche au S.-E. d'Apamea Cibotus. Elle était située, comme ses vastes ruines l'indiquent encore, en forme d'amphithéâtre, sur le penchant d'une colline, et avait une citadelle sur un rocher haut de 30 pieds.

Sāgāris (-is), rivière de la Sarmatie européenne, qui se jette dans une baie dans le N.-O. de l'Euxin, laquelle, appelée de son nom **SAGARICUS SINUS**; recevait aussi la rivière Axiaces.

Sagartii (-ōrum), selon Hérodote, peuple nomade de Perse. Dans la suite on le trouve, d'après l'autorité de Ptolémée, en Médie et dans les passages du mont Zagros.

Sagra (-æ), petite rivière de la Grande-Grèce, sur la côte S.-E. du Bruttium; elle se jette dans la mer entre Caulonia et Locri.

Sāguntum, plus rarement **Sāguntus (-i : Murviedro)**, fut fondée dit-on, par les habitants de Zacynthe; ville des Edetani ou Sedetani, en Espagne, au S. de l'Èbre, sur la rivière Palantias, à en-

viron trois milles de la côte. Quoique située au S. de l'Èbre, elle avait formé une alliance avec les Romains; et le siège qu'en fit Annibal (219 av. J.-C.)



Saguntum.

fut la cause immédiate de la deuxième guerre Punique. Les ruines d'un théâtre et un temple de Bacchus se voient encore à *Murviedro* (corruption de *Muri veteres*, vieux murs).

Sais (is : *Sa-el-Hajjar*, Ru.), grande ville d'Égypte, dans le Delta, sur la rive E. du bras Canopique du Nil. C'était l'ancienne capitale de la Basse-Égypte, et elle renfermait le palais et la sépulture des Pharaons, ainsi que le tombeau d'Osiris : elle a donné son nom au Nome Saïtique (Saïtes Nomos).

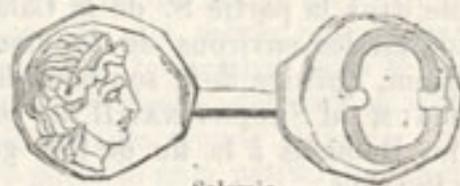
Saïtis, surnom d'Athéné (Minerve), sous lequel un sanctuaire lui était consacré sur le mont Pontinus, près de Lerne, en Argolide. Ce nom fut emprunté par les Grecs aux Égyptiens, chez qui Athéné était, dit-on, appelée Sais.

Sala (-æ : *Saale*), 1) rivière de Germanie, entre laquelle et le Rhin mourut Drusus. C'était un affluent de l'Elbe. — 2) (*Saale*), autre rivière de Germanie, tributaire du Main; elle formait la limite entre les Hermunduri et les Chatti; elle avait dans ses environs de grandes sources salées.

Sālācia (-æ), déesse de la mer chez les Romains, et femme de Neptune. Son nom se rattache évidemment à *Sal* (ἅλς, l'onde salée, la mer), et désigne par conséquent la vaste et haute mer.

Sālāmis (-inis : *Koluri*), 1) Salamine, île située devant la côte O. de l'Attique, dont elle est séparée par un étroit canal. Elle forme la limite S. de la baie d'Eleusis. Sa plus grande longueur, du N. au S., est d'environ dix milles, et sa largeur, dans la partie la plus étendue, de l'E. à l'O., est d'un peu plus de

dix milles. Elle fut, dit-on, nommée Salamis du nom d'une fille d'Asopus. Elle fut colonisée de bonne heure par les Æacides d'Égine. Télamon, fils d'Eaque, forcé de s'expatrier après le meurtre de son demi-frère Phocus, se retira à Salamine et devint le souverain de cette île. Son fils Ajax accompagna les Grecs dans la guerre de Troie avec douze vaisseaux salamiens. Salamine continua d'être un État indépendant jusqu'au commencement de la quarantième Olympiade (av. J.-C. 620), où une dispute s'éleva pour sa possession entre les Mégariens et les Athéniens. Après une longue lutte elle tomba d'abord au pouvoir des Mégariens, mais elle fut en définitive occupée par les Athéniens grâce à un stratagème imaginé par Solon (voy. *Solon*), et devint un des dèmes de l'Attique. Elle continua d'appartenir aux Athéniens jusqu'au temps de Cassandre, où ses habitants la livrèrent volontairement aux Macédoniens (318). Les Athéniens la recouvrèrent en 232 par Aratus et punirent très-sévèrement les Salamiens de leur désertion aux Macédoniens. La ville vieille de Salamine était située sur le côté S. de l'île, vis-à-vis d'Égine; mais elle fut ensuite abandonnée et une nouvelle ville du même nom fut bâtie sur le côté E., vis-à-vis de l'Attique, sur une petite baie appelée auj. *Ambelakia*. A l'extrémité du promontoire S. formant cette baie était la petite île de *PSYTTALIA* (*Lypsokutali*), qui a environ un mille de long et de deux à trois cents mètres de large. Salamine est surtout célèbre par la grande bataille navale livrée devant ses côtes, où la flotte perse de Xerxès fut défaite par les Grecs, en 480 av. J.-C. — 2) ancienne v. de l'île

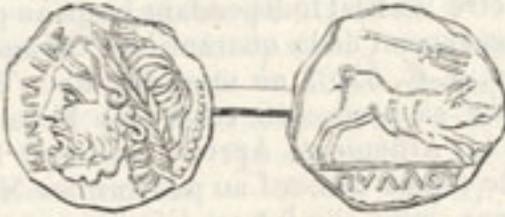


Salamis.

de Chypre, située au milieu de la côte E., un peu au N. de la rivière Pedæus. Sous Constantin elle souffrit beaucoup d'un tremblement de terre qui ensevelit sous ses ruines une grande partie de ses ha-

bitants. Elle fut rebâtie par Constantin, qui la nomma Constantia, et en fit la capitale de l'île. Il reste encore quelques ruines de cette ville.

Sālāpīa (-æ : *Salpi*), ancienne ville d'Apulie, dans le district nommé Daunia, était située au S. de Sipontum, sur un lac auquel elle donnait son nom. Il n'en est faite aucune mention avant la deuxième



Salapia.

guerre Punique, où elle se révolta en faveur d'Annibal après la bataille de Cannes; mais elle se rendit ensuite aux Romains et leur livra la garnison carthaginoise stationnée dans la ville.

Sālāpīna Pālus (*Lago di Salpi*), lac d'Apulie, entre les embouchures du Cerbalus et de l'Aufide.

Sālāria (-æ), ville des Bastetani dans l'Hispania Tarraconensis, et colonie romaine.

Sālāria Via, route romaine, qui conduisait de la Porta Salaria, en passant par Fidènes, Reate et Asculum Picenum, à Castrum Truentinum et de là, le long de la côte, à Ancone.

Sālāssi (-ōrum), peuple brave et belliqueux de la Gaule Transpadane, dans la vallée de la Duria, au pied des Alpes Grées et Pennines, et que quelques-uns regardent comme une branche des Salyes ou Salluvii, en Gaule. Leur principale ville était Augusta Prætoria (*Aosta*).

Sālētīni ou **Sallētīni** (-ōrum), peuple dans la partie S. de la Calabre; il habitait les environs du promontoire Iapygium, qui tire de là son nom de **SALENTINUM** ou **SALENTINA**. Il fut soumis par les Romains à la fin de leur guerre avec Pyrrhus.

Sālernum (-i : *Salerno*), ancienne v. de Campanie, sur la pointe intérieure du Sinus Pæstanus, située sur une colline près de la côte. Elle fut érigée en colonie romaine en 194 av. J.-C.; mais elle atteignit son plus haut degré de pros-

périté au moyen âge, après qu'elle eut été fortifiée par les Lombards.

Salganæus ou **Salganæa**, petite v. de Béotie, sur l'Euripe, et sur la route d'Anthédon à Chalcis.

Sālīnæ (-ārum), Salines, nom de plusieurs villes qui possédaient des salines dans leur voisinage. 1) v. de Bretagne, sur la côte E., dans la partie S. du Lincolnshire. — 2) v. des Suetrii, dans les Alpes Maritimes, dans la Gaule Narbonnaise, à l'E. de Reii. — 3) (*Torre delle Saline*), place sur la côte d'Apulie, près de Salapia. — 4) place du Picenum, sur la rivière Sannus (*Salino*). — 5) (*Torda*), place de Dacie. — 6) **SALINÆ HERCULÆÆ**, près d'Herculanum, en Campanie.

Sālīnātor, Livius. 1) M., consul en 219 av. J.-C., avec L. Æmilius Paulus, fit la guerre avec son collègue contre les Illyriens. A leur retour à Rome, les deux consuls furent mis en jugement pour avoir déloyalement distribué le butin aux soldats. Livius fut condamné, mais cette condamnation paraît avoir été injuste, et Livius prit sa disgrâce tellement à cœur qu'il se retira dans ses terres. En 210 les consuls l'invitèrent à rentrer à Rome, et en 207 il fut réélu consul avec C. Claudius Nero. Il partagea avec son collègue la gloire d'avoir défait Hasdrubal sur le Métaure (voy. *Nero Claudius*). L'année suivante (208) Livius fut établi en Étrurie, en qualité de proconsul, avec une armée, et son commandement fut prolongé pour deux années. En 204 il dut censeur avec son premier collègue dans le consulat, Claudius Nero, et imposa une taxe sur le sel, de là son surnom de *Salinator*, qui semble lui avoir été donné par dérision, mais qui n'en resta pas moins héréditaire dans sa famille. — 2) C., édile curule en 203, et préteur en 202, où il obtint le Bruttium comme province. — 3) C., préteur en 191, où il eut le commandement de la flotte dans la guerre contre Antiochus. Il fut consul en 188, et eut la Gaule pour province.

Sallētīni (voy. *Salētīni*).

Sallustius Crispus, C., ou **Sallustius** (-i), 1) Salluste, historien romain, appartenait à une famille plébéienne; il était né, en 86, à Amiterne,

dans le pays des Sabins. Il fut questeur en 59, et tribun du peuple en 52, l'année où Clodius fut tué par Milon. Dans son tribunat il se rangea du parti populaire et prit une part active à l'opposition faite à Milon. En 50 Salluste fut chassé du sénat par les censeurs, probablement parce qu'il appartenait au parti de César, bien que quelques-uns donnent pour raison de cette expulsion ses relations adultères avec la femme de Milon. Dans la guerre civile il suivit la fortune de César. En 47 nous le trouvons préteur désigné, et l'obtention de cette charge lui valut sa réintégration dans le sénat. Il faillit perdre la vie dans une révolte de quelques-unes des troupes de César en Campanie, où elles avaient été dirigées pour passer en Afrique. Il accompagna César dans sa guerre d'Afrique (46), et fut laissé dans ce pays comme gouverneur de la Numidie. On l'accuse d'avoir commis dans son gouvernement maintes exactions et de s'être enrichi aux dépens de ses administrés : accusation qui semble confirmée par ce fait qu'il acquit une fortune immense, comme le prouvent les magnifiques jardins (*Horti Sallustiani*) qu'il créa sur le Quirinal. A son retour d'Afrique il se retira dans la vie privée et traversa tranquillement la période de troubles qui suivit la mort de César. Il mourut en 34, 41 ans avant la bataille d'Actium. L'histoire de son mariage avec la veuve de Cicéron, Terentia, ne saurait être admise. Il est probable que Salluste n'écrivit pas ses œuvres historiques avant son retour d'Afrique. Ces ouvrages sont le *Catilina* ou *Bellum Catilinarium*, histoire de la conjuration de Catilina sous le consulat de Cicéron (63); le *Jugurtha* ou *Bellum Jugurthinum*, histoire de la guerre des Romains contre Jugurtha, roi de Numidie, et les *Historiarum libri quinque*. Ce dernier ouvrage est perdu, à l'exception de quelques fragments qui ont été réunis et mis en ordre. Outre ces divers écrits on attribue encore à Salluste *Duæ Epistolæ de Republica ordinanda* (deux lettres à César sur le gouvernement de la république) et une *Declamatio in Ciceronem*. Quelques écrivains latins disent que Salluste s'attache à imiter le

style de Thucydide. Son langage est généralement concis et clair; toutefois son amour de la brièveté fut peut-être cause de l'ambiguïté qu'on trouve de temps en temps dans ses pensées. Il affecte aussi les termes archaïques. Il a néanmoins probablement le mérite d'avoir été le premier Romain qui ait écrit ce qu'on appelle ordinairement une histoire. — 2) petit-fils de la sœur de l'historien; il fut adopté par ce dernier et hérita de son immense fortune. Quand Mécène fut en disgrâce, il devint le principal conseiller d'Auguste. Il mourut l'an 30 apr. J.-C., à un âge avancé. Une des odes d'Horace (Carm. 2, 2) lui est adressée.

Salmantica (-æ : *Salamanca*), appelée **Helmantica** ou **Hermantica** par Tite-Live, et **Elmantica** par Po-



Salmantica.

lybe, importante ville des Vettones, en Lusitanie, au S. du Durius sur la route d'Emerita à Caesaraugusta.

Salmona ou **Salmōnia** (-æ), v. d'Élide, dans le district de la Pisatis, sur la rivière Enipeus, fut, dit-on, fondée par Salmonée.

Salmōneus (-eōs ou -eī), fils d'Éole et d'Énarété, et frère de Sisyphe. Il vivait d'abord en Thessalie, mais il émigra en Élide, où il bâtit la ville de Salmone. Sa présomption et son arrogance étaient si grandes, qu'il se croyait l'égal de Jupiter et ordonna qu'on lui offrit des sacrifices; il alla même jusqu'à imiter le tonnerre et les éclairs, mais le père des dieux le foudroya, détruisit sa ville et le punit dans le monde inférieur. Sa fille Tyro porte le nom patronymique de *Salmonis*.

Salmydessus, et dans les temps postérieurs **Halmydessus** (-i : *Midja* ou *Midjeh*), v. de Thrace, sur la côte de l'Euxin, au S. du promontoire Thynias. Ce nom s'appliquait dans l'origine

à toute la côte depuis ce promontoire jusqu'à l'entrée du Bosphore; et ce fut à cette côte que la mer Noire dut son nom de Pontus Axenos, c.-à-d. mer inhospitalière.

Sālo (-ōnis : *Xalon*), affluent de l'Èbre, en Celtibérie, traversait Bilbilis, ville natale du poète Martial, qui en fait très-souvent mention dans ses vers.

Sālōna (-æ) ou **Sālōnæ** (-ārum) ou **Salon** (-ōnis : *Salona*), importante v. d'Illyrie, et capitale de la Dalmatie, était située sur une baie étroite de la mer. L'empereur Dioclétien était né au petit village de Dioclea, près de Salone; et, après son abdication, il se retira dans le voisinage de cette ville et y passa le reste de ses jours. Les restes de son magnifique palais se voient encore au village de *Spalatro*, l'ancienne **SPOLATUM**, à 3 milles au S. de Salone.

Sālōnīna (-æ), **CORNELIA**, femme de l'empereur Gallien et mère de Saloninus.



Salonina.

Elle vit de ses propres yeux la mort de son époux devant Milan, 218 apr. J.-C.

Sālōnīnus (-i), **P. LICINIUS CORNELIUS VALERIANUS**, fils de Gallien et de Salonine, petit-fils de l'empereur Valérien. Quand son père et son grand-père



Saloninus.

prirent le titre d'Augustes en 253 ap. J.-C., il reçut, tout jeune encore, celui de César; quelques années après il fut laissé en Gaule et fut mis à mort après la prise de Cologne par Postumus en 259, à l'âge d'environ dix-sept ans.

Salvius Otho (voy. *Otho*).

Sālus (-ūtis), divinité romaine, personnification de la santé, de la prospé-

rité et du bien-être public. Dans la première de ces significations, elle répond exactement à la divinité grecque Hygieia (Ἑγεία), et elle était représentée dans les œuvres d'art avec les mêmes attributs que la déesse grecque. Dans la seconde acception, elle représente la prospérité en général. Dans le troisième sens, elle est la déesse du bien-être public (*Salus publica* ou *Romana*). En cette qualité elle avait un temple qui lui fut consacré en l'an 307 av. J.-C. par le censeur C. Junius Bubulcus, sur le mont Quirinal, et qui fut dans la suite orné de peintures par C. Fabius Pictor. On lui rendait un culte public le 30 avril, en même temps qu'à la Paix, à la Concorde et à Janus. *Salus* était représentée, comme la Fortune, avec un gouvernail, un globe à ses pieds, et quelquefois assise et versant d'une patère une libation sur un autel, autour duquel s'enroule un serpent.

Salustius (voy. *Sallustius*).

Sālēs (-um) ou **Salluvii** (-ōrum), la plus puissante et la plus célèbre de toutes les tribus liguriennes, habitait la côte S. de la Gaule depuis le Rhône jusqu'aux Alpes Maritimes; c'étaient de très-incommodes voisins pour la ville de Marseille, avec laquelle ils furent souvent en guerre. Ils furent soumis par les Romains, en 133 av. J.-C., après une longue et opiniâtre résistance, et la colonie d'*Aquæ Sextiæ* (Aix) fut fondée sur leur territoire par le consul Sextius.

Samara (voy. *Samarobriva*).

Sāmāriā (-æ : Hebr. : *Shomron*; Chald. : *Shamrain*; *Samarites*; plur. *Samaritæ*), plus tard **Sebaste** (*Sebastieh*, Ru.), Samarie, une des principales cités de Palestine, bâtie par Omri, roi d'Israël (vers 922 av. J.-C.), sur une colline, au milieu d'une plaine entourée de montagnes, juste au centre de la Palestine, à l'O. du Jourdain. Son nom dérivait de Shemer, le propriétaire de la colline qu'Omri acheta pour bâtir sa ville. C'était la capitale du royaume d'Israël et le siège principal du culte idolâtre auquel les dix tribus se livrèrent, jusqu'à ce qu'elle fut prise par Salmanazar, roi d'Assyrie (vers 720 av. J.-C.), qui emmena les habitants de la ville et du pays environnant, connu aussi dans l'histoire

sous le nom de Samaria (voy. plus bas), et les remplaça par les populations païennes venues des provinces orientales de son empire. Quand les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, ceux des Samaritains qui adoraient Jéhovah offrirent de les aider à rebâtir le temple de Jérusalem, mais leur concours fut refusé, et de là naquit la haine profonde qui exista entre les Juifs et les Samaritains. Sous les rois syriens et les princes Maccabées nous trouvons le nom de SAMARIA nettement employé pour désigner une province qui se composait du district situé entre la Galilée au N. et la Judée au S. Pompée assigna ce district à la province de Syrie et Gabinius fortifia la ville à nouveau. Auguste donna ce même district à Hérode, qui restaura considérablement la ville de Samarie, qu'il appela *Sebaste* (Augusta) en l'honneur de son patron. Au quatrième siècle de notre ère elle était devenue une place sans importance. Son magnifique emplacement est maintenant occupé par un pauvre village qui porte le nom grec de la ville, légèrement altéré (Sebastieh). Comme district de la Palestine, la Samarie s'étendait de Ginaea (Jenin) au N. jusqu'à Bethhoron, au N.-O. de Gibéon au S.; ou, le long de la côte, depuis un peu au S. de Césarée au N. jusqu'à un peu au N. de Joppa au S. Elle était coupée par les monts d'Éphraïm, courant au N. et au S. au milieu de son territoire, et par leurs branches latérales qui divisaient le pays en belles et fertiles vallées (voy. *Palästina*).

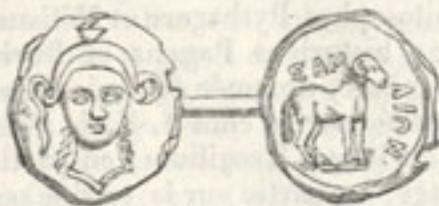
Samarobrīva (-æ), plus tard **AMBIANI** (*Amiens*), v. principale des Ambiani dans la Gaule Belgique sur la rivière Samara (Somme); d'où son nom, qui signifie Samara Bridge (Pont de la Somme).

Sāmē (-es) ou **Sāmos** (-i), ancien nom de l'île de Céphallénie (voy. *Cephalenia*). C'était aussi le nom d'une des quatre villes de Céphallénie. La v. de Samé ou

Samos était située sur la côte E., en face d'Ithaque; elle fut prise et détruite par les Romains, en 189 av. J.-C.

Samnium (-ii) (**Samnītes**-um plus rarement **Samnīte-ārum**), pays dans le centre de l'Italie, borné au N. par les Marses, les Pélignes et les Marrucins, à l'O. par le Latium et la Campanie, au S. par la Lucanie, à l'E. par les Frentans et l'Apulie. Les Samnites étaient une branche des Sabins qui émigrèrent de leur pays situé entre le Nar, le Tibre et l'Anio, avant la fondation de Rome, et s'établirent dans la contrée appelée plus tard Samnium (voy. **SABINI**). Ce pays était habité, au temps de leur émigration, par les Opiques, qu'ils vainquirent et dont ils adoptèrent la langue; car nous trouvons qu'à une époque très-reculée les Samnites parlaient l'Opique ou Osque. Le Samnium est un pays marqué de traits physiques frappants. La plus grande partie en est occupée par une énorme masse de montagnes appelée aujourd'hui *Matese*, qui sort de la ligne centrale des Apennins. Les Samnites se distinguaient par leur bravoure et leur amour de l'indépendance. Descendant des retraites sûres de leurs montagnes, ils parcouraient une grande partie de la Campanie; Capoue ainsi inquiétée implora l'assistance de Rome contre leurs incursions et ce fut l'origine de la guerre qui éclata entre les deux peuples en 343 av. J.-C. Les Romains trouvèrent dans les Samnites les plus belliqueux et les plus redoutables ennemis qu'ils eussent jamais eu à combattre en Italie; et la guerre, commencée en 343, continua, presque sans interruption, pendant cinquante-trois ans. La guerre civile entre Marius et Sylla leur donna l'espoir de recouvrer leur indépendance; mais ils furent défaits par Sylla devant les portes de Rome (82); la plus grande partie de leurs soldats tomba dans la bataille et le reste fut mis à mort. Leurs villes furent laissées désertes, les habitants vendus comme esclaves, et remplacés par des colons romains.

Sāmos ou **Sāmus** (-i : grec mod. : *Samo*; ture : *Susam Adassi*), une des principales îles de la mer Égée, située dans la partie qui se nomme mer Icarienne, à la hauteur de la côte d'Ionie,



Samé.

dont elle n'est séparée que par un détroit formé par la saillie de son promontoire oriental (Posidium) et la pointe la plus occidentale du mont Mycale (Prom. Trogilium, *auj. Cap S. Maria*). Ce détroit, qui a un peu plus de trois quarts de mille de large, fut le théâtre de la bataille de Mycale. L'île est formée par une rangée de montagnes qui s'étendent de l'E. à l'O., d'où son nom; car Samos (Σάμος) est un vieux mot grec qui signifie *montagne*. La circonférence de l'île est d'environ 80 milles. Suivant les plus anciennes traditions, elle était le siège principal des Cariens et des Lélèges et la résidence de leur premier roi, Ancæus; elle fut plus tard colonisée par des Éoliens de Lesbos et par des Ioniens d'Épidaure. Les Samiens acquirent de bonne heure une telle puissance maritime, que non-seulement ils occupèrent plusieurs parties de la côte opposée, mais encore fondèrent maintes colonies. Après avoir passé de l'état de monarchie héroïque à celui d'aristocratie, puis à celui de démocratie, cette île finit par subir le joug d'un de ces maîtres qu'on désignait sous le nom de tyrans, mais qui souvent étaient des hommes d'une haute valeur; ce tyran était Polycrate, le plus distingué de ces usurpateurs. Sous son gouvernement (532 av. J.-C.) les Samiens s'élevèrent au plus haut degré de puissance et de splendeur, et, sans le meurtre de Polycrate, Samos serait probablement devenue souveraine maîtresse de la mer Égée. Pendant cette période de leur histoire les Samiens entretenirent des relations commerciales très-étendues avec l'Égypte, et ils obtinrent d'Amasis le privilège d'avoir à Naucratis un temple particulier. Ils devinrent alors sujets de l'empire des Perses, sous la domination desquels ils furent gouvernés par des tyrans, peu de temps après la révolte des Ioniens, jusqu'à la bataille de Mycale qui leur rendit leur indépendance (479 av. J.-C.). Ils entrèrent alors dans la confédération athénienne, dont ils continuèrent à être membres jusqu'en 440, où l'occasion se présenta de les réduire à une sujétion complète et de les priver de leur flotte; succès obtenu par Périclès après une résistance obstinée de 9 mois. Dans la guerre du Péloponnèse,

Samos tint ferme pour Athènes. Tombée sous la domination de Sparte après la bataille d'Ægospotamos, en 405, elle rentra bientôt sous celle d'Athènes par celle de Cnide, 394; mais elle revint de nouveau à Sparte en 390. Bientôt après elle tomba sous le joug des Perses, conquise par le satrape Tigrane; mais elle fut reprise par l'Athénien Timothée. Dans la guerre sociale, les Athéniens la défendirent avec succès contre les attaques des troupes confédérées de Chios, de Rhodes et de Byzance, et y placèrent un corps de 2,000 Cleruchi (colons militaires), av. J.-C. 352. Après la mort d'Alexandre, Samos fut enlevée aux Athéniens par Perdicas, 323; mais elle leur fut rendue par Polysperchon, 319. Dans la guerre de Macédoine, Samos fut prise par les Rhodiens, puis par Philippe et enfin reprise par les Rhodiens, 200 av. J.-C. Elle prit part avec Mithridate à la première guerre contre Rome, et, cette guerre terminée, elle fut définitivement annexée à la province d'Asie, 84 av. J.-C. Cependant elle avait considérablement décliné, et durant la guerre elle avait été dévastée par les incursions des pirates. Sa prospérité fut en partie rétablie sous la propréture de Q. Cicéron (62 av. J.-C.), mais bien plus encore par la résidence d'Antoine et de Cléopâtre (32); et ensuite d'Octavien, qui proclama Samos État libre. Elle perdit toute importance au deuxième siècle. Samos peut être regardée comme le principal centre des mœurs, des talents, du luxe, des sciences et des arts de l'Ionie. Dès les premiers temps, il y avait une école nationale de statuaire; et les architectes samiens devinrent fameux bien au-delà de leur île. Dans la peinture, Samos a produit Calliphon, Théodore, Agatharque et Timanthe. Ses poteries étaient célèbres dans tout le monde ancien. En littérature, elle fut illustrée par les poètes Asius, Chœrilus et Æschrion; par les philosophes Pythagore et Mélissus, et par les historiens Pagæus et Duris. La ville capitale, nommée également SAMOS, était située sur le côté S.-E. de l'île, vis-à-vis du Prom. Trogilium, en partie sur le rivage, en partie sur la colline où elle s'élevait en forme d'amphithéâtre. Elle

avait un magnifique port; et une foule de superbes édifices, parmi lesquels, outre l'Héraeum et autres temples, on comptait comme les principaux le Sénat, le théâtre, et le gymnase dédié à Eros



Samos.

(l'Amour). Du temps d'Hérodote, Samos était regardée comme une des cités les plus polies du monde. Ses ruines sont assez considérables pour permettre d'en tracer le plan. Il y a des restes de ses murs et de ses tours, du théâtre et de l'aqueduc

Sāmōsāta (*Someisat*), capitale de la province et, plus tard, du royaume de Comagène, dans le N. de la Syrie, était située sur la rive droite de l'Euphrate,



Samosata.

au N.-O. d'Édesse. Elle est célèbre, dans l'histoire des lettres, comme lieu de naissance du polygraphe Lucien, et, dans l'histoire ecclésiastique, comme patrie de l'hérétique Paul, évêque d'Antioche, au troisième siècle. Il n'en reste qu'un amas de ruines.

Sāmōthrācē (-ēs) et **Sāmōthrācia** (-æ : *Samothraki*), petite île dans le N. de la mer Égée, vis-à-vis de l'embouchure de l'Hébre en Thrace, dont elle était éloignée de 38 milles. Elle a environ 32 milles de circonférence et contient dans sa partie centrale une haute montagne, appelée SAOCE, d'où, au dire d'Homère, on pouvait apercevoir Troie. L'île de Samothrace était le siège principal des Cabires (voy. *Cabiri*), et était cé-

lèbre par ses mystères religieux, comptés parmi les plus fameux de l'antiquité. L'histoire politique de Samothrace est de faible importance.

Sampsicēramus (-i), nom d'un petit prince d'Émèse en Syrie; sobriquet donné par Cicéron à Cn. Pompée.

Sanchūniaton (-ōnis), était, dit-on, un ancien écrivain phénicien dont les ouvrages furent traduits en grec par Philon de Byblos, qui vivait dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Un fragment considérable de la traduction de Philon nous a été conservé par Eusèbe dans le premier livre de sa *Præparatio Evangelica*; mais il est aujourd'hui généralement admis par les critiques modernes que cet ouvrage a été forgé par Philon lui-même.

Sancus, Sangus ou **Semo Sancus** (-i), divinité romaine, qui était, dit-on, originairement un dieu sabin identique à Hercule et à Dius Fidius. Le nom qui est étymologiquement le même que *Sanctus*, et se rattache à *Sancire*, semble justifier cette conjecture et donne à Sancus le caractère d'une divinité présidant aux serments. Il avait un temple à Rome, sur le Quirinal, en face de celui de Quirinus, et tout près de la porte qui tirait de lui le nom de *Sanqualis Porta*.

Sandrocottus (-i), roi de l'Inde au temps de Séleucus Nicator, régnait sur la puissante nation des Gangarides et des Prasiens sur les bords du Gange.

Sangārius (-i), **Sangaris** ou **Sagaris** (*Sakariyeh*), le plus grand fleuve de l'Asie Mineure après l'Halys, avait sa source dans une montagne appelée Adoreus, près de la petite ville de Sangia, sur les confins de la Galatie et de la Phrygie, d'où il coulait d'abord au N. à travers la Galatie, puis à l'O. et au N.-O. à travers le N.-É. de la Phrygie, puis au N. à travers la Bithynie, dont il formait originairement la limite E. Il se jetait enfin dans l'Euxin à moitié chemin entre le Bosphore et Héraclée.

Sangia (voy. *Sagarius*).

Sannio (-ōnis), nom du bouffon dans les mimes, dérivé de *Sanna*, d'où vient l'italien *Zanni* et l'anglais *Zany*, bouffon.

Sannyrion (-ōnis), poète comique

athénien, florissait vers 407 av. J.-C. et plus tard. Son excessive maigreur a été ridiculisée par Strattis et Aristophane.

Santōnes (-um) ou **Santōni (-ōrum)**, peuple puissant de la Gaule Aquitaine, habitait sur la côte de l'Océan, au N. de la Garonne. Sous les Romains, ce fut un peuple indépendant. Leur ville principale était Mediolanum, plus tard Santones (*Saintes*).

Sāpæi (-ōrum), peuple de Thrace, qui habitait sur le mont Pangée, entre le lac Bistonia et la côte.

Sāpis (-is : Savio), petite rivière de la Gaule Cisalpine, qui a sa source dans les Apennins, et se jette dans l'Adriatique au S. de Ravenne, entre le Pô et l'Atternus.

Sāpōr (voy. *Sassanidæ*).

Sapphō (-us), Sapho, femme poète, un des deux grands chantres lyriques qu'a produits l'école éolienne (l'autre était Alcée); elle était née à Mitylène ou, selon d'autres, à Érésos dans l'île de Lesbos. Sapho était contemporaine d'Alcée, de Stésichore et de Pittacus. Elle n'était pas seulement contemporaine d'Alcée, elle avait avec lui des rapports d'amitié : c'est ce que nous apprennent des fragments parvenus jusqu'à nous de ces deux poètes. Quant aux événements de sa vie, nous n'en savons que ce que nous apprend une obscure allusion des *Marbres de Paros* et d'Ovide (*Her.*, 15,51) à sa fuite de Mitylène en Sicile, pour échapper à l'on ne sait quel péril, entre 604 et 592; et l'histoire bien connue qu'étant éprise de Phaon et n'étant pas payée de retour, elle se jeta du rocher de Leucade dans la mer. Cette histoire, néanmoins, paraît être une invention des temps postérieurs. A Mitylène Sapho paraît avoir été le centre d'une société de femmes de lettres, dont la plupart étaient ses élèves dans l'art de la poésie, de l'élégance et de la galanterie. Les anciens écrivains s'accordent tous dans l'expression de leur admiration pour ses poésies. Ses poèmes lyriques formaient 9 livres, mais il ne nous en est parvenu que des fragments. Le plus important est une magnifique ode à Vénus, que nous possédons peut-être entière.

Sarancæ, Sarangæ (-ārum) ou

Saranges (-um), peuple de la Sogdiane.

Sardānāpālus (-i), le dernier roi de l'empire assyrien de Ninive, décrié pour son luxe, ses débauches et ses mœurs efféminées. Il passait son temps renfermé dans son palais, invisible pour ses sujets, paré comme une femme et entouré de concubines. Enfin Arbacès ou Arbactus, satrape de Médie, et Bélésys, le plus noble des prêtres chaldéens, résolurent de secouer le joug d'un aussi indigne monarque et marchèrent contre Ninive à la tête d'une armée formidable. Mais tout à coup ce prince efféminé quitta ses vêtements de luxe et parut en intrépide guerrier. A la tête de ses troupes, il défit deux fois les rebelles, mais il finit par être vaincu et obligé de se retrancher dans Ninive. Là il soutint un siège de deux années, jusqu'au moment où, désespérant de triompher et de tenir plus longtemps, il réunit tous ses trésors, ses femmes, ses concubines, les plaça sur un immense bûcher construit par ses ordres, y mit le feu et périt avec tout son monde au milieu des flammes (876 av. J.-C.). Tel est le récit de Ctésias, qui nous a été conservé par Diodore de Sicile, et qui a été suivi par la plupart des écrivains et chronologistes venus après lui. Mais des historiens modernes ont démontré que tout ce récit de Ctésias n'est qu'une fable; il est en contradiction formelle avec le dire d'Hérodote et des auteurs de l'Ancien Testament.

Sardi (voy. *Sardinia*).

Sardīnia (-æ : Sardi; Sardinia, Sardaigne), grande île de la Méditerranée, qui a la forme d'un parallélogramme, de 140 milles marins de long du N. au S., avec une largeur moyenne de 60 milles. Elle était regardée par les anciens comme la plus grande des îles de la Méditerranée et cette opinion, bien qu'on la considère ordinairement comme une erreur, se trouve aujourd'hui exacte; il est démontré par les mesures prises de nos jours que la Sardaigne est un peu plus étendue que la Sicile. Elle occupe la position la plus centrale entre l'Espagne, la Gaule, l'Italie et l'Afrique. Une chaîne de montagnes la parcourt tout entière dans sa partie E. du N. au

S., occupant environ un tiers de sa superficie. Ces montagnes étaient appelées par les anciens *Insani Montes*, sans doute à cause de leur aspect rude et sauvage, et des nombreuses bandes de brigands dont elles étaient le repaire. La Sardaigne était très-fertile, mais elle n'était pas cultivée dans une grande étendue, par suite de l'état grossier de ses habitants. Cependant les plaines de la partie N. et de la partie S. produisaient une grande quantité de blé dont une partie considérable était chaque année exportée à Rome. Parmi les productions de l'île, la plus célèbre était l'*herba Sardonica*, plante vénéneuse, qui donnait, disait-on, des convulsions mortelles aux personnes qui en mangeaient. Ces convulsions agitaient et déformaient la bouche de telle sorte que le patient semblait rire même au milieu des plus atroces douleurs; d'où l'expression bien connue de *risus Sardonicus* (*rire Sardonique*). La Sardaigne renfermait une grande quantité de métaux précieux, et surtout d'argent, dont les mines furent exploitées par les anciens sur une grande échelle. Il y avait aussi un grand nombre de sources minérales; et on fabriquait d'immenses quantités de sel sur les côtes O. et S. — La population de l'île était fort mêlée. Nous ignorons à quelle race appartenaient les habitants primitifs; mais il paraît que des Phéniciens, des Tyrrhéniens et des Carthaginois s'y établirent à différentes époques. Les Grecs passent aussi pour y avoir implanté des colonies; mais cette tradition est très-suspecte. La Sardaigne ne fut pas connue des Grecs avant l'an 500 av. J.-C., époque où nous trouvons qu'Histiée de Milet promit à Darius de rendre l'île de Sardis tributaire de son empire. Elle fut conquise de très-bonne heure par les Carthaginois et continua d'être en leur possession jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique. Peu de temps après cet événement, les Romains profitèrent de la guerre dangereuse que Carthage avait eu à faire contre ses propres mercenaires en Afrique pour s'emparer de la Sardaigne (238 av. J.-C.). Elle fut alors érigée en province romaine sous le gouvernement d'un préteur; mais pour une grande partie de l'île cette

soumission n'était que nominale; et ce ne fut que nombre d'années plus tard et après de nombreuses révoltes que les habitants se soumirent à la domination romaine. Elle continua d'appartenir à l'empire romain jusqu'au troisième siècle où les Vandales s'en emparèrent.

Sardis (-is) ou **Sardes** (-ium : Sardi; *Sart*, Ru.), Sardes, une des plus anciennes et des plus fameuses cités de l'Asie-Mineure, et capitale de la grande monarchie lydienne, était située à la pointe S. de la riche vallée de l'Hermus, au pied N. du mont Tmolus, sur la petite rivière du Pactole, à 30 stades (3 milles géogr.) au S. de la jonction de cette rivière avec l'Hermus. Sur un rocher haut et escarpé, formant une saillie de la chaîne du Tmolus, était la citadelle, presque inexpugnable, que quelques-uns supposent être la Hylé d'Homère, qui, bien qu'il ne fasse nulle part mention des Lydiens ni des Sardes par leur nom, parle cependant du mont Tmolus et du lac de Gygès. La construction de cette citadelle est attribuée à Mèlès, ancien roi de Lydie. Elle était entourée d'un triple mur, et renfermait le palais et le trésor des rois lydiens. A la chute de l'empire de Lydie, elle résista à toutes les attaques de Cyrus et ne fut enlevée que par surprise. Sous les empires perse et gréco-syrien, Sardes fut la résidence du satrape de Lydie. La fondation de Pergame diminua beaucoup son importance; mais sous les Romains elle fut toujours une ville considérable et le siège d'un *Conventus Juridicus*. Sous le règne de Tibère, elle fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre, mais elle fut rebâtie avec l'aide de l'empereur. Elle fut un des sièges les plus anciens de la religion chrétienne et une des 7 églises de la province d'Asie à qui saint Jean adresse son Apocalypse. Mais le langage de l'apôtre donne à comprendre que l'église de Sardes était déjà tombée dans un état de décadence presque désespéré. Dans les guerres du moyen âge la ville fut presque entièrement détruite, et sa situation présente aujourd'hui le plus triste spectacle de désolation qu'on puisse trouver dans les ruines des cités antiques.



Sardes.

Sarmatæ ou **Saurōmatæ** (-ārum), peuple d'Asie, habitant au N.-E. du Palus Mæotis (mer d'Asow), à l'E. du Tanais (le Don), qui les séparait des Scythes d'Europe.

Sarmatia (-æ), (la partie E. de la Pologne et la partie S. de la Russie d'Europe), nom employé pour la première fois par Méla pour désigner la partie N. de l'Europe et de l'Asie, s'étendant de la Vistule (*Wisla*) et des SARMATICI MONTES à l'O., qui la séparaient de la Germanie, jusqu'au Rha (le Wolga) à l'E., qui la séparait de la Scythie; bornée au S.-O. et au S. par les fleuves Ister (*Danube*), Tibiscus (*Theiss*) et Tyras (*Dniester*), qui la séparaient de la Pannonie et de la Dacie, et, plus loin, par l'Euxin et au delà par le Caucase, qui la séparait de la Colchide, de l'Ibérie et de l'Albanie, et s'étendant au N. jusqu'à la Baltique et aux régions inconnues de l'Europe septentrionale. Le peuple d'où était tiré le nom de Sarmatia n'habitait qu'une faible portion du pays. La plus grande partie était peuplée de tribus scythes; mais quelques-uns des habitants de la partie N. paraissent avoir été d'origine ger-

manique, comme les VENEDI sur la Baltique et les LAZYGES, les ROXOLANI et les HAMAXOBII dans le S. de la Russie; la principale des autres tribus à l'O. du Tanais était les ALAUNI ou ALANI SCYTHÆ, peuple scythique venu d'Asie et établi dans les parties centrales de la *Russia*. Tout le pays était divisé par le Tanais (Don) en deux parties appelées l'une *Sarmatia Europæa* et l'autre *Sarmatia Asiatica*; mais il faut observer que, d'après la division moderne du continent, la totalité de la Sarmatie appartient à l'Europe. Il faut aussi bien remarquer que la Chersonnèse Taurique (Crimée), bien que renfermée dans les limites indiquées, n'était pas considérée comme une partie de la Sarmatie, mais bien comme une contrée séparée.

Sarmaticæ portæ (Pas de Dariel), passage central du Caucase, conduisant d'Ibérie en Sarmatie.

Sarmatici montes (partie des monts Carpathes), chaîne de montagnes dans l'Europe centrale, s'étendant des sources de la Vistule au Danube, entre la Germanie à l'O. et la Sarmatie à l'E.

Sarmaticus Oceanus ou **Pontus**, **Sarmaticum mare** (Mer Baltique), la grande mer qui baigne la côte N. de la Sarmatie d'Europe.

Sarnus (-i : *Sarno*), rivière de Campanie, qui coule à Nucérie et se jette dans le Sinus Puteolanus près de Pompeii.

Sarōnicus Sinus (Golfe d'Égine), baie de la mer Egée, située entre l'Attique et l'Argolide, et commençant entre le cap Sunium en Attique et celui de Scyllæum en Argolide.

Sarpēdon (-ōnis), 1) fils de Zeus (Jupiter) et d'Europe, frère de Minos et de Rhadamanthe. Ayant eu un démêlé avec Minos au sujet de Milétus, il se réfugia auprès de Cilix, qu'il assista contre les Lyciens (voy. *Miletus*). Il devint ensuite roi de Lycie et Jupiter lui accorda le privilège de vivre trois générations. — 2) fils de Jupiter et de Laodamie ou, selon d'autres, d'Évandre et de Déidamie; et frère de Clarus et de Thesmon. C'était un prince lycien, petit-fils du n° 1. Dans la guerre de Troie il fut un allié des Troyens et se distingua par

sa valeur, mais il fut tué par Patrocle.

Sarpēdon Prōmontōrium (cap Lissan el Kapeh), promontoire de Cilicie, au 34° de longitude E., à 80 stades de l'embouchure du Calycadnus.

Sarpēdōnium Prōmontōrium, promontoire de Thrace, entre les embouchures des rivières Melas et Erginus, en face de l'île d'Imbros.

Sarraster (voy. *Sarnus*).

Sarsīna (-æ : *Sarsina*), ancienne v. d'Ombrie, sur la rivière Sapis, au S.-O. d'Ariminum, plus tard municipe romain, célèbre comme lieu de naissance du poète comique Plaute.

Sarus (-i : *Seihau*), rivière considérable dans le S.-E. de l'Asie Mineure. Elle a sa source dans l'Anti-Taurus, au centre de la Cappadoce, et coule au S. au-delà de Comana vers les frontières de la Cilicie, où elle reçoit un bras occidental qui jusque-là coulait parallèlement; de là, traversant d'un cours sinueux la Cilicia Campestris, elle se jette dans la mer un peu à l'E. de l'embouchure du Cydnus et au S.-E. de Tarse.

Saso ou **Sasonis insula** (*Saseno*, *Sassono*, *Sassa*), petite île rocheuse devant la côte d'Illyrie, au N. du promontoire acrocéraunien, et fréquentée par les pirates.

Saspīres (-um) ou **Saspīri** (-ōrum), peuple scythique d'Asie, au S. de la Colchide et au N. de la Médie, dans l'intérieur des terres (c.-à-d. en Arménie) selon Hérodote, mais selon d'autres sur la côte de l'Euxin.

Sassanīdæ (-ārum), nom d'une dynastie qui régna en Perse de l'an 226 à l'an 651 de notre ère. 1) **ARTAXERXÈS** (l'**ARDISHIR** ou **ARDSHIR** des Persans), fondateur de la dynastie des Sassanides, régna de 226 à 240 ap. J.-C. Il était fils d'un Babek, officier de bas étage. Il avait servi avec distinction dans l'armée d'Artaban, fut payé d'ingratitude et se vengea en se révoltant. Il revendiqua le trône comme descendant des anciens rois de Perse et du grand Cyrus. Le peuple soutint chaudement sa cause, en le voyant se déclarer le champion de l'antique religion de la Perse. En 226 Artaban fut défait dans une bataille décisive et Artaxerxès prit alors le titre pompeux,

mais national, de « Roi des Rois ». Un de ses premiers actes législatifs fut la restauration de la religion de Zoroastre et le rétablissement du culte du feu. Après avoir établi son autorité dans son pays, il demanda à l'empereur Alexandre Sévère la cession immédiate de toutes les portions de l'empire romain qui avaient appartenu à la Perse du temps de Cyrus et de Xerxès, c.-à-d. la totalité des possessions romaines en Asie, aussi bien que l'Égypte. Une guerre immédiate entre les deux empires fut la conséquence de cette réclamation. Après une lutte énergique la paix fut rétablie, peu de temps après le meurtre d'Alexandre en 237, chacune des deux nations gardant les possessions qu'elle avait avant l'ouverture des hostilités. — 2) **Sapor I** (**SHAPUR**), fils et successeur d'Artaxerxès I, régna de 240 à 273. Il fit la guerre d'abord à Gordien, puis à Valérien. Ce dernier empereur fut battu par Sapor, fait prisonnier et retenu captif pendant le reste de ses jours. Après la prise de Valérien, Sapor conquiert la Syrie, détruisit Antioche, et, après s'être rendu maître des passages du Taurus, mit la ville de Tarse en cendres, et prit Césarée. Il fut arrêté dans sa marche triomphante par Odénath et Zénobie. — 3) **HORMISDAS I** (**HORMUZ**), fils du précédent, ne régna qu'un an et mourut en 274. — 4) **VARANÈS** ou *Varuranès I* (**BAHRAM** ou **BAHARAM**), fils d'Hormisdas I, régna de 274 à 277. Il fit la guerre sans succès à Zénobie, et, après sa captivité, fut engagé dans une querelle avec Aurélien, querelle qui n'eut pas de résultats sérieux, à cause de la mort subite d'Aurélien en 275. Ce fut sous son règne que fut mis à mort le célèbre Mani, sectaire chrétien que les mages firent écorcher vif. — 5) **VARANÈS II** (**BAHRAM**), fils de Varanès I, régna de 277 à 294. Il fut défait par Carus, qui prit Séleucie et Ctésiphon; et le reste de ses États ne fut sauvé que par la mort soudaine de Carus en 283. — 6) **VARANÈS III** (**Bahram**), fils aîné de Varanès II, mourut après un règne de 8 mois (294). — 7) **NARSÈS** (**NARSI**), fils cadet de Varanès II, régna de 294 à 303. Il fit une guerre redoutable à Dioclétien; mais,

dans sa seconde campagne, il fut défait avec de grandes pertes et obligé de conclure une paix désavantageuse avec les Romains. En 303 Narsès abdiqua en faveur de son fils et mourut bientôt après. — 8) **HORMISDAS II (HORMUZ)**, fils de Narsès, régna de 303 à 310. Durant son règne, aucun événement important ne se produisit à l'égard de Rome. — 9) **SAPOR II POSTUMUS (SHAPUR)**, fils d' Hormisdas II, était né après la mort de son père; il fut couronné dans le sein de sa mère, et les mages placèrent solennellement le diadème sur le corps de sa mère. Il régna de 310 à 381. Son règne fut signalé par une persécution acharnée et cruelle des chrétiens. Il fit avec succès la guerre pendant plusieurs années contre Constance II et ses successeurs. Sapor a été surnommé le grand et aucun roi de Perse n'a inspiré autant de terreur à Rome que ce monarque. Sapor eut pour successeur 18 princes de la même dynastie; mais en 651 **YESDIGERD**, le dernier roi, fut défait et tué par Kaleb, général du calife Abu-Bekr. La Perse devint alors un pays mahométan.

Sassula (-æ), v. du Latium, appartenant au territoire de Tibur.

Sātāla (-ōrum), v. considérable dans le N.-E. de l'Arménie mineure, importante comme clé des passages à travers les montagnes du Pont. Elle était située au point de jonction de 4 routes conduisant à des villes sur l'Euxin, un peu au N. de l'Euphrate, dans une vallée entourée de montagnes, à 325 milles romains de Césarée en Cappadoce, et à 135 de Trapézonte.

Sātīcūla (-æ), v. du Samnium, située sur une montagne, sur les frontières de Campanie.

Satīcum (-i : Casale di Conca), v. du Latium, près d'Antium.

Sātūræ pālūs (Lago di Paola), lac ou marais du Latium, formé par la rivière Nymphæus, et près du promontoire Circeium.

Sātūrīum ou Satureium (-i : Satureo), v. dans le S. de l'Italie près de Tarente, célèbre pour ses chevaux (Hor., Sat. 1, 6, 59).

Sātūrnīa (-æ), 1) ancien nom de l'Italie (voy. Italia). — 2) (Saturnia),

primitivement appelée **Aurinia**, ancienne v. d'Etrurie, fondée, dit-on, par les Pélasges, était située dans le territoire de Caletra, sur la route de Rome à Cosa, à environ 20 milles de la mer.

Sātūrnīnus (-i), 1) un des trente tyrans, était général de Valérien qui l'aimait beaucoup. Dégoûté des débauches de Gallien, il accepta des soldats le titre d'empereur, mais il fut mis à mort par ces mêmes soldats, qui ne purent se soumettre à la sévérité de sa discipline. — 2) né en Gaule, officier de talent, fut nommé par Aurélien au commandement de la frontière orientale, et proclamé empereur à Alexandrie pendant le règne de Probus, dont les soldats le tuèrent par hasard.

Sātūrnīnus L. Appuleius, célèbre démagogue, questeur en 104 av. J.-C. et tribun du peuple pour la première fois en 102. Il contracta une étroite alliance avec Marius et ses amis et acquit bientôt une grande popularité. Il se porta candidat au tribunat pour la seconde fois, en 100, et l'obtint par le meurtre de son rival. Aussitôt après son entrée en charge, il proposa une loi agraire, qui fit bannir Métellus Numidicus, comme nous le rapportons ailleurs (voy. Metellus). Saturninus proposa d'autres mesures populaires, telles qu'une loi *frumentaria* et une loi pour fonder de nouvelles colonies en Sicile, en Achaïe, en Macédoine. Dans les comices pour l'élection des magistrats de l'année suivante, Saturninus obtint le tribunat pour la troisième fois. A cette même époque il y eut une lutte pour le consulat entre Glaucia et Memmius, et, comme Memmius semblait devoir l'emporter, Saturninus et Glaucia apostèrent des assassins à leurs gages qui le tuèrent publiquement en pleins comices. Ce dernier acte produisit une réaction complète contre Saturninus et ses complices. Le sénat les déclara ennemis publics et donna ordre aux consuls de les renverser par la force. Marius n'était guère disposé à agir contre ses amis, mais il n'avait pas d'autre alternative et sa lenteur fut compensée par le zèle de l'autre. Chassés du Forum, Saturninus, Glaucia et le questeur Saufeius cherchèrent un

refuge dans le Capitole, mais les partisans du Sénat coupèrent les tuyaux qui conduisaient l'eau au Capitole. Dans l'impossibilité de tenir plus longtemps, ils se rendirent à Marius. Ce dernier fit tout ce qu'il put pour leur sauver la vie; aussitôt qu'ils furent descendus du Capitole, il les mit pour leur sûreté dans la Curia Hostilia; mais la populace arracha les tuiles qui couvraient la Curie et les jeta sur les coupables jusqu'à ce qu'elle les eût tués.

Sāturniūs (-i), c.-à-d. fils de Saturne, surnom sous lequel on désigne Jupiter, Neptune et Pluton. Pour la même raison on appelait du nom de SATURNIA Junon et Vesta.

Sāturnus (-i), roi fabuleux d'Italie, que les Romains ont toujours identifié avec le grec Cronos, et dont ils ont fait par conséquent le père de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Junon, etc. (voy. *Cronos*); mais il n'y a en réalité aucune ressemblance entre les attributs des deux divinités, si ce n'est que toutes deux étaient regardées comme les plus anciennes dans leur pays respectif. La ressemblance est plus sérieuse entre Déméter (*Cérès*) et Saturne; car tout ce que les Grecs attribuent à Déméter, les Italiens l'attribuent à Saturne. Saturne tirait son nom de *sero* (*sevi, satum, semer*) et passait pour le fondateur de la civilisation et de l'ordre social, qui sont étroitement liés à l'agriculture. Pour cette même raison son règne est regardé comme l'âge d'or de l'Italie. Comme l'agriculture est la source de toute richesse, sa femme était *Ops*, symbole de l'abondance. La tradition rapportait que ce dieu vint en Italie sous le règne de Janus, chez qui il reçut l'hospitalité, et qu'il forma un établissement sur la colline du Capitole, qui fut nommée de là *colline Saturnienne*. Au pied de cette colline, sur la route conduisant au Capitole, il y eut plus tard un temple dédié à Saturne. Saturne alors enseigna au peuple l'agriculture, le fit passer de la vie sauvage à la vie civilisée et morale. Il en résulta que tout le pays reçut le nom de *Saturnia tellus*, terre de Saturne ou de l'abondance. D'après une tradition postérieure le *Latium* tirerait son nom du verbe *la-*

teo, être caché, à cause de la disparition de Saturne, qui fut soudainement ravi à la terre, et, pour cette raison, regardé par quelques-uns comme une divinité du monde inférieur. Sur la fête célébrée par les Romains en l'honneur de Saturne, voy. le *Dict. Mythol.* (Didot) au mot *Saturnales*. La statue de Saturne était creuse et remplie d'huile, probablement pour indiquer la fertilité du Latium en oliviers; il est représenté tenant à la main une serpe, et avec des bandelettes de laine autour des pieds. Le temple de Saturne servait de trésor public, et plusieurs tables de lois y furent aussi déposées.

Sātŷri (-ōrum), les Satyres. Ce nom désignait une classe d'êtres appartenant à la mythologie grecque, inséparablement liés au culte de Dionysus (*Bacchus*), et représentant les puissances vitales de la nature dans toute leur plénitude. Ils passent généralement pour les fils de *Hermès* (*Mercure*) et d'*Iphthima* ou des *Naïades*. Les Satyres sont représentés avec une chevelure hérissée, le nez rond et un peu retroussé, les oreilles plantées dans la tête comme celle des animaux, deux petites cornes sur le devant de la tête, et une queue semblable à celle d'un cheval ou d'une chèvre. Dans les œuvres d'art on les représente à divers âges de la vie; les plus âgés étaient communément appelés *Silènes* (*Sileni*), et les plus jeunes *Satyrisci* (jeunes Satyres). Les Satyres sont toujours dépeints comme aimant le vin passionnément et adonnés à tous les plaisirs sensuels. Aussi les représente-t-on tantôt avec une coupe ou un thyrsé à la



Satyre.
(Tiré d'une Statue du Louvre.)

main, tantôt dormant, jouant de quelque instrument de musique ou engagés dans des danses voluptueuses avec des nymphes. Ils sont vêtus de peaux de bêtes et portent des guirlandes de vignes, de lierre ou de sapin. Comme toutes les divinités habitant les forêts et les campagnes ils étaient fort redoutés des mortels. Les écrivains des derniers temps, et spécialement les poètes romains, confondent les Satyres avec les Faunes de l'Italie, et par suite les représentent avec de grandes cornes et des pieds de chèvre, bien que dans l'origine ce fussent des êtres tout à fait distincts.

Sătȳrus (-i), nom d'un acteur comique athénien très-distingué, qui enseigna, dit-on, à Démosthène l'art de compléter l'effet de ses discours en y joignant une action appropriée.

Săvo (-ōnis : la Saône), rivière de Campanie, qui se jette dans la mer au S. de *Sinuessa*.

Săvus (-i : la Săve ou Sau), affluent navigable du Danube; il a sa source dans les Alpes Carniques, forme la limite d'abord entre le *Noricum* et l'Italie, puis entre la Pannonie et l'Illyrie, et se jette dans le Danube près de *Singidunum*.

Saxa (-æ) Dēcīdius, né en Celtibérie, fut dans l'origine un des soldats de l'armée de César; il accompagna éventuellement Antoine en Orient et fut nommé par lui gouverneur de Syrie. Il y fut défait par Labiénus le jeune et les Parthes, et tué dans sa fuite après la bataille (en l'an 40).

Saxa (-æ) Q. Vōcōnĭus, tribun du peuple (169 av. J.-C.), proposa la loi *Vocōnia*. (Voy. sur cette loi le Dict. d'Antiquités.)

Saxa Rubra. (Voy. *Rubra Saxa*.)

Saxōnes (-um), les Saxons, peuple puissant de Germanie, qui habitait originellement dans la partie S. de la Chersonnèse Cimbrique, entre les rivières *Albis* (l'Elbe) et *Chalusus* (la Trave), par conséquent dans le Holstein moderne. Les Saxons apparaissent pour la première fois dans l'histoire en 286 av. J.-C., à la tête d'une puissante confédération de peuples germains, qui, sous la dénomination générale de Saxons, occupèrent éventuellement le pays situé entre l'Elbe, le

Rhin, la Lippe, et l'Océan de Germanie. Une partie de ces Saxons, unie aux Angles, conquiert la Bretagne vers le milieu du cinquième siècle de notre ère.

Scæva (-æ) Cassius, centurion dans l'armée de César, se distingua par des actes de bravoure extraordinaire à la bataille de *Dyrrhachium*.

Scævōla (-æ), nom d'une famille distinguée de la *Gens Mucia*. 1°) **C. MUCIUS SCÆVOLA**. Quand le roi *Porsenna* assiégeait Rome, il sortit de la ville dans l'intention de le tuer; mais, par méprise, il frappa le secrétaire du roi au lieu du roi lui-même. Le roi, dans sa colère, ordonna qu'on le brûlât vif. En entendant cet arrêt, *Mucius* mit sa main droite dans un brasier ardent allumé sur un autel pour un sacrifice et l'y maintint sans sourciller. Le roi, étonné de tant d'énergie, ordonna qu'on l'éloignât de l'autel et lui permit de se retirer libre et sauf. Pour reconnaître ce généreux pardon, *Mucius* déclara à *Porsenna* qu'il y avait trois cents jeunes gens appartenant aux premières familles de Rome, qui avaient pris l'engagement par serment de tuer le roi, que le sort l'avait désigné pour tenter le premier l'entreprise, et que les autres en feraient autant après son retour. *Porsenna* craignant pour ses jours, qu'il ne savait comment garantir contre l'audace de ces désespérés, fit des propositions de paix aux Romains et évacua leur territoire. *Mucius* reçut le nom de *Scævola*, c.-à-d. gaucher, à cause de la perte de sa main droite. — 2°) **P. MUCIUS SCÆVOLA**, tribun du peuple en 141, préteur en 136, et consul en 133, l'année où *Tib. Gracchus* perdit la vie. En 131 il succéda à son frère *Mucianus* comme *Pontifex Maximus*. *Scævola* se faisait remarquer par sa profonde connaissance du *Jus Pontificium* (droit pontifical). Sa réputation comme légiste est mentionnée par *Cicéron* dans plusieurs passages. — 3°) **Q. MUCIUS SCÆVOLA**, l'augure, épousa la fille de *C. Lælius*, l'ami de *Scipion l'Africain le jeune*. Il fut tribun du peuple en 123, édile plébéien en 125, et, comme préteur, fut gouverneur de l'Asie Mineure en 121, l'année où *C. Gracchus* perdit la vie. Il fut poursuivi à son retour de sa province en 120, sous l'accusation de concussion, par

T. Albucius, mais il fut acquitté. Il fut consul en 117. Il vécut enfin jusqu'au tribunat de P. Sulpicius Rufus en 88. Cicéron, qui était né en 106, nous apprend que, lorsqu'il prit la robe virile, son père le mena chez Scævola qui était alors un vieillard, et qu'il se logea aussi près de lui que possible, afin de profiter de ses leçons. Après sa mort Cicéron se fit disciple de Q. Mucius Scævola le pontife. L'augure était distingué par sa connaissance des lois; mais on ne cite aucun écrit de lui. Il est un des interlocuteurs dans le traité *de Oratore*, dans le *Lælius*, et dans la *République* (1, 12). — 4) Q. MUCIUS SCÆVOLA, grand pontife, fils du n° 2, fut tribun du peuple en 106, édile curule en 104, et consul en 95 avec Licinius Crassus l'orateur. Après son consulat Scævola fut proconsul en Asie, fonction où il s'acquit l'estime des populations placées sous son gouvernement. Il fut ensuite grand pontife. Il mourut sous le consulat de C. Marius le jeune et de Cn. Papirius Carbo (82), après avoir été proscrit par le parti de Marius. Les vertus de Scævola sont préconisées par Cicéron qui, après la mort de l'augure, devint un des auditeurs du pontife. La pureté de son caractère, ses principes sévères d'équité et l'aménité de ses manières, ses talents comme administrateur, comme orateur et comme juriste, le placent parmi les hommes illustres de tous les temps et de tous les pays. C'est le premier Romain à qui l'on puisse attribuer une conception scientifique et systématique du droit civil, qu'il réalisa dans un ouvrage en 18 livres.

Scaldis (-is : l'*Escaut*), rivière importante dans le N. de la Gaule Belgique, se jette dans l'Océan. César la donne à tort pour un affluent de la Meuse.

Scāmander (-dri), le Scamandre, 1) rivière dans la partie occidentale de la côte N. de la Sicile; elle se jette dans la mer près de Ségeste. — 2) célèbre rivière de la Troade (voy. TROAS). Comme personnage mythologique le dieu fluvial Scamandre portait parmi les dieux le nom de Xanthe.

Scāmandrius (-i), fils d'Hector et d'Andromaque, nommé *Astyanax* par les Troyens, parce que son père était le protecteur de la ville de Troie.

Scandea. (Voy. *Cythera*.)

Scandia ou **Scandinavia** (-æ), Scandinavie, nom donné par les anciens à la Norvège, à la Suède et aux îles environnantes.

Scandila (-æ : *Scandole*), petite île dans le N.-E. de la mer Égée, entre Péparéthos et Scyros.

Scantia Silva, forêt de Campanie.

Scaptē Hylē, nommée aussi, mais moins correctement, SCAPTESYLE, petite île près de la côte de Thrace, en face de l'île de Thasos. Elle renfermait de célèbres mines d'or, qui furent d'abord exploitées par les Thasiens. Ce fut là que Thucydide réunit et mit en ordre les matériaux de son histoire.

Scaptia (-æ), ancienne v. du Latium, qui donna son nom à une tribu romaine, mais qui disparut de très-bonne heure.

Scāpūta (-æ), **P. Ostōrius**, gouverneur de la Bretagne vers l'an 50 apr. J.-C., défit la puissante tribu des *Silures*, fit prisonnier leur roi Caractacus et l'envoya à Rome chargé de chaînes.

Scardus ou **Scordus mons**, chaîne de hautes montagnes, qui forment la limite entre la Mœsie et la Macédoine.

Scarphe (-es), **Scarphēa** ou **Scarphia** (-æ), v. des Locriens Epicnémidiens, était le point où se réunissaient les routes qui passaient par les Thermopyles.

Scaurus (-i), nom d'une famille de la *gens Æmilia*. 1) M. ÆMILIUS SCAURUS éleva sa famille de l'obscurité aux premiers rangs de la noblesse romaine. Il était né en 163 av. J.-C. En dépit de son origine patricienne, il songea d'abord à exercer quelque état médiocre, comme son père, mais il finit par se vouer à l'étude de l'éloquence, avec l'espoir de parvenir aux honneurs politiques. Il servit aussi dans l'armée, où il paraît avoir acquis quelque distinction. Il fut édile curule en 123, consul en 115, après avoir fait la guerre avec succès contre quelques tribus des Alpes. En 112 il fut envoyé comme chef d'ambassade auprès de Jugurtha; et, en 111, il accompagna L. Calpurnius Bestia, en qualité de lieutenant, dans la guerre contre ce prince. Tous les deux, lui et le consul, reçurent de Jugurtha des présents considérables pour lui obtenir une paix favorable; ce qui donna lieu plus tard à une

accusation de corruption portée contre eux par C. Manilius, tribun du peuple; mais, bien que Scaurus eût été un des plus coupables, son influence politique était telle qu'il réussit à se faire nommer un des trois *quæsitores* (magistrats instructeurs) qui furent élus pour faire une enquête et poursuivre les coupables. Il parvint ainsi à se mettre lui-même hors de cause, mais il ne put sauver un seul de ses complices. En 109 Scaurus fut censeur avec M. Livius Drusus. Durant son consulat il restaura le pont Milvius et construisit la voie *Æmilia*. En 107 il fut élu consul une seconde fois en remplacement de L. Cassius Longinus. Dans les luttes entre le parti de l'aristocratie et celui de la démocratie, Scaurus fut toujours un ardent défenseur du premier. Il mourut en 89. — 2) M. *ÆMILIUS SCAURUS*, fils aîné du précédent, et fils adoptif du dictateur Sylla, servit en qualité de questeur, sous Pompée, dans la troisième guerre contre Mithridate. Il commanda ensuite une armée en Orient. Il fut édile curule en 58, et donna à cette occasion des jeux d'une magnificence extraordinaire. En 56 il fut préteur, et, l'année suivante, gouverneur de la province de Sardaigne, qu'il pillait sans merci. A son retour à Rome il fut accusé de concussion et défendu par Cicéron, Hortensius et autres, et acquitté malgré sa culpabilité. Il fut accusé de nouveau en 52, aux termes de la nouvelle loi de Pompée contre la brigandage, et condamné. — 3) M. *ÆMILIUS SCAURUS*, fils du n° 2, et de Mucia, première femme de Pompée le triumvir, et par conséquent demi-frère de Sext. Pompée. Il accompagna ce dernier en Asie, après la défaite de sa flotte en Sicile, mais il le trahit et le livra aux généraux de Marc Antoine, en 35. — 4) M. *ÆMILIUS SCAURUS*, fils du n° 3, se distingua comme orateur et comme poète, mais il avait des mœurs dissolues. Accusé du crime de lèse-majesté sous Tibère, en 34 ap. J.-C., il mit lui-même fin à ses jours.

Scēlērātus Campus (-i), le Champ du crime, endroit de Rome, tout près de la porte Colline, où les Vestales qui avaient violé leur vœu de chasteté étaient enterrées vives.

Scēnītæ (-ārum) (c.-à-d. habi-

tants des tentes), dénomination générale par laquelle les Grecs désignaient les tribus de Bédouins de l'Arabie Déserte.

Scepsis (probabl. *Eski Upshi* ou *Eskishupshe*, Ru.), ancienne v. dans l'intérieur de la Troade, au S.-E. d'Alexandrie, dans les montagnes d'Ida.

Schēria. (Voy. *Phœaces*.)

Sciāthus (-i : *Skiathos*), petite île de la mer Égée, au N. de l'Eubée et à l'E. de la côte magnésienne de Thessalie, avec une v. de même nom.

Scillūs (-untis), v. d'Élide, dans le district de Triphylie, sur la rivière *Selinus*, à 20 stades au S. d'Olympie.

Sciōne (-es), v. principale de la péninsule de Pallène en Macédoine, sur la côte occidentale.

Scipio (-ōnis), nom d'une illustre famille patricienne de la *gens Cornelia*; ce nom fut donné, dit-on, au fondateur de cette famille, parce qu'il était en quelque sorte le *bâton* (*scipio*) de son père aveugle. Cette famille a produit plusieurs des plus grands hommes de Rome, et elle contribua plus qu'aucune autre à lui assurer l'empire du monde. Le tombeau de famille des Scipions fut découvert en 780, et les inscriptions et autres objets curieux qu'il renfermait sont aujourd'hui déposés dans le Musée Pio-Clémentin, à Rome. 1) P. *CORNELIUS SCIPIO*, maître de la cavalerie en 396 av. J.-C. et tribun consulaire en 395 et 394. — 2) L. *CORNELIUS SCIPIO*, consul en 350. — 3) P. *SCIPIO BARBATUS*, consul en 328 et dictateur en 306. Il fut aussi grand pontife. — 4) L. *CORNELIUS SCIPIO BARBATUS*, bisaïeul du vainqueur d'Annibal, consul en 298, dirigea la guerre contre les Étrusques et les vainquit près de Volaterræ. — 5) Cn. *CORN. SCIPIO ASINA*, fils du n° 4, fut consul en 260, dans la première guerre punique, et une seconde fois en 254. — 6) L. *CORN. SCIPIO*, également fils du n° 4, fut consul en 259. Il chassa les Carthaginois de la Sardaigne et de la Corse par la défaite d'Hannibal leur général. Il fut censeur en 258. — 7) P. *CORN. SCIPIO ASINA*, fils du n° 5, fut consul en 221, conduisit la guerre, avec son collègue M. Minucius Rufus, contre les Istriens qu'ils soumièrent. — 8) P. *CORN. SCIPIO*, fils du

n° 6, fut consul, avec Ti. Sempronius Longus, en 218, la première année de la deuxième guerre punique. Il rencontra Annibal dans sa marche sur l'Italie dans la Gaule Cisalpine; mais les Romains furent défaits; le consul lui-même, grièvement blessé, ne fut sauvé que par le courage de son jeune fils, Publius, le futur vainqueur d'Annibal. Scipion se retira alors en-deçà du Tésin, passa le Pô, prit d'abord ses quartiers à Plaisance, puis se retira sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de la Trébie où il fut rejoint par l'autre consul, Sempronius Longus. Ce dernier voulut livrer bataille, contrairement à l'avis de son collègue. Le résultat de cette imprudence fut la défaite complète de l'armée romaine, qui fut obligée de chercher un refuge derrière les murs de Plaisance. L'année suivante (217), Scipion, dont le commandement avait été prolongé, passa en Espagne, où, avec son frère Cnéius, il tint tête aux Carthaginois jusqu'en 211, date de leur défaite et de leur mort. — 9) CN. CORN. SCIPIO CALVUS, fils du n° 6 et frère du n° 8, fut consul en 222, avec M. Claudius Marcellus. — 10) P. CORN. SCIPIO AFRICANUS MAJOR, fils du n° 8, naquit en 234. Ce fut sans contredit un des plus grands hommes de Rome, et il conquit très-jeune encore la confiance et l'admiration de ses concitoyens. Son esprit enthousiaste le porta à se persuader qu'il était le favori des dieux, et il ne s'engagea jamais dans aucune entreprise privée ou publique sans être allé au Capitole, où il s'asseyait quelque temps tout seul, pour y recevoir les communications des dieux. Il est fait mention de lui pour la première fois en 218, à la bataille du Tésin, où il sauva la vie à son père, comme nous l'avons déjà dit. Il combattit à Cannes, deux années plus tard (218), étant déjà tribun militaire, et il fut un des officiers en petit nombre qui survécurent à cette fatale journée. Il fut choisi en même temps qu'Appius Claudius pour commander les débris de l'armée qui s'était réfugiée à Canusium, et ce fut grâce à son bouillant héroïsme et à sa présence d'esprit que les nobles Romains, qui avaient songé dans leur désespoir à abandonner l'Italie, renoncèrent à l'exécution

de leur projet téméraire. Il avait déjà gagné la faveur populaire à ce point qu'il fut élu édile en 212, bien qu'il n'eût point encore atteint l'âge légal. En 210, après la mort de son père et de son oncle en Espagne, et alors âgé de vingt-quatre ans, il fut nommé avec enthousiasme pour prendre le commandement de ce pays. Ses succès furent brillants et rapides. Dans la première campagne (210) il prit l'importante place de Carthagène, et dans le cours des trois années qui suivirent il chassa complètement les Carthaginois d'Espagne. Il retourna à Rome en 206, et fut élu consul pour l'année suivante (205), bien qu'il n'eût point encore été préteur et qu'il n'eût que trente ans. Il songeait sérieusement à passer en Afrique et à vider le différend aux portes mêmes de Carthage; après une forte opposition, il obtint une armée et une flotte pour l'exécution de son plan. Après avoir passé l'hiver en Sicile et complété tous ses préparatifs pour l'invasion de l'Afrique, il s'embarqua pour ce pays dans le cours de l'année suivante. Le succès était encore réservé à ses armes. Les Carthaginois et leur allié Syphax furent battus avec de grandes pertes; et les premiers furent contraints de rappeler Annibal d'Italie comme le seul homme en état de sauver leur pays. La longue lutte entre les deux peuples fut enfin terminée par la bataille livrée près de la ville de Zama le 19 octobre 202, où Scipion remporta sur Annibal une brillante et décisive victoire. Carthage n'eut pas d'autre alternative que de se soumettre; mais le traité final ne fut conclu que l'année suivante (201). Scipion retourna en Italie en 201 et entra à Rome en triomphateur. Il y fut accueilli avec enthousiasme et le surnom d'Africain lui fut conféré. Pendant quelques années il ne prit aucune part aux affaires publiques. Il fut censeur en 199 avec P. Ælius Pætus, et consul une seconde fois en 194 en même temps que Ti. Sempronius Longus. En 193 il fut un des trois commissaires envoyés en Afrique comme médiateurs entre Massinissa et les Carthaginois; et dans la même année il fit partie de l'ambassade envoyée auprès d'Antiochus à Éphèse, où Annibal avait alors sa résidence. En 190 Sci-

pion l'Africain servit comme lieutenant sous son frère Lucius dans la guerre contre Antiochus le Grand. Après leur retour, Lucius et par suite Scipion lui-même furent accusés d'avoir reçu des présents d'Antiochus pour se montrer coulants envers ce monarque, et de s'être approprié une partie de l'argent payé par Antiochus à la République. Le succès de l'attaque dirigée contre Lucius enhardit ses ennemis à traduire le grand Scipion lui-même devant le peuple. Son accusateur était M. Nævius, tribun du peuple, et l'accusation fut portée en 185. Lorsque le jugement arriva, et que Scipion fut interpellé, il rappela fièrement au peuple que ce jour-là était l'anniversaire du jour où il avait défait Annibal à Zama, et il invita la foule à le suivre au Capitole pour y rendre grâce aux dieux immortels et les prier de donner à la République des citoyens semblables à lui. Scipion touchait là une corde qui vibra dans tous les cœurs et la foule le suivit au Capitole. Ayant ainsi bravé toutes les lois, il quitta Rome immédiatement et se retira à sa maison de campagne de Liternum. Les tribuns désiraient renouveler leurs poursuites, mais Gracchus leur persuada sagement de n'en rien faire. Scipion ne rentra jamais à Rome. L'année de sa mort est incertaine. Mais il est probable qu'il mourut en 183. — 11) L. CORN. SCIPIO ASIATICUS, appelé aussi ASIAGENES ou ASIAGENUS, était fils du n° 8 et frère du Grand Africain. Il servit sous son frère en Espagne, fut préteur en 193, année où il obtint la province de Sicile, et consul en 190 avec C. Lælius. Il défait Antiochus au mont Sipylus en 190, entra en triomphe à Rome l'année suivante, et prit le surnom d'Asiatique. Nous avons déjà parlé de son accusation et de sa condamnation dans la vie de son frère. — 12) P. CORN. SCIPIO AFRICANUS, fils aîné du Grand Africain, ne put prendre aucune part aux affaires publiques à cause de sa faible santé. — 13) L. ou CORN. SCIPIO AFRICANUS, fils cadet du Grand Africain. Il accompagna son père en Asie en 190, et fut fait prisonnier par Antiochus. C'était un fils dégénéré, et indigne de son illustre père. — 14) L. CORN. SCIPIO ASIATICUS, descendant du n° 11,

appartenait au parti de Marius et fut consul en 83 avec C. Norbanus. — 15) P. CORN. SCIPIO ÆMILIANUS AFRICANUS MINOR était le plus jeune fils de L. Æmilius Paulus, le vainqueur de la Macédoine; il fut adopté par P. Scipion (n° 12), fils du vainqueur d'Annibal. Il était né vers 185. A l'âge de dix sept ans il accompagna son père Paulus en Grèce, et fit ses premières armes sous ses ordres à la bataille de Pydna, en 168. Scipion s'appliqua avec ardeur à l'étude de la littérature et se lia d'une amitié intime avec Polybe et Panætius. Il admit également dans son intimité les poètes Lucile et Térence, et on prétend qu'il aida ce dernier dans la composition de ses comédies. Son amitié avec Lælius, dont les goûts et les penchants étaient si conformes aux siens, a été immortalisée par le célèbre traité de Cicéron intitulé *Lælius* ou *De Amicitia*. Malgré cette passion prononcée pour les belles-lettres, Scipion cultiva, dit-on, les vertus qui distinguèrent les anciens Romains, et prit Caton pour modèle de sa conduite. Scipion servit d'abord en Espagne avec une grande distinction comme tribun militaire sous le consul L. Lucullus en 151. Quand éclata la troisième guerre punique, en 149, il accompagna l'armée romaine en Afrique avec le rang de tribun militaire. Il y acquit un grand renom. Par sa bravoure personnelle et son habileté comme homme de guerre, il répara en grande partie les fautes commises par le consul Manilius, dont il eut le bonheur, en une occasion, de sauver l'armée d'une destruction certaine. Il retourna en 148 à Rome, où il jouissait déjà d'une si grande popularité que, quand il se présenta comme candidat à l'édilité pour l'année suivante (147), il fut nommé consul à l'âge de trente-sept ans, n'ayant pas encore atteint l'âge légal. Le sénat lui assigna la province d'Afrique pour laquelle il s'embarqua immédiatement. Il poursuivit le siège de Carthage avec une extrême vigueur; et, en dépit de sa résistance désespérée, s'en empara au printemps de 146. Après avoir ramené l'Afrique à la forme de province romaine, Scipion retourna la même année à Rome où un magnifique triomphe lui fut décerné à l'occasion de sa victoire. Le sur-

nom d'Africain qu'il avait hérité par adoption du vainqueur d'Annibal lui était acquis de nouveau par ses propres exploits. En 142 Scipion fut censeur, et dans l'accomplissement de ses devoirs il essaya de réprimer les progrès du luxe et de l'immoralité chez ses contemporains. En 139 il fut accusé par Ti. Claudius Asellus du crime de lèse-majesté, mais acquitté. Les discours qu'il prononça à cette occasion eurent une grande célébrité et furent tenus en grande estime dans les âges postérieurs. Ce fut, paraît-il, après cet événement que Scipion fut envoyé en ambassade en Égypte et en Asie pour veiller aux intérêts de Rome dans ces contrées. La longue durée de la guerre d'Espagne appela de nouveau Scipion au consulat. Il fut nommé consul pendant son absence et la province d'Espagne lui fut assignée en 134. Ses opérations furent couronnées de succès, et en 133 il termina la guerre par la prise de Numance après un long siège. Il reçut alors le surnom de *Numantinus* ajouté à celui d'Africain. Pendant son séjour en Espagne Tib. Gracchus avait été assassiné. Scipion avait épousé Sempronia, sœur du tribun tombé, mais il n'avait aucune sympathie pour ses réformes et n'éprouva aucun regret de son sort. A son retour à Rome, en 132, il se mit à la tête du parti opposé au parti populaire et osa empêcher la loi agraire de Tib. Gracchus d'être mise à exécution. Dans les conflits qui s'élevèrent à cette occasion, il fut accusé par Carbon et assailli des plus amères invectives comme ennemi du peuple, et, comme il répétait qu'il approuvait la mort de Tib. Gracchus, le peuple s'écria avec fureur : « A bas le tyran ! » Le soir il rentra chez lui dans l'intention de composer un discours pour le jour suivant, mais le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre. On suppose qu'il avait été assassiné, et Cicéron mentionne Carbon comme son assassin. — 16) P. CORN. SCIPIO NASICA, c.-à-d. *Scipion au nez pointu*, était fils de Cn. Scipio Calvus, qui succomba en Espagne en 211 (n° 9). Il est mentionné pour la première fois en 204 comme un jeune homme que le sénat jugeait le meilleur citoyen de la république, et en conséquence il fut envoyé à Ostie avec les

matrones romaines pour recevoir la statue de la *Mère Idéenne* (IDÆA MATER) expédiée de Pessinonte à Rome. Il fut édile curule en 196; préteur en 194, année où il combattit avec succès dans l'Espagne ultérieure, et consul en 191, où il défait les Boïens et triompha d'eux à son retour à Rome. Scipion Nasica était un juriste célèbre, et une maison lui avait été donnée par l'État sur la *via Sacra*, afin qu'il pût être plus aisément consulté. — 17) P. CORN. SCIPIO NASICA CORCULUM, fils du n° 16, hérita de son père un grand amour pour la jurisprudence, et acquit une telle célébrité par sa sagacité et sa profonde connaissance du droit pontifical et des lois civiles qu'il reçut le surnom de *Corculum* (c.-à-d. petit trésor de sens). Il fut élu souverain pontife en 150. — 18) P. CORN. SCIPIO NASICA SERAPIO, fils du n° 17, est principalement connu comme guide du sénat dans le meurtre de Tib. Gracchus. Par suite de sa conduite en cette occasion, Nasica devint l'objet de la haine populaire à un degré tel que le sénat jugea à propos de l'envoyer avec une prétendue mission en Asie, bien qu'il fût grand pontife et dût, à ce titre, ne pas quitter l'Italie. Il ne s'aventura pas à rentrer à Rome, et, après avoir erré de ville en ville, il mourut bientôt après à Pergame. — 19) P. CORN. SCIPIO NASICA, fils du n° 18, fut consul en 111, et mourut pendant son consulat. — 20) P. CORN. SCIPIO NASICA, fils du n° 19, préteur en 94. Ce Scipion devint le beau-père de Cn. Pompée le triumvir et mourut en Afrique en 46. Nous racontons sa vie à l'article Metellus. — 21) Cn. CORN. SCIPIO HISPALLUS, fils de L. Scipion, qui n'est connu que comme frère des 2 Scipions morts en Espagne. Hispallus fut préteur en 179, et consul en 171. — 22) Cn. CORN. SCIPIO HISPALLUS, fils du n° 21, fut préteur en 139; et, comme tel, publia cette année-là un édit qui donnait 10 jours à tous les Chaldéens (astrologues) pour quitter Rome et l'Italie.

Sciritis, contrée sauvage et montagneuse dans le N. de la Laconie, sur les frontières de l'Arcadie, avec une ville nommée *Scirus*.

Sciron (-ōnis), fameux brigand qui infestait la frontière entre l'Attique et la

Mégaride. Il ne se bornait pas à détromper les voyageurs qui traversaient le pays; il les forçait sur la roche Scironienne à lui laver les pieds et les précipitait de là dans la mer. Au pied de la roche il y avait une tortue qui dévorait le corps des victimes. Il fut tué par Thésée.

Scīrōnia saxa (*Derveni Bouno*), vastes rochers sur la côte orientale de la Mégaride. Entre ces rochers et la mer il n'y avait qu'un passage étroit et dangereux, appelé *route Scironienne*. Ils devaient leur nom au célèbre brigand Sciron.

Scodra (-æ : *Scodar* ou *Scutari*), une des villes les plus importantes de l'*Illyricum*, sur la rive gauche de la rivière Barbana, à la pointe S.-E. du *lacus Labëatis*, et à environ 17 milles de la côte.

Scodrus (voy. *Scardus*).

Scomius Mons, montagne de Macédoine, qui s'étendait à l'E. du mont *Scardus*, du N. au S. vers le mont *Hæmus*.

Scōpas (-æ), 1) Étolien, qui tenait le premier rang parmi ses concitoyens à l'époque où éclata la guerre entre Philippe et les Achéens, av. J.-C. 220. Dans la première année de cette guerre il commanda l'armée étolienne. Après la fin de la guerre il se retira à Alexandrie. Là il fut accueilli avec la plus grande faveur par les ministres du jeune roi Ptolémée V, et fut nommé généralissime de l'armée contre Antiochus le Grand; mais il échoua. Il n'en continua pas moins d'être en grand crédit à la cour d'Égypte; mais, ayant formé un complot en 196 pour obtenir de force la haute administration du royaume, il fut arrêté et mis à mort. — 2) sculpteur et architecte distingué, naquit à Paros, et paraît avoir appartenu à une famille d'artistes de cette île. Il fleurit de 395 à 350 av. J.-C. Il fut l'architecte du temple d'*Athena Alea*, à Tégée, en Arcadie, lequel fut commencé peu de temps après (494 av. J.-C.). Ce fut un des artistes employés à exécuter les bas-reliefs qui décorèrent la frise du Mausolée, à Halicarnasse, en Carie, et dont une partie est aujourd'hui déposée dans le Musée Britannique. Parmi les statues et groupes particuliers de Scopas, le meilleur ouvrage que l'on connaisse dans les temps modernes est le groupe représen-

tant la destruction des enfants de Niobé. Mais la plus estimée de ses œuvres dans l'antiquité était le groupe représentant Achille conduit à l'île de Leucé par les divinités de la mer.

Scordisci (-ōrum), les Scordisques, peuple de la Pannonie supérieure, que l'on classe quelquefois parmi les Illyriens, mais qui se composait des restes d'une ancienne et puissante tribu celtique. Ils habitaient entre la Save et la Drave.

Scōti (-ōrum), peuple mentionné avec les Pictes par les derniers écrivains romains comme une des principales tribus des anciens Calédoniens. Ils habitaient dans le S. de l'Écosse et en Irlande, et c'est d'eux que la première de ces deux contrées tire son nom.

Scōtussa (æ), ancienne ville de Thessalie, dans le district de la *Pelasgiotis*, près de la source de l'*Onchestus*.

Scībōnia (-æ), femme d'Octavien, qui fut plus tard l'empereur Auguste. Elle avait été mariée déjà trois fois. D'un de ses premiers maris, P. Scipion, elle avait eu deux enfants, P. Scipion, qui fut consul l'an 16 av. J.-C., et une fille, Cornelia, qui épousa Paulus Æmilius Lepidus, censeur l'an 22 av. J.-C. Scribonia était sœur de L. Scribonius Libo, beau-père de Sex. Pompée. Auguste l'épousa en 40, sur le conseil de Mécène, qui craignait alors que Sex. Pompée ne formât une alliance avec Antoine, pour ruiner sa cause; mais, lorsqu'il eut lui-même renoué son alliance avec Antoine, Octavien divorça l'année suivante (39), le jour même où elle lui donna une fille, Julie; et il épousa Livie. Scribonia vécut encore longtemps après sa séparation. En l'an 2 apr. J.-C. elle accompagna volontairement sa fille Julie en exil dans l'île de Pandataria.

Scībōnius Cūrīo (voy. *Curio*).

Scībōnius Lībo (voy. *Libo*).

Scībōnius Prōculus (voy. *Proculus*).

Scultenna (-æ : *Panaro*), rivière de la Gaule Cispadane, qui a sa source dans les Apennins et se jette, à l'E. de Modène, dans le Pô.

Scylācium, et **Scylācēum** ou **Scyllētium** (-i : *Squillace*), v. grecque

située sur la côte E. du Bruttium, et bâtie sur deux collines contiguës à une courte distance de la côte, entre les rivières *Cæcinus* et *Carcines*. Elle a donné son nom au golfe nommé *Scyllacius* ou *Scylleticus sinus*.

Scylax (-*ācis*), 1) de Caryanda en Carie, navigateur, fut envoyé par Darius, fils d'Hystaspe, pour faire un voyage de découverte et explorer les côtes d'Asie, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'intérieur du golfe Arabique. Parti de la ville de Caspatyrus et du district Pactyique, Scylax gagna la mer et fit voile à l'Ouest par l'océan Indien vers la mer Rouge. Il accomplit cette traversée en 30 mois. Il existe un périple (Περίπλους) sous le nom de Scylax; mais cet ouvrage ne peut avoir été écrit ni par le Scylax de cet article ni par celui du suivant. — 2) d'Halicarnasse, ami de Panætius, distingué comme astronome, et comme politique très-influent dans le gouvernement de son pays.

Scylla (-*æ*) et **Charybdis** (-*is*), Scylla et Charybde, noms de deux rochers situés entre l'Italie et la Sicile. Dans l'un, le plus rapproché de l'Italie, était une caverne habitée par Scylla, fille de Crataïs, monstre épouvantable, hurlant comme un chien; il était pourvu de douze pieds ou griffes, et de six cous d'une longueur énorme et sur chacun était une tête horrible, garnie de trois rangées de dents aiguës. Le rocher opposé, beaucoup moins élevé, contenait un immense figuier, sous lequel habitait Charybde, qui trois fois par jour engloutissait les eaux de la mer et trois fois les vomissait. Tel est le récit homérique; mais des traditions postérieures donnent autrement la généalogie de Scylla. Hercule la tua, dit-on, parce qu'elle vola quelques-uns des bœufs de Géryon; mais Phorcys lui rendit la vie. Virgile (*Æn.* VI, 286) parle de plusieurs Scyllas et les place dans le monde inférieur. On représente Charybde, fille de Poséidon (Neptune) et de Gæa (la Terre), comme une femme vorace, qui déroba les bœufs d'Hercule et fut précipitée dans la mer par la foudre de Zeus (Jupiter).

Scylla (-*æ*), fille de Nisus, roi de Mégare, qui s'éprit d'amour pour Minos (voy. *Nisus* et *Minos*).

Scyllæum (-*i*), 1) (*Scigilo*), promontoire sur la côte du Bruttium, à l'entrée N. du détroit de Sicile, où le monstre Scylla était supposé avoir son séjour (voy. *Scylla*). — 2) (*Scilla* ou *Scigilo*), ville du Bruttium, sur le promontoire ci-dessus nommé. On y voit les restes d'une antique citadelle. — 3) promontoire en Argolide, sur la côte de Trœzène, formant avec le cap Sunium en Attique l'entrée du golfe Saronique.

Scyllæticus sinus (voy. *Scyllacium*).

Scyllætiæ (voy. *Scyllacium*).

Scymnus (-*i*), de Chio, auteur d'une description de la terre, intitulée *Periegesis*, en prose, et par conséquent différente de la *Periegesis* en vers iambiques qui nous est parvenue.

Scyros (-*i* : *Scyro*), île de la mer Égée, à l'E. de l'Eubée et une des Sporades. Ce fut là que Thétis cacha son fils Achille sous des habits de femme parmi les filles de Lycomède, et là aussi que fut élevé Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie. D'après une autre tradition cette île fut conquise par Achille, pour venger la mort de Thésée, qui avait été, disait-on, traîtreusement assassiné à Scyros par Lycomède. Les restes de Thésée furent en effet découverts à Scyros par Cimon, lorsqu'il conquist cette île (476 av. J.-C.), et envoyés à Athènes, où on les conserva dans le *Theseum*. Depuis cette époque Scyros demeura sujette d'Athènes jusqu'à la période de la suprématie macédonienne; mais les Romains obligèrent le dernier Philippe à la restituer à Athènes (196 av. J.-C.).

Scythia (-*æ* : **Scythes** ou **Scytha** (-*æ*), un Scythe; plur. **Scythæ** (-*ārum*); fém. **Scythis** (-*idis*), et **Scythissa**, une Scythe), la Scythie, nom appliqué à des contrées fort différentes à différentes époques. La Scythie d'Hérodote comprend, à généralement parler, les parties S.-E. de l'Europe, entre les monts Carpathes et le Tanais (le Don). Les peuples qui habitaient cette région étaient désignés par les Grecs sous le nom de Σκύθαι, nom d'origine douteuse, qu'on rencontre pour la première fois dans Hésiode. Mais dans leur propre langue ils s'appelaient Σκόλοτοι, c'est-à-dire Slavo-

niens. Hérodote les croyait d'origine asiatique; et son récit, rapproché de la description que donne Hippocrate des particularités physiques de ces peuples, ne permet pas de douter qu'ils n'appartinssent à la grande race mongole dont une partie serait venue, dès la plus haute antiquité, s'établir là, après avoir franchi les steppes de l'Asie centrale. Hérodote dit encore qu'ils furent chassés de leur territoire asiatique, au N. de l'Araxe, par les Massagètes, et qu'en passant en Europe ils chassèrent les Cimmériens. Les Scythes étaient un peuple nomade, c.-à-d. pasteur, qui n'avait pas de demeure fixe et errait dans une vaste étendue de pays, selon la fantaisie du moment et les besoins de ses troupeaux. Ils vivaient dans une sorte de chariots couverts qu'Eschyle définit « de hautes maisons d'osier élevées sur des chariots à bonnes roues. » Ils entretenaient de grands troupeaux de chevaux et étaient fort habiles comme cavaliers et comme archers. Aussi était-il impossible à une armée d'insavion d'agir contre eux, comme l'éprouva le roi de Perse Darius, lorsqu'il envahit leur pays (av. J.-C. 507). Ils se retirèrent simplement, avec leurs chariots et tout ce qu'ils possédaient, devant l'ennemi, le harassant avec leur cavalerie légère, et laissant la famine et le manque d'abri, dans leurs steppes sauvages, faire le reste. Il s'était opéré toutefois une importante modification dans leurs habitudes avant l'époque où Hérodote nous les décrit. La fertilité des plaines dans le N. de l'Euxin, et l'influence des établissements grecs à l'embouchure du Borysthène et le long de la côte, avaient amené les habitants de cette partie de la Scythie à s'établir eux-mêmes comme cultivateurs sur le sol, et à nouer avec les Grecs des relations commerciales et autres. En conséquence, Hérodote mentionne deux classes ou hordes de Scythes qui avaient ainsi renoncé à la vie nomade pour se faire agriculteurs. Dans les temps postérieurs les Scythes furent graduellement subjugués par les peuples du voisinage et spécialement par les Sarmates, qui donnèrent leur nom à tout le pays (voy. *Sarmatia*). Dans les écrivains du temps de l'empire romain, le nom de Scythie désigne tout le N. de

l'Asie, depuis le fl. Rha (Volga) à l'O., qui la sépare de la Sarmatie Asiatique, jusqu'à la Serica à l'E., et s'étendant vers l'Inde au S. Elle était partagée par le mont Imaüs en 2 parties, appelées l'une, *Scythia intra Imaüm*, c.-à-d. située sur le côté N.-O. de ses rives, et l'autre, *Scythia extra Imaüm*, sur le côté S.-E. Des peuples de ce pays on ne connaît rien, si ce n'est quelques noms; mais on a suppléé à l'absence de connaissances positives par des récits merveilleux et peu intéressants.

Scythini (-ōrum), peuple sur la limite O. de l'Arménie, à travers le pays duquel les Grecs, sous la conduite de Xénophon, firent une marche de quatre journées.

Scythōpōlis (-is : Anc. Test. : Bethshan : Beisan, Ru.), v. considérable de Palestine, dans le S.-E. de la Galilée, d'après la division reçue, mais quelquefois aussi assignée à la Samarie, quelquefois à la Décapole, et quelquefois à la Cœlé-Syrie. Elle est souvent mentionnée dans l'Ancien Testament à l'époque des Macchabées et sous les Romains. Elle avait une population mixte composée de colons cananéens, philistins et assyriens. Sous le bas empire elle devint le siège de l'archevêché de la *Palæstina Secunda*, et elle resta une cité florissante jusqu'au temps de la première croisade.

Sēbastē (-ēs) : = Augusta, 1) *Ayash, Ru.*, v. sur la côte de la Cilicia Aspera. — 2) (*Segikler*), v. de Phrygie, au N.-O. d'Eumenia. — 3) v. du Pont, appelée aussi Cabira (voy. *Cabira*). — 4) voy. *Samaria*.

Sebennytus (-i : Semennout, Ru.), cité considérable de la Basse-Égypte, dans le Delta, sur la côte O. de la branche du Nil appelée de son nom bouche Sébennytique. Elle était la capitale du nome Sebennytes ou Sebennyticus.

Sēbēthus (-i : Maddalena), petite rivière de Campanie, qui coule autour du Vésuve et se jette dans le Sinus Puteolanus, à l'E. de Naples.

Sēdētani (voy. *Edetani*).

Sedūni (-ōrum), peuple des Alpes dans la Gallia Belgica, à l'E. du lac de Genève, dans la vallée du Rhône, dans le moderne Valais.

Sedusii (-ōrum), peuple germain, qui formait une partie de l'armée d'Ariviste quand il envahit la Gaule, en 58 av. J.-C. On ne peut préciser le lieu qu'ils habitaient.

Sēgesta (-æ : Alcamo, Ru.), forme postérieure du nom de la ville appelée par les Grecs *Egesta* ou *Ægesta* et par Virgile *Acesta*; elle était située dans le N.-O. de la Sicile, près de la côte, entre Panormus et Drepanum. Elle passe pour avoir été fondée par les Troyens sur deux petites rivières, auxquelles ils donnèrent les noms de Simois et de Scamandre. De là les Romains en ont fait une colonie d'Énée.



Ségeste.

Sēgestes (-is), capitaine chérusque, opposé à Arminius.

Segni (-ōrum), peuple germain de la Gaule Belgique, entre les Treveri et les Eburones, dont le nom s'est conservé dans celui de la ville de *Sinei* ou *Signei*.

Segobriga (-æ), la v. principale des Celtiberi, dans l'Hispania Tarracensis, au S.-O. de *Cæsaraugusta*.



Segobriga.

Segontia ou **Seguntia (-æ)**, v. des Celtiberi, dans l'Hispania Tarracensis, à 16 milles de *Cæsaraugusta*.

Segovia (-æ), 1) (Segovia), v. des Arevaci, sur la route d'Emerita à *Cæsaraugusta*. Il existe encore à Ségovie un magnifique aqueduc romain. — 2) v. de l'Hispania Bætica, sur le Flumen Silicense, près de Sacili.

Segusiāni (-ōrum), un des peuples les plus considérables de la Gaule Lyonnaise, borné par les Allobroges au S., par les Séquanes à l'E., par les Éduens au N. et par les Arvernes à l'O. Sur leur territoire était la ville de Lyon (*Lugdunum*), capitale de la province moderne.

Segusio (-ōnis : Susa), capitale des *Segusini* et résidence du roi Cottius, était située dans la Gaule Transpadane, au pied des Alpes Cottiennes. L'arc de triomphe, érigé dans cette ville par Cottius, en l'honneur d'Auguste, existe encore.

Sējānus (-i), Ælius, né à Vulsinii, en Étrurie, était fils de Seius Strabo, qui commandait la garde prétorienne à la fin du règne d'Auguste (apr. J.-C. 14). Il succéda à son père dans le commandement de ces troupes et finit par prendre une telle influence sur l'esprit de Tibère que ce prince en fit son confident. Pendant plusieurs années il gouverna Tibère; mais, non content de cette haute position, il forma le dessein d'obtenir le pouvoir impérial. Dans cette vue il ne songea plus qu'à se rendre populaire auprès des soldats, fit empoisonner Drusus, fils de Tibère par sa femme Livie, qu'il avait séduite. Après que Tibère se fut retiré dans l'île de Caprée, Séjan eut le champ libre pour dresser ses batteries, et la mort de Livie, mère de Tibère (29), fut suivie du bannissement d'Agrippine et de ses fils Néron et Drusus. Tibère enfin commença à soupçonner les desseins de Séjan, et envoya Sertorius Macro à Rome, avec ordre de prendre le commandement des cohortes prétorienne. Macro, après s'être assuré des troupes, et avoir privé Séjan de sa garde ordinaire, produisit une lettre de Tibère au sénat, dans laquelle le prince exprimait ses appréhensions à l'égard de Séjan. Le sénat décréta sa mort et il fut immédiatement exécuté. Son corps fut traîné par un croc dans les rues de Rome, puis jeté dans le Tibre. Plusieurs des amis de Séjan périrent en même temps; son fils et sa fille partagèrent son sort.

Sēleuciā (-æ) et rarement **Sēleucēa**, nom de plusieurs villes situées dans différentes parties de l'Asie, et bâties par Sēleucus I, roi de Syrie. 1) **SELEUCIA AD TIGRIM**, nommée aussi **SELEUCIA BA-**

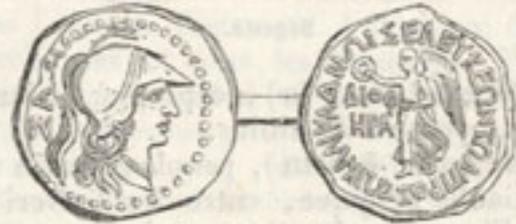
BYLONIA, S. ASSYRIÆ, et S. PARTHORUM, grande cité sur les confins de l'Assyrie et de la Babylonie, et pendant longtemps capitale de l'Asie, jusqu'à l'époque où elle fut éclipsée par CTÉSIPHON. Sa position exacte a donné lieu à des discussions; mais l'opinion la plus probable est qu'elle était située sur la rive occident. du Tigre, au N. de la jonction de ce fleuve avec le Canal royal, vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Delas ou Silla (*Diala*), et sur l'emplacement où Ctésiphon fut plus tard élevée par les Parthes. Elle était un peu au S. de la moderne cité de Bagdad. Elle était construite dans la forme d'un aigle qui étend les ailes, et peuplée de colons venus d'Assyrie, de Mésopotamie, de Syrie et de Judée. Elle prit un accroissement rapide et éclipsa bientôt Babylone en richesse et en splendeur. Même après que les rois parthes furent devenus maîtres des rives du Tigre, et eurent fixé leur résidence à Ctésiphon, Séleucie, quoique privée d'une grande partie de son importance, continua d'être une cité très-considérable. Sous le règne de Titus elle avait, suivant Pline, 600,000 habitants. Elle déclina à partir de sa prise par Sévère, et lors de l'expédition de Julien elle fut trouvée entièrement déserte.



Séleucie en Syrie.

— 2) SELEUCIA PIERIA (appelée *Seleukeh* ou *Kepse*, plus tard *Suadeiah*, Ru.), grande ville et forteresse de Syrie, fondée par Séleucus en avril 300 av. J.-C. Elle occupait l'emplacement d'une ancienne forteresse, sur les rochers qui dominent la mer, au pied du mont Pieria, à environ 4 milles à l'O. d'Antioche. Sa force naturelle avait été accrue par toutes les ressources alors connues de l'art des fortifications. Dans la guerre avec l'Égypte, qui suivit la mort de Ptolémée II, Séleucie se rendit à Ptolémée III Évergète (av. J.-C. 246). Elle fut ensuite

reprise par Antiochus le Grand (219). Dans la guerre entre Antiochus VIII et IX, le peuple de Séleucie se rendit indépendant (109 ou 108). Cette cité était entièrement déchue dans le sixième siècle de notre ère. Il reste des ruines considérables du port et du môle, des murs de la ville et de sa nécropole. Le district environnant s'appelait SELEUCIS. — 3) SELEUCIA AD BELUM, v. de Syrie, dans la vallée de l'Oronte, près d'Apamée. Sa position est douteuse. — 4) SELEUCIA TRACHEOTIS (*Selefkeh*, Ru.), cité importante de la *Cilicia Aspera*, fut bâtie par Séleucus I, sur la rive occidentale de Calycadnus, à environ 4 milles de son embouchure, et peuplée avec des habitants de plusieurs villes du voisinage. Elle possédait un oracle d'Apollon, et des jeux en l'honneur de Jupiter Olympien (*Zeus Olympius*) s'y célébraient annuellement. Elle était le lieu de naissance des philosophes Athénée et Xénarque et de



Séleucie en Cilicie.

plusieurs savants. — 5) SELEUCIA IN MESOPOTAMIA (*Bir*) sur la rive gauche de l'Euphrate, en face du gué de Zeugma, était une forteresse de grande importance dans l'ancienne histoire militaire. — 6) cité considérable de la Margiane, bâtie par Alexandre le Grand, dans un beau site, et appelée Alexandria. Elle fut détruite par les barbares et rebâtie par Antiochus I, qui la nomma Seleucia du nom de son frère. — 7) SELEUCIA IN CARIA (voy. *Tralles*). — Il y avait encore d'autres villes de ce nom, mais de moindre importance, en Pisidie, en Pamphylie, en Palestine et dans l'Elymaïs.

Séleucis, nom du district le plus beau et le plus fertile de Syrie, renfermant la partie N.-O. du pays, entre le mont Amanus au N., la Méditerranée à l'O., la Cyrresthice et la Chalybonitis au N.-E., le désert à l'E., et la Célé-Syrie et les montagnes du Liban au S.

Séleucus (-i), nom de plusieurs rois de Syrie. 1) S. surnommé **Nicator**, fondateur de la monarchie syrienne (av. J.-C. 312-280). Il était fils d'Antiochus, Macédonien distingué parmi les officiers de Philippe II, et était né vers 358. Il accompagna Alexandre dans son expédition en Asie, et se distingua particulièrement dans les campagnes de l'Inde. Après la mort d'Alexandre (323) il prit parti pour Perdicas, qu'il suivit dans son expédition d'Égypte; mais il y prit une grande part à la révolte militaire qui finit à la mort de Perdicas (321). Dans le second partage des provinces qui suivit cette mort, Séleucus obtint la riche et importante satrapie de la Babylonie; mais la monarchie syrienne ne commence réellement, d'après l'opinion commune, qu'à l'époque où il reprit Babylone sur Antigonos (312). Il conquiert ensuite la Susiane et la Médie, et étendit successivement son pouvoir sur toutes les provinces orientales qui avaient fait partie de l'empire d'Alexandre, depuis l'Euphrate jusqu'aux rives de l'Oxus et de l'Indus. En 306 Séleucus prit formellement le titre de roi et le diadème. S'étant ligué avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre contre Antigonos, il obtint, par la défaite et la mort de ce monarque à Ipsus (301), une grande partie de l'Asie Mineure, avec toute la Syrie depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée. Séleucus paraît avoir senti la difficulté d'exercer un contrôle vigilant sur toutes les parties d'un si vaste empire, et, en 293, il assigna le gouvernement de toutes les provinces situées au delà de l'Euphrate à son fils Antiochus, à qui il donna le titre de roi, en même temps que la main de sa propre femme, la jeune Stratonice, pour qui le jeune prince avait conçu une violente passion. En 286, avec l'aide de Ptolémée et de Lysimaque, il battit et prit Démétrius, roi de Macédoine, qui avait envahi l'Asie Mineure. Pendant quelque temps il y avait eu quelque jalousie entre Séleucus et Lysimaque; mais la cause immédiate de la guerre entre les deux monarques, qui se termina par la défaite et la mort de Lysimaque (281), est rapportée dans l'article consacré à ce dernier. Séleucus alors franchit l'Hellespont avec le pro-

jet de s'emparer du trône de Macédoine, resté vacant par la mort de Lysimaque; mais il n'avait pas encore avancé plus loin que Lysimachia, lorsqu'il fut assassiné par Ptolémée Céraunus, à qui il avait accordé amitié et protection, en sa qualité de fils de son vieil ami et allié. Sa mort eut lieu au commencement de 280, 7 mois seulement après celle de Lysimaque, et dans la 32^e année de son règne. Il était dans sa 78^e année. Séleucus paraît avoir poursuivi, avec beaucoup d'énergie et de persévérance, les projets originaires formés par Alexandre le Grand pour l'hellénisation de son empire d'Asie, et nous le trouvons fondant, dans presque chaque province, des colonies grecques ou macédoniennes, qui devinrent autant de centres de civilisation et



Séleucus I.

de politesse. — 2) S., surnommé **Callinicus** (246-226), était le fils aîné d'Antiochus II, par sa première femme Laodicée. La première mesure de son administration ou plutôt de l'administration de sa mère, fut de faire mettre à mort sa belle-mère, Bérénice, avec son jeune fils. Pour venger sa sœur, Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, envahit les États de Séleucus et non-seulement se rendit maître d'Antioche et de toute la Syrie, mais porta ses armes sans rencontrer de résistance au-delà de l'Euphrate et du Tigre. Pendant ces opérations Séleucus se tint complètement à l'écart; mais, quand Ptolémée eut été rappelé dans ses propres États par des troubles domestiques, il reprit possession de la plus grande partie des provinces qu'il avait perdues. Séleucus fut bientôt impliqué dans une guerre périlleuse avec son frère, Antiochus Hiérax, et entreprit ensuite une expédition dans l'Est, en vue de réduire à l'obéissance les provinces de Parthie et de Bactrie révoltées. Il fut, cependant,

défait par Arsacès, roi des Parthes, dans une grande bataille qui fut longtemps après célébrée par les Parthes comme la fondation de leur indépendance. Séleucus paraît avoir été engagé dans une expédition ayant pour objet de recouvrer ses provinces d'Asie Mineure, saisies par Attale, quand il périt accidentellement d'une chute de cheval, dans la 21^e an-



Séleucus II.

née de son règne (226). — 3) S. surnommé CÉRAUNUS (226-223), fils aîné et successeur de Séleucus II, fut assassiné par ses officiers, après un règne de trois ans, et il eut pour successeur son frère, Antiochus le Grand. — 4) S. surnommé



Séleucus III.

PHILOPATOR (187-175), fils et successeur d'Antiochus le Grand. Son règne fut faible et sans gloire. Il fut assassiné en 175



Séleucus IV Philopator.

par un de ses propres ministres. — 5) S., fils aîné de Démétrius II, prit le diadème à la nouvelle de la mort de son père (125); mais sa mère Cléopâtre, qui avait elle-même fait périr Démétrius, fut indignée qu'il eût osé un pareil acte sans son autorité et le fit assassiner comme

son père. — 6) S., surnommé ÉPIPHANE et aussi NICATOR (95-93), était l'aîné des cinq fils d'Antiochus VIII Grypus. A la mort de son père, en 95, il monta sur le trône et défit et tua dans la bataille son oncle Antiochus Cyzicénus, qui avait réclamé la couronne. Mais peu de temps après il fut à son tour défit par Antiochus Eusébès, fils de Cyzicénus, et chassé de Syrie. Il se réfugia dans la ville de Mopsuestia, en Cilicie; mais sa tyrannie l'avait rendu si odieux qu'il fut brûlé par les habitants.



Séleucus V.

Selge (-es : *Sürk* ? Ru.), une des principales cités indépendantes des montagnes de Pisidie, située sur le versant méridional du mont Taurus, sur l'Eurymédon, juste à l'endroit où ce fleuve traverse la chaîne des montagnes.



Selge.

Sēlinūs (-untis), 1) petite rivière sur la côte S.-O. de la Sicile; elle coule près de la v. de même nom. — 2) (*Crestena*), rivière d'Élide, dans le district de Triphylie, près de Scillus, se jette dans l'Alphée à l'O. d'Olympie. — 3) (*Vostiza*), rivière d'Achaïe, qui a sa source dans le mont Érymanthe. — 4) fl. tributaire du Caïcus, en Mysie, coule près de la v. de Pergame. — 5) (*Castel Vetrano*, Ru.), une des plus importantes v. de Sicile, située sur une colline, sur la côte S.-O. et sur une rivière du même nom. Elle fut fondée par les Doriens de Megara Hyblæa, sur la côte E. de Sicile, av. J.-C. 628. Elle atteignit promptement

un haut degré de prospérité; mais elle fut prise en 409 par les Carthaginois; la plupart de ses habitants furent tués ou vendus comme esclaves, et la majeure partie de la ville fut détruite. — 6) (*Selenti*), v. de Cilicie, située sur la côte.



Selinus.

Sellasía (-æ), v. de Laconie, au N. de Sparte, près de la rivière OËnus.

Sellēis: 1) rivière d'Élide, sur laquelle était située l'Éphyrā d'Homère; elle avait sa source dans le mont Pholoé et se jetait dans la mer, au S. du Pénée. — 2) rivière près de Sicyone. — 3) rivière de Troade, près d'Arībe, et tributaire du Rhodius.

Selli ou **Helli** (voy. *Dodona*).

Sēlymbria ou **Sēlybria** (-æ: *Selivria*), importante v. de Thrace, située sur la Propontide. C'était une colonie des Mégariens et elle avait été fondée avant Byzantium.

Sēmēlē (-es), fille de Cadmus et d'Harmonia, à Thèbes, et par conséquent sœur d'Ino, d'Agavé, d'Autonoé et de Polydorus. Elle fut aimée de Zeus (Jupiter). Héra (Junon), excitée par la jalousie, lui apparut sous la forme de sa vieille nourrice Béroé et lui conseilla de demander à Zeus de se montrer à elle avec la même majesté et la même splendeur qu'à Héra. Zeus la prévint du danger qu'entraînerait l'accomplissement de sa demande; mais, comme il avait juré de lui accorder tout ce qu'elle désirerait, il fut obligé de se rendre à sa prière. Il parut donc devant elle comme dieu du tonnerre et Sēmēlē fut consumée par la foudre; mais Jupiter sauva son fils Dionysus (Bacchus), qu'elle portait dans son sein. Dionysus dans la suite la retira des enfers et la conduisit dans l'Olympe, où elle devint immortelle sous le nom de Thyoné.

Sēmīrāmis (-īdis) et **Nīnus** (-ī), les deux fondateurs, selon la Fable, de

l'empire assyrien de Ninus ou Ninive. Ninus était un guerrier célèbre, qui bâtit la ville de Ninus ou Ninive, vers l'an 2182 av. J.-C., et subjuga la plus grande partie de l'Asie. Sémiramis était fille de Dercéto, la déesse d'Ascalon en Syrie, dont le corps se terminait en poisson, et d'un jeune Syrien. Dercéto, honteuse de sa faute, rompit avec ce jeune homme et exposa sa jeune fille; mais l'enfant fut miraculeusement sauvée par des colombes qui la nourrirent jusqu'à ce que des bergers du voisinage la découvrirent. Elle fut alors élevée par le pasteur en chef des troupeaux du roi, nommé Simmas, d'où elle tira son nom de Sémiramis. Son éclatante beauté attira les regards d'Onnès, un des généraux et amis du roi, qui l'épousa. Au siège de Bactres, Sémiramis projeta une attaque contre la citadelle de la ville, escalada les murs avec un petit nombre de braves soldats et se rendit maîtresse de la place. Ninus fut si charmé de sa bravoure et de sa beauté, qu'il résolut de l'épouser, et, à cette nouvelle, son infortuné mari se donna la mort. De Ninus Sémiramis eut un fils, Ninyas, et, à la mort du roi, elle lui succéda sur le trône. Sa renommée éclipsa celle de Ninus, et les âges postérieurs se plurent à raconter ses exploits merveilleux et ses perfections héroïques. Elle fonda plusieurs villes et érigea nombre de constructions gigantesques. A Ninive elle éleva à son mari un tombeau haut de 9 stades, large de 10; elle bâtit la ville de Babylone avec toutes ses merveilles; construisit en Médie ces jardins suspendus dont les écrivains de l'antiquité ont fait de si pompeuses descriptions. Elle soumit plusieurs nations de l'Asie, subjuga l'Égypte et une grande partie de l'Éthiopie, et n'échoua que dans une expédition qu'elle fit dans l'Inde. Après un règne de 42 ans, elle remit le pouvoir entre les mains de son fils Ninyas, et disparut de la terre, prenant son vol vers le ciel sous la forme d'une colombe. La nature fabuleuse de ce récit saute aux yeux. Il est probable que Sémiramis était dans l'origine une divinité syrienne, peut-être la même qui était adorée à Ascalon sous le nom d'Astarté ou la céleste Aphrodité, à qui la colombe était consacrée. De là les histoires relatives à sa vie

voluptueuse, qui avaient cours même du temps d'Auguste.

Semnones, plus rarement **Sennones (-um)**, peuple german, décrit par Tacite comme la plus puissante tribu de la race suève; il habitait entre les fl. Viadus (*Oder*) et Albis (*Elbe*), depuis les Montagnes des Géants (*Riesengebirge*) dans le S. jusqu'au pays qui s'étend autour de Francfort sur l'Oder et de Postdam dans le N.

Semo Sancus (voy. *Sancus*).

Sempronia (-æ), 1) fille de Tib. Gracchus, censeur en 169 av. J.-C., et sœur des deux célèbres tribuns, épousa Scipion l'Africain le jeune. — 2) femme de D. Junius Brutus, consul en 77, joignait aux charmes de sa personne tous les agréments de l'esprit et de la culture littéraire, mais ses mœurs étaient dissolues. Elle prit part à la conjuration de Catilina, bien que son mari y fût étranger.

Sempronius Gracchus (voy. *Gracchus*).

Sēna (-æ), 1) (*Senigaglia*), surnommée GALLICA, et quelquefois appelée SENOGALLIA, v. sur la côte de l'Ombrie, à l'embouchure de la petite rivière Sena, fondée par les Senones. — 2) (*Siena*), v. d'Étrurie et colonie romaine, sur la route de Clusium à Florence.

Sēneca (-æ), 1) **M. Annæus**, le rhéteur, était né à Corduba (*Cordova*, *Cordoue*) en Espagne, vers 61 av. J.-C. Il était à Rome dans la première période du règne d'Auguste. Il retourna ensuite en Espagne, et épousa Helvia, de qui il eut trois fils, L. Annæus Seneca, L. Annæus Mela, ou Mella, père du poète Lucain, et M. Novatus. Sénèque était riche et appartenait à l'ordre équestre. Dans les derniers temps d'Auguste, il revint à Rome, où il résida jusqu'à sa mort, qui arriva probablement vers la fin du règne de Tibère. Deux des ouvrages de ce Sénèque nous sont parvenus : 1° *Controversiarum libri decem*, dont le 1^{er}, le 2^e, le 7^e, le 8^e et le 10^e existent encore, quelque peu mutilés; — 2° *Suasoriarum liber*, qui n'est probablement pas complet. Ces œuvres sont en grande partie des lieux communs puérils, parsemés çà et là de quelques bonnes idées et d'expressions justes. — 2) L. ANNÆUS SENECA, Sénèque

le Philosophe, fils du précédent, était né à Cordoue, probablement peu d'années av. J.-C.; il fut conduit à Rome par ses parents, lorsqu'il était encore enfant. Bien qu'il fût naturellement d'une constitution faible, il eut, dès sa jeunesse, une grande ardeur pour le travail et se livra avec passion à l'étude de la rhétorique et de la philosophie. Il se distingua aussi comme avocat et excita même la jalousie et la haine de Caligula par l'habileté avec laquelle il plaïda une cause dans le sénat devant l'empereur. Dans la 1^{re} année du règne de Claude (41 apr. J.-C.), Sénèque fut banni en Corse, à cause de son intimité avec Julie, nièce de Claude, dont Messaline était jalouse. Après un séjour de huit années en Corse, Sénèque fut rappelé (49) par l'influence d'Agrippine qui venait d'épouser son oncle l'empereur Claude. Il obtint alors la préture et fut nommé tuteur du jeune Domitius, plus tard l'empereur Néron, qu'Agrippine avait eu de son premier mari. A l'avènement de son pupille au trône impérial, après la mort de Claude (54), Sénèque devint un des principaux conseillers du jeune empereur. Il usa de son influence pour combattre les penchants vicieux de Néron, mais en même temps il profita de sa haute position pour amasser une immense fortune. Il défendit Néron dans ses démêlés avec sa mère Agrippine, et non-seulement il fut complice de la mort de cette dernière, mais encore il écrivit la lettre que Néron adressa au sénat pour justifier ce meurtre. Après la mort de sa mère, Néron se livra sans contrainte à ses mauvais instincts; et bientôt la présence de Sénèque lui devint importune, en même temps que ses grandes richesses excitaient sa cupidité. Sénèque vit le danger, et il demanda à l'empereur la permission de se retirer, en offrant de lui abandonner tout ce qu'il possédait. Néron affecta d'être reconnaissant de ses services passés, refusa l'offre qui lui était faite et le congédia avec de perfides témoignages de respect et d'affection. Sénèque alors modifia son genre de vie, vit peu de monde, et ne vint que rarement à Rome, alléguant l'état de sa santé ou ses occupations philosophiques. Mais cela ne le sauva point. Après la

conspiration de Pison (55), le prince lui envoya un tribun porteur d'un ordre de mort. Sans manifester la moindre alarme, Sénèque réconforta ses amis en pleurs en leur rappelant ses leçons de philosophie. Après avoir embrassé sa femme Pompeia Paulina, il la pria de modérer sa douleur, et de se consoler de la perte de son mari, en songeant qu'il avait vécu honorablement. Mais Pauline déclarant qu'elle voulait mourir avec lui, Sénèque y consentit, et tous deux, enlacés dans les bras l'un de l'autre, se firent ouvrir les veines des bras. Mais le corps de Sénèque était affaibli par l'âge et le régime; le sang coulait difficilement. Il se fit ouvrir les veines des pieds. Cela ne suffit point encore; et, après avoir enduré les plus vives souffrances, on le mit dans une étuve où il fut promptement étouffé. Sénèque mourut, comme c'était la mode à Rome, avec un courage stoïque, mais avec une sorte d'affectation théâtrale qui ôte quelque chose à la dignité de la scène. La réputation de Sénèque repose sur ses nombreux écrits, qui roulent principalement sur des sujets de morale et de philosophie. Le plus important est le traité des Bienfaits (*de Beneficiis*), en 7 livres. Il fut aussi l'auteur de 7 tragédies, qui paraissent plus propres à être lues que représentées. Elles renferment toutefois quelques passages saillants et ne sont pas sans mérite comme poèmes. Sénèque avait incontestablement de grandes qualités d'esprit; il avait beaucoup vécu, beaucoup observé et connaissait bien la nature de l'homme. Sa philosophie, si tant est qu'il eût adopté un système, était celle du Portique (Stoa), mais c'était un stoïcisme éclectique plutôt que le stoïcisme pur. Son style est antithétique et sensiblement travaillé. Or là où le travail se sent, il y a généralement affectation. Quant à sa langue, elle est claire et pleine de force; elle est sobre de mots; la pensée est partout.

Sēnōnes (-um), puissant peuple de la Gaule Lyonnaise, établi sur le cours supérieur de la Seine (*Sequana*). Leur principale ville était *Agendicum*, appelée plus tard *Senones* (*Sens*). Une portion de ce peuple franchit les Alpes vers 400 av. J.-C., pour passer en Italie, et alla s'é-

tablir sur la mer Adriatique entre les fleuves Utis et *Æsis* (entre Ravenne et Ancône), après avoir expulsé les Ombriens. Dans cette contrée ils fondèrent la v. de *Sena*. Ils n'étendirent pas leurs ravages seulement en Étrurie; ils marchèrent contre Rome et la prirent en 390 av. J.-C. A partir de cette époque nous les trouvons engagés dans de constantes hostilités avec les Romains jusqu'à ce qu'ils furent complètement soumis et détruits en grande partie par le consul *Dolabella* en 283.

Sentīnum (-i : Sassoferato, Ru.), v. fortifiée de l'Ombrie, non loin du fl. *Æsis*.

Sēpīas (-adis : St-George), promontoire dans le S.-E. de la Thessalie, dans le district de Magnésie; ce fut là qu'une grande partie de la flotte de Xerxès fit naufrage.

Sēplāsīa (-ōrum), une des principales rues de Capoue, habitée par les marchands de parfums et d'objets de luxe analogues.

Sepphōris (*Sefurieh*), v. de Palestine, au milieu de la Galilée, n'était qu'une place insignifiante, avant qu'Hérode Antipas l'eût fortifiée, et érigée en capitale de la Galilée, sous le nom de *Diocæsarea*.

Septem Aquæ, place dans le territoire des Sabins, près de *Reate*.

Septempēda (*San Severino*), municipe dans l'intérieur du Picenum, sur la route d'Auximum à *Urbs Salvia*.

Septimius Geta (voy. *Geta*).

Septimius Titius, poète latin dont parle Horace.

Sēquāna (-æ : Seine), un des principaux fleuves de la Gaule, qui a sa source dans les parties centrales de cette contrée, traverse la province de la Gaule Lyonnaise et va se jeter dans l'Océan, en face de la Grande-Bretagne. Elle a 346 milles de longueur. Ses principaux affluents sont la *Matrona* (*Marne*), *Esia* (*l'Oise*), qui a pour tributaire l'*Axona* (*l'Aisne*), et l'*Incaunus* (*l'Yonne*). Ce fleuve a un cours lent et est navigable au-delà de *Lutetia Parisiorum* (*Paris*).

Sēquāni (-ōrum), puissant peuple celtique de la Gaule Belgique, qui habitait le pays appelé depuis *Franche-Comté*

et *Bourgogne*. Dans la dernière division des provinces de l'empire, le pays des Séquanes forma une province spéciale sous le nom de *Maxima Sequanorum*. Ils tiraient leur nom du fleuve Sequana (la Seine) qui a sa source dans les frontières N.-O. de leur territoire. Leur ville principale était Vesontio (Besançon).

Sēquēster (-tri ou -tris), VIBIUS, nom inscrit sur le titre du Glossaire qui contient un traité des noms géographiques qu'on rencontre dans les poètes latins.

Sera (voy. *Serica*).

Sērāpion (-ōnis), médecin d'Alexandrie qui vivait dans le troisième siècle av. J.-C.

Sērāpis ou **Sarapis (-is ou -idis)**, divinité égyptienne, dont le culte fut introduit en Grèce dans le temps des Ptolémées, et à Rome en même temps que celui d'Isis (voy. *Isis*).

Serdica ou **Sardica (-æ)**, v. importante de la Mœsie supérieure, capitale de la Dacia interior; elle devait son nom au peuple thrace SERDI. Elle portait au moyen âge le nom de *Triaditza*. On en voit des ruines considérables au S. de *Sophia*.

Serenus (-i), Q. **Sammonicus** (ou *Samonicus*), personnage qui jouissait à Rome d'une haute réputation de goût et de savoir et qui fut tué par ordre de Caracalla, 212 apr. J.-C. Il a laissé divers écrits.

Sēres, habitants de la Sérique (voy. *Serica*). On dit rarement au sing. *Sēr*.

Sergius (voy. *Catilina*).

Sērīca (-æ), la Sérique, contrée à l'extrémité E. de l'Asie, fameuse comme patrie primitive du ver à soie, qu'on appelait σήρ; d'où l'adjectif *sericus*, de soie. Ce nom fut connu des nations occidentales à une époque très-reculée, par l'usage de la soie, d'abord dans l'Asie occidentale, et plus tard en Grèce. Il est certain toutefois que, jusqu'à quelque temps après le commencement de notre ère, ce nom n'eut aucune signification géographique distincte. La Sérique de Ptolémée correspond à la partie N.-O. de la Chine et aux parties adjacentes du Thibet et de la Tartarie Chinoise. La capitale, SERA, était, selon l'opinion la plus

générale, *Singan*, sur le fl. Hoang-ho, et, selon quelques-uns, *Peking*. La grande muraille de la Chine est mentionnée par Ammien Marcellin sous le nom d'*Aggeres Serium*.

Sērīphus (-i : Serpho), île de la mer Égée, une des Cyclades. Elle est célèbre dans la mythologie comme l'île où Danaé et Persée descendirent après avoir été exposés par Acrisius, où Persée fut élevé, et dont il métamorphosa plus tard les habitants en pierres avec la tête de la Gorgone. Sériphos fut colonisée par des Ioniens d'Athènes, et ce fut une des îles en petit nombre qui refusèrent de se soumettre à Xerxès. Elle fut sous les empereurs romains un lieu d'exil pour les criminels d'État.

Serranus (voy. *Regulus*).

Sertorius (-i), Q., un des hommes les plus extraordinaires des derniers temps de la république romaine, né à Nursia, village sabin, de parents obscurs, mais respectables. Il servit sous Marius dans la guerre contre les Teutons; et avant la bataille d'Aquæ Sextiæ (*Aix*), av. J.-C. 102, il pénétra dans le camp des Teutons comme espion sous un déguisement, entreprise périlleuse à laquelle le rendaient propre l'intrépidité de son caractère et une certaine connaissance de la langue gauloise. Il servit aussi comme tribun militaire en Espagne sous T. Didius (97). Il fut questeur en 91, et avait alors perdu un œil dans une bataille. Quand éclata la guerre civile en 88, il se déclara contre le parti de la noblesse et commanda une des 4 armées qui assiégèrent Rome sous Marius et Cinna. Il s'opposa néanmoins aux massacres sanglants qui suivirent l'entrée de Marius et de Cinna à Rome. En 83 Sertorius fut préteur, et cette année-là ou la suivante il passa en Espagne; de là en Mauritanie, où il remporta une victoire sur Paccianus, un des généraux de Sylla. Ensuite, à la prière des Lusitaniens, il devint leur chef et pendant quelques années il résista, à leur tête, à toute la puissance de Rome. Il tira parti du caractère superstitieux de ce peuple pour affermir son autorité sur eux. Il avait reçu d'un indigène à titre de présent un jeune faon, qui bientôt s'apprivoisa jusqu'à le suivre dans ses promenades et à lui obéir

en toute occasion. Lorsque Sylla fut devenu maître de l'Italie, Sertorius fut rejoint par beaucoup de Romains, proscrits par le dictateur, ce qui augmenta sa considération et lui fournit nombre d'excellents officiers. Pour donner quelque apparence de formes à sa formidable puissance, Sertorius établit un sénat de 300 membres, dans lequel aucun provincial ne fut admis. En 79 Metellus Pius avait été envoyé en Espagne avec des forces considérables contre Sertorius, mais sans succès. Sertorius lui fit une guerre de partisans, qui harassait ses troupes, sans leur fournir jamais l'occasion d'une bataille décisive. En 77 Sertorius fut rejoint par M. Perpenna, qui lui amena 53 cohortes (voy. *Perpenna*). L'insuccès constant de Metellus obligea les Romains à envoyer Pompée à son aide, mais avec une armée indépendante. Pompée arriva en Espagne en 76, avec des forces considérables, mais ne put obtenir d'avantage décisif. Pendant les 5 années qui suivirent, Sertorius tint les deux généraux Metellus et Pompée en échec et tailla en pièces une grande partie de leurs troupes. Enfin en 72 il fut assassiné par Perpenna et quelques officiers romains, depuis longtemps jaloux de son autorité.

Servilia (-æ), 1) fille de Q. Servilius Cæpio et de la fille de Livia, sœur du célèbre tribun du peuple M. L. Drusus (av. J.-C. 91). Servilia fut mariée deux fois; d'abord à M. Junius Brutus, de qui elle eut M. Junius Brutus, qui fut le meurtrier de César, puis à D. Junius Silanus, consul en 62.—2) sœur de la précédente, seconde femme de Lucullus, consul en 74.

Servilius Āhāla (voy. *Ahala*).

Servilius Cæpio (voy. *Cæpio*).

Servilius Casca (voy. *Casca*).

Servius Rullus (voy. *Rullus*).

Servius Maurus ou **Marius Hōnōrātus**, célèbre grammairien latin, contemporain de Macrobe, qui l'introduit comme acteur parmi les personnages du drame des Saturnales. Son principal ouvrage est un commentaire très-soigné sur Virgile.

Servius Tullius (voy. *Tullius*).

Sésostris (-is ou -jdis), nom donné par les Grecs au grand roi d'Égypte qui,

dans Manéthon et sur les monuments, est appelé Ramsès ou Ramessès. Ramsès est un nom commun à plusieurs rois des 18^e, 19^e et 20^e dynasties; mais Sésostris peut être identifié avec le Ramsès qui fut le 3^e roi de la 19^e dynastie, fils de Seti, et père de Menephtah. Sésostris fut un grand conquérant. Il subjuga, dit-on, l'Éthiopie, la plus grande partie de l'Asie et la Thrace d'Europe. Il rentra en Égypte après une absence de 9 ans, et les innombrables captifs qu'il emmena avec lui furent employés à l'érection d'un grand nombre d'édifices publics. Il existe encore des monuments de Ramsès-Sésostris dans toute l'Égypte, depuis l'embouchure du Nil jusqu'au S. de la Nubie.

Sestinum (-i : *Sestino*), v. de l'Ombrie, sur les Apennins, près des sources du Pisaurus.

Sestius (voy. *Sestius*).

Sestus (-i : *Ialova*), v. de Thrace, située dans la partie la plus étroite de l'Hellespont, vis-à-vis d'Abydos en Asie, dont elle n'était qu'à 7 stades de distance. Elle fut fondée par les Éoliens. Elle était célèbre dans la poésie grecque par les amours de Héro et de Léandre (voy. *Leander*), et dans l'histoire par le pont de bateaux que Xerxès y construisit pour passer l'Hellespont.

Setābis (voy. *Sætabis*).

Séthon, nom d'un prêtre de Vulcain, qui se rendit maître de l'Égypte après en avoir chassé Sabacon, roi d'Éthiopie. Après lui s'établit la Dodécarchie ou gouvernement de 12 chefs, qui ne cessa que pour faire place à Psammitichus.

Sētia (-æ : *Sezza* ou *Sesse*), ancienne v. du Latium, dans l'E. des Marais Pontins. Elle était célèbre par l'excellent vin qui se récoltait dans son voisinage et passait du temps d'Auguste pour un des plus délicats de l'Italie.

Sēvērus, M. Aurelius Alexander, ordinairement nommé Alexandre Sévère, empereur romain (apr. J.-C. 222-235), fils de Gessius Marcianus et de Julia Mamæa et premier cousin d'Élagabale, était né à Arce, en Phénicie, le 1^{er} octobre 205. En 221, il fut adopté par Élagabale et créé César; et à la mort de l'empereur, le 11 mars 222, il monta sur le trône. Après un règne paisible de

quelques années, pendant lequel il réforma plusieurs abus, il fut impliqué dans une guerre avec Artaxerxès, roi de Perse, et gagna sur ce prince une grande victoire en 232; mais il ne put poursuivre ses succès, à cause de la nouvelle qui lui parvint d'un grand mouvement parmi les tribus germanes. Il rentra en triomphe à Rome en 233, et l'année suivante (234) il partit pour la Gaule que les Germains dévastaient; mais il tomba dans un piège dressé contre lui par un petit nombre de soldats révoltés, poussés, dit-on, par Maximin, et fut tué, à l'âge de trente ans, dans la 14^e année de son règne. Alexandre Sévère se distingua par sa justice, sa sagesse et sa clémence dans la vie publique, et par la simplicité et la pureté de ses mœurs dans la vie privée.



Alexandre Sévère.

Sévère A. Cæcina (voy. *Cæcina*).

Sévère Flāvius Valérius, empereur romain (306-307 apr. J.-C.). Il fut proclamé César par Galerius en 306 et bientôt après envoyé contre Maxence, qui avait pris à Rome le titre d'empereur. Mais son expédition n'eut pas de succès; et Sévère, s'étant rendu à Ravenne, fut pris, ramené à Rome et forcé de se donner la mort.



Flavius Valerius Severus.

Sévère Libius, empereur romain (461-465), était Lucanien de naissance, et devait son avènement à Ricimer, qui le mit sur le trône après le meurtre de Majorien. Pendant son règne le pouvoir fut réellement exercé par Ricimer. Il mourut de sa mort naturelle.



Libius Severus.

Sévère, L. Septimius, empereur romain (193-211), était né en 146, près de Leptis en Afrique. Après avoir eu plusieurs commandements militaires importants sous Marc Aurèle et Commode, il fut enfin revêtu du commandement en chef de l'armée de Pannonie et d'Illyrie. Cette armée le proclama empereur après la mort de Pertinax (193). Il marcha alors sur Rome, où Julien avait été fait empereur par les troupes prétoriennes. Julien fut mis à mort à son arrivée devant Rome (voy. *Julianus*). Sévère alors tourna ses armes contre Pescennius Niger qui avait été salué empereur par les légions d'Orient, le défit dans une bataille près d'Issus, et bientôt après le mit à mort (194). Il mit ensuite le siège devant Byzance qui refusait de se soumettre à lui, même après la mort de Niger, et qu'il ne prit qu'en 196. Pendant que le siège continuait, Sévère avait passé l'Euphrate (195) et soumis les Arabes de Mésopotamie. Il retourna en Italie en 196, et, cette même année, il se rendit en Gaule pour s'opposer à Albin qui avait été proclamé empereur par les troupes de cette contrée. Albin fut battu et tué dans une sanglante bataille livrée près de Lyon le 19 février 197. Sévère revint à Rome cette année même; mais, après un court séjour dans la capitale, il se rendit en Orient pour repousser l'invasion des Parthes qui ravageaient la Mésopotamie. Après avoir passé trois ans en Orient, où il obtint les plus brillants succès, Sévère revint à Rome en 202. Pendant les sept années qui suivirent, il demeura tranquille à Rome; mais en 208 il passa en Bretagne avec ses fils Caracalla et Geta. Là il fit la guerre aux Calédoniens et construisit la célèbre muraille qui porta son nom, depuis la Solway jusqu'à l'embouchure de la Tyne. Après un séjour de deux années en Bretagne il mourut à Eboracum (York) le 4 février 211, dans la 65^e année de son âge et dans la 18^e de son règne.



Septime Sévère.

Sextiæ Aquæ (voy. *Aquæ Sextiæ*).

Sextius ou **Sestius**, P., questeur en 65 av. J.-C., et tribun du peuple en 57. A l'exemple de Milon, il forma une bande de serviteurs armés pour s'opposer à P. Clodius et à ses partisans; et l'année suivante (56) il fut accusé de violence (*vis*) à cause des actes de brutalité commis pendant son tribunat. Il fut défendu par Cicéron dans un plaidoyer que nous avons encore et fut acquitté le 14 mars, principalement par l'influence de Pompée. Quand éclata la guerre civile en 49, Sextius épousa le parti de Pompée, mais il se joignit ensuite à César.

Sextus Empiricus, médecin, contemporain de Galenus, vivait dans la première moitié du troisième siècle de notre ère. Nous avons deux de ses ouvrages.

Sextus Rufus, 1) nom qu'on trouve en tête d'un ouvrage intitulé *de Regionibus Urbis Romæ*. — 2) nom mis en tête d'un Abrégé de l'histoire romaine, en 28 chapitres, intitulé *Breviarium de Victoriis et Provinciis Populi Romani*, et rédigé par ordre de l'empereur Valens, à qui il est dédié.

Sibyllæ (-*arum*), les Sibylles, nom sous lequel on désignait plusieurs femmes douées du don de prophétie. La première Sibylle, dont le nom passa, dit-on, à toutes les autres, était fille de Dardanus et de Neso. Quelques auteurs ne mentionnent que quatre Sibylles, mais on pense plus communément qu'il y en eut dix. La plus célèbre est celle de Cumès, qu'on mentionne sous les noms divers d'Hérophilé, Démo, Phémonoé, Déiphobé, Démophilé et Amalthée. Elle fut consultée par Énée avant sa descente aux enfers. Elle était venue, dit-on, de l'Orient en Italie, et elle est la seule qui, d'après la tradition, apparut au roi Tarquin, offrant de lui vendre les livres Sibyllins. Sur les livres Sibyllins voyez le Dict. d'Antiquités de Smith, article *Sibyllini libri*, et

les *Oracula sibyllina* par Ch. Alexandre, Paris, 1841, Didot.

Sicambri (voy. *Sygambri*).

Sicāni, **Sicēli**, **Siceliōtæ** (voy. *Sicilia*).

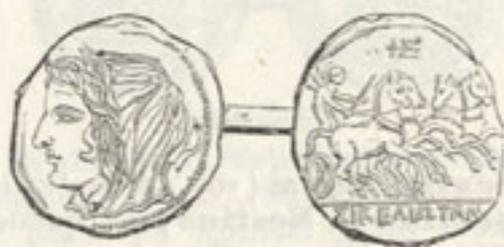
Sicca Veneria (prob. *Al-Kaff*), v. considérable du N. de l'Afrique, sur les confins de la Numidie et de la Zeugitane; bâtie sur une colline près du fl. Bagradas.

Sichæus, appelé aussi **Acerbas** (voy. *Acerbas*).

Sicilia (-*æ* : *Sicile*), une des plus grandes îles de la Méditerranée. Les Anciens la regardaient comme identique à l'île nommée TRINACRIA par Homère; et elle est souvent désignée sous le nom de TRINACRIA ou TRINACRIS, dû probablement à la forme triangulaire de cette île; pour la même raison les poètes romains la nomment TRIQUETRA. Son nom le plus usuel lui vient de ses derniers habitants, les SICELI, d'où l'appellation de SICELIA, changée par les Romains en SICILIA. Comme les SICELI étaient aussi appelés SICANI, on l'appelle également SICANIA. La Sicile est séparée de la côte S. de l'Italie par un étroit canal appelé FRETUM SICULUM (détroit de Sicile), quelquefois simplement FRETUM et encore SCYLLÆUM FRETUM; le nom moderne est *Faro di Messina* (phare de Messine). La mer qui baigne l'E. et le S. de l'île s'appelait aussi MARE SICULUM. Une chaîne de montagnes, qui est la continuation des Apennins, s'étend à travers la Sicile de l'E. à l'O. De ces montagnes les plus importantes étaient le célèbre volcan ÆTNA (l'Étna), sur le côté oriental de l'île, l'ERYX (St. Giuliano), à l'extrémité O., près de Drepanum, et les HERÆI MONTES (*Monti Sorì*) dans le S., courant vers le promontoire Pachynus. Un grand nombre de rivières descendaient de ces montagnes, mais la plus grande partie est à sec ou à peu près, en été. Le sol de la Sicile était très-fertile et produisait anciennement une immense quantité de blé, d'où la population romaine tirait principalement sa subsistance. Elle était si célèbre, même dans les temps primitifs, pour l'abondance des céréales, qu'elle était représentée comme consacrée à Déméter (*Cérès*) et comme le séjour favori de cette déesse. Aussi est-

ce dans cette île que sa fille Perséphoné (Proserpine) fut enlevée par Pluton. Outre le blé, cette île produisait d'excellent vin, du safran, du miel, des amandes, et les autres fruits du midi. Les premiers habitants de la Sicile furent, suivant la tradition, les Cyclopes et les Læstrigons, peuples sauvages; mais ce sont des êtres fabuleux, et les premiers habitants mentionnés dans l'histoire sont les SICANI ou SICULI, venus d'Italie. Les émigrés qui vinrent s'y établir après eux auraient été des Crétois. Mais ceux-ci, s'il est vrai qu'ils aient jamais visité la Sicile, y furent bientôt incorporés aux Sicules. Les Phéniciens formèrent aussi, à une époque fort reculée, des établissements commerciaux sur toutes les côtes de Sicile, mais particulièrement dans les parties N. et N.-O. Mais les colonies les plus importantes furent les colonies grecques, comme Naxos (735 av. J.-C.), Syracuse (734), Leontini et Catana en 730, Megara Hyblæa en 726, Gela en 690, Selinus en 626, Agrigente en 579, etc. Les Grecs devinrent bientôt la race dominante dans l'île, et y reçurent le nom de SICELIOTÆ pour les distinguer des habitants primitifs. Dans les derniers temps les Carthaginois obtinrent un important marché en Sicile. Après avoir pris Agrigente en 405, les Carthaginois restèrent maîtres de la partie occidentale de l'île et eurent à soutenir des guerres fréquentes contre Syracuse et les autres cités grecques. La lutte entre eux et les Grecs continua, presque sans interruption, jusqu'à la première guerre punique, à la fin de laquelle (241) les Carthaginois furent obligés d'évacuer la Sicile, dont la partie O. passa alors sous la domination des Romains et fut érigée en province romaine. La partie E. resta sous l'obéissance d'Hiéron, tyran de Syracuse, allié de Rome; mais, après la révolte de Syracuse dans la 2^e guerre punique, et la prise de cette ville par Marcellus, toute l'île devint province romaine et fut administrée par un préteur. A la chute de l'empire romain, la Sicile forma une portion de l'empire des Ostrogoths; mais elle leur fut arrachée par Bélisaire en 536 apr. J.-C., et annexée à l'empire

byzantin. Elle continua d'être une province de cet empire jusqu'en 828, où elle fut conquise par les Sarrasins.



Sicile.

Sicinius (-i). 1) L. SICINIUS BEL-LUTUS, chef des plébéiens dans leur retraite sur le mont Sacré en 494 av. J.-C. Il fut un des premiers tribuns. — 2) L. SICINIUS DENTATUS, que quelques écrivains romains nomment Achille, à cause de sa bravoure personnelle. Il fut tribun du peuple en 454, et mis à mort par les décemvirs en 450, pour avoir osé conseiller au peuple une seconde retraite sur le mont Sacré. Les assassins envoyés contre lui le rencontrèrent dans un lieu isolé, mais il les tua presque tous avant qu'on parvint à se débarrasser de lui.

Sicinus (-i : Sikino), petite île de la mer Égée, une des Sporades, entre Pholegandrus et Ios, avec une ville de même nom.

Sicōris (-is : Segre), rivière de l'Espagne Tarraconaise, qui avait sa source dans le territoire des Cerretani, et se jetait dans l'Iberus (l'Èbre), près d'Octogesa.

Siculi (voy. Sicilia).

Siculum Fretum, Siculum Mare (voy. Sicilia).

Siculus Flaccus (voy. Flaccus).

Sicȳōnīa (-æ), petit district dans le N.-E. du Péloponnèse, borné à l'E. par le territoire de Corinthe, à l'O. par l'Acchaïe, au S. par le territoire de Phlius et de Cleonæ, et au N. par le golfe de Corinthe. Sa superficie était d'environ 100 milles carrés. Le pays était fertile et produisait de l'huile excellente. Ses amandes et ses poissons étaient aussi fort estimés. La ville principale était SICYONE, située un peu à l'O. de la rivière Asopus et à une distance de 20 stades, 12 selon d'autres, de la mer. Sicyone était une des plus anciennes cités de la Grèce. Elle s'appelait, dit-on, dans l'origine

Ægialea ou *Ægiali*, du nom d'un ancien roi *Ægialeus*; puis *Méconé* et enfin *Sicyoné*, d'un Athénien de ce nom. *Sicyoné* est représentée par Homère comme faisant partie de l'empire d'Agamemnon; mais, lors de l'invasion du Péloponnèse, elle fut soumise à Phalcès, fils de Téménus, et devint par conséquent un État dorien. *Sicyone*, à cause de la faible étendue de son territoire, n'acquies jamais une grande importance politique et fut généralement sous la dépendance ou d'Argos ou de Sparte. Du temps de la 2^e guerre de Messénie, elle fut gouvernée par une suite de tyrans qui pendant cent ans usèrent modérément de leur pouvoir. A la mort de Clisthène, le dernier d'entre eux, vers 576, la forme républicaine y fut établie. *Sicyone* fut longtemps le siège principal de l'art grec. Elle donna son nom à une des grandes écoles de peinture, qui fut fondée par Eupompus, et qui produisit Pamphile et Apelle. Elle passe aussi pour avoir été la première école de sculpture en Grèce; mais le plus ancien artiste célèbre qui y naquit fut Canachus. Lysippe était aussi natif de *Sicyone*. Cette ville était également célèbre pour le goût et l'habileté déployés dans la fabrication de divers articles de toilette parmi lesquels on cite une espèce particulière de chaussure, très-estimée dans toutes les parties de la Grèce.



Sicyone.

Sīda ou **Sīdē**, 1) (*Eski Adalia*; Ru.), v. de Pamphylie, sur la côte, un peu à l'O. du fl. Mélas. C'était une colonie éo-



Sida en Pamphylie.

lienne de Cymé en Éolie, et le siège principal du culte d'Athéna (Minerve), qui est représentée sur ses médailles tenant une grenade (*σιδῆ*), comme emblème de la ville. — 2) ancien nom de **POLEMONIUM**.

Sīdicīni (-ōrum), peuple ausonien dans le N.-O. de la Campanie et sur les frontières du Samnium. Opprimé par les Samnites, il s'unit aux Campaniens. Leur principale ville était Teanum.

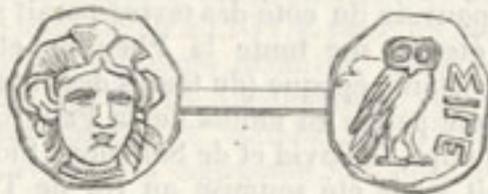
Sīdon (-ōnis et -ōnis), (Anc Test. : *Tsidon*; auj. *Saida*, Ru.), Sidon, fut longtemps la plus puissante, comme elle était probablement la plus ancienne ville de Phénicie. Elle était située dans une plaine d'un mille de largeur, sur la côte de la Méditerranée, à 200 stades (20 milles géogr.) au N. de Tyr, à 400 stades (40 milles géogr.) au S. de Berytus, à 66 milles à l'O. de Damas, et à une journée de la source du Jourdain à Paneas. Elle avait un double port très-beau, auj. presque entièrement comblé par le sable, et très-bien fortifié. C'était le siège principal de la puissance maritime des Phéniciens, avant qu'il fût éclipsé par Tyr, leur propre colonie (voy. *Tyrus*); et son pouvoir du côté des terres paraît s'être étendu sur toute la Phénicie et, à une certaine époque (du temps des Juges), sur une partie au moins de la Palestine. Du temps de David et de Salomon, Sidon paraît avoir été soumise au roi de Tyr. Elle reconquit probablement son ancien rang, comme première cité phénicienne, lors de sa soumission à Shalmanezzer, à l'époque de la conquête de la Syrie par les Assyriens; car nous la trouvons gouvernée par ses propres rois sous les Babyloniens et les Perses. Dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, les Sidoniens fournirent les meilleurs vaisseaux de toute leur flotte, et leur roi obtint la place la plus élevée, après Xerxès, dans le conseil, et au-dessus du roi de Tyr. Sidon reçut le coup le plus funeste à sa prospérité sous le règne d'Artaxerxès III Ochus, quand les Sidoniens, qui avaient pris part à la révolte de la Phénicie et de Chypre, livrés à Ochus par leur propre roi, Tennès, périrent dans l'incendie de leur ville, allumé par eux-mêmes, en 351 av. J.-C. Outre la renommée qu'elle devait à son commer-

ce, Sidon était encore fameuse par ses manufactures de verre.

Sidōnius Apollināris, Sidoine Apollinaire, né à Lugdunum (Lyon), vers 431 apr. J.-C., fut élevé à la dignité de sénateur par l'empereur Avitus, dont il avait épousé la fille. Après la chute d'Avitus il vécut quelque temps dans la retraite; mais en 467 il reparut à Rome comme ambassadeur des Arvernes auprès d'Anthémios. Il se concilia la faveur de ce prince par un panégyrique, fut créé patrice et préfet de Rome; et bientôt après, bien qu'il ne fût point prêtre, évêque de Clermont en Auvergne. Il nous reste de ses œuvres quelques poèmes et 9 livres de lettres.

Siga, ville maritime et port considérable de la Mauretania Cæsariensis.

Sigēum (-i: *Yenisherī*), le cap Sigée, dans le N.-O. de la Troade et le cap Méridional à l'entrée de l'Hellespont. C'est là qu'Homère place la flotte et le camp des Grecs pendant la guerre de Troie. Dans le voisinage était une ville avec port qui portait le même nom.



Sigée.

Signia (-æ: *Signe*), v. du Latium,



Porte de Signia.

sur le versant oriental des montagnes volsques, fondée par Tarquin l'Ancien. Elle était célèbre par son temple de Jupiter Urius, par son vin astringent, ses poires, et par une espèce particulière de parquet, appelé *opus Signium*.

Sila Silva (-æ: *Sila*), vaste forêt du Bruttium sur les Apennins, s'étendant au S. de Consentia jusqu'au détroit de Sicile.

Silanion, Athénien, sculpteur en bronze fort distingué, était contemporain de Lysippe et florissait en 324 av. J.-C. Sa statue de Sapho, qu'on voyait dans le Prytanée à Syracuse du temps de Verrès, était regardée comme très-précieuse par Cicéron qui y fait allusion.

Silānus, Jūnius. 1) M., était préteur en 212 av. J.-C. En 210 il accompagna P. Scipion en Espagne, et servit sous lui avec grande distinction pendant toute la durée de la guerre dans ce pays. Il périt dans une bataille contre les Boïens en 196. — 2) M., consul en 109, combattit cette année-là contre les Cimbres dans la Gaule Transalpine et fut défait. Il fut, pour cet échec, accusé en 104 par le tribun Cn. Domitius Ahénobarbus, mais il fut acquitté. — 3) D., beau-père de M. Brutus, l'assassin de César, ayant épousé sa mère Servilia. Il fut consul en 62, avec L. Licinius Murēna, de concert avec lequel il proposa la *lex Licinia Julia*. — 4) M., fils du n° 3 et de Servilia, servit en Gaule comme lieutenant de César en 53. Après le meurtre de César en 44, il accompagna M. Lépide de l'autre côté des Alpes; et l'année suivante Lépide l'envoya avec un détachement de troupes dans la Gaule Cisalpine, où il combattit pour Antoine. Il fut consul en 26.

Silārus (-i: *Silaro*), rivière dans la basse Italie, formant la limite entre la Lucanie et la Campanie; elle a sa source dans les Apennins et son embouchure dans le *sinus Pæstanus*, un peu au N. de Pæstum.

Silēnus (-i), Silène. Nous avons remarqué à l'article *Satyrī* que les vieux Satyres étaient généralement appelés *Silēni*; mais un de ces Silènes est communément le Silène, qui accompagne toujours Dionysus (Bacchus), après l'avoir, dit-on, élevé et instruit. Ainsi que les

autres Satyres il est désigné comme fils de *Hermès* (Mercure); mais quelques-uns le font fils de Pan et d'une nymphe, ou de *Gæa* (Tellus). Compagnon assidu de *Dionysus*, il passe pour être né, comme lui, à Nysa. De plus, il prit part à sa querelle avec les Géants et tua Enceladé. On le dépeint comme un vieillard jovial à tête chauve, à nez camard, gros et rond comme le tonneau qu'il roule constamment avec lui, et presque toujours ivre. Comme il ne peut guère se fier à ses jambes, il est généralement représenté monté sur un âne ou porté par d'autres Satyres. Sous tous les autres rapports on nous le donne comme ressemblant à ses frères par l'amour du sommeil, du vin et de la musique. On le mentionne à côté de *Marsyas* et d'*Olympus* comme inventeur de la flûte, dont on le voit souvent jouer, et une sorte particulière de danse était appelée de son nom *Silenus*, tandis que lui-même est désigné comme le danseur. Mais un trait particulier de son caractère, c'est qu'il était inspiré et prédisait l'avenir; et quand on le surprenait dans l'ivresse et le sommeil il était en la puissance des mortels qui pouvaient alors le forcer à prophétiser et à chanter, en l'entourant de chaînes de fleurs.



Silène.

Silius Italicus (-i), C., poète romain, né vers l'an 25 apr. J.-C. Il acquit une grande réputation comme avocat et devint plus tard un des centumvirs. Il fut consul en 68, l'année où périt Néron. Admis dans la familiarité de Vitellius, il fut ensuite proconsul en Asie. Arrivé à la 75^e année de son âge, dans le désespoir que lui causait une maladie incurable, il se laissa mourir de faim dans la

maison qu'avait autrefois occupée Virgile. Le grand ouvrage de Silius Italicus est un poème héroïque en 17 livres, intitulé *Punica*, qui est arrivé jusqu'à nous.

Silures (-um), puissant peuple de la Bretagne, habitant la Galles méridionale, opposa une longue et redoutable résistance aux Romains et plus tard aux Saxons.

Silvanus (-i), Silvain, divinité latine des champs et des bois. Il est aussi appelé le protecteur des limites qui bornent les champs. Comme divinité des forêts (*Silvestris deus*), il présidait spécialement aux plantations et aimait les animaux qui peuplent les bois. De là on le représente portant un tronc de cyprès. Silvain passe encore pour le protecteur des troupeaux, favorisant leur fécondité et éloignant d'eux les loups. Les écrivains des derniers temps identifient Silvain avec Pan, Faune, Inuus et Ægipan. Dans les poètes latins, comme dans les œuvres d'art, on nous le montre toujours sous les traits d'un vieillard, mais d'humeur joviale et épris de Pomone. Les sacrifices qu'on lui offrait consistaient en raisins, épis de blé, lait, viande, vin et pores.

Silvium (-i), v. des Peucetii en Apulie sur les frontières de Lucanie, à 20 milles S.-E. de Venusia.

Silvius (-i), fils d'Ascagne, ainsi nommé, dit-on, parce qu'il était né dans une forêt (*Silva*). Toute la série des rois d'Albe qui lui succédèrent portèrent le surnom de Silvius.

Simmias (-æ), Thébain, qui fut d'abord disciple du philosophe pythagoricien Philolaüs, puis l'ami et le disciple de Socrate, à la mort duquel il assista. Simmias a écrit 23 dialogues sur des sujets philosophiques. Ils sont tous perdus.

Simois (-entis). (Voyez *Troas*.) Comme personnage mythologique, c'est le dieu fluvial Simois, fils d'Océan et de Téthys, et père d'Astyochus et d'Hiéromnémé.

Simon (-ōnis), un des disciples de Socrate. Il était corroyeur de son état.

Simōnides (-is), 1) d'Amorgos, était, dans l'ordre des dates et de la renommée, le second des 3 principaux poètes iambiques de la première période littéraire des Grecs (Archiloque, Simonide,

Hipponax). Il était né à Samos, d'où il conduisit une colonie dans l'île d'Amorgos, qui en est voisine. Il florissait vers 664 av. J.-C. — 2) de Céos, un des plus célèbres poètes lyriques de la Grèce. Il était né à Iulis, dans l'île de Céos, 556 av. J.-C., et avait pour père Léoprèpès. Il paraît avoir été instruit dans la musique et dans la poésie pour en faire sa profession. Il quitta son île natale pour se rendre à Athènes et de là en Thessalie, où il vécut sous le patronage des Alevades et des Scopades. Il retourna ensuite à Athènes, et en 489 il vainquit Eschyle dans le concours pour le prix offert par les Athéniens à la meilleure élégie sur la mort des guerriers tués à Marathon. Il composa plusieurs autres ouvrages de même genre; et, dans la quatre-vingtième année de son âge, sa longue carrière poétique à Athènes fut couronnée par la victoire qu'il remporta dans le chœur dithyrambique (477). C'était le 56^e prix qu'il obtenait. Peu de temps après il fut appelé à Syracuse par Hiéron et vécut à la cour de ce prince jusqu'à sa mort, en 467. Il continua, pendant son séjour à Syracuse, à consacrer sa muse, en toute occasion, au service des autres États de la Grèce. Il fit de la littérature une profession et fut, dit-on, le premier qui reçut de l'argent pour ses poèmes. Les principaux caractères de ses poésies étaient la douceur (d'où son surnom de *Melicertes*) et le fini, joints à la véritable conception poétique et à la perfection savante de l'expression, bien que, sous le rapport de l'originalité et du feu, il fût de beaucoup inférieur non-seulement aux poètes lyriques primitifs, comme Sappho et Alcée, mais encore à son contemporain Pindare.

Simplicius (-i), un des derniers philosophes de l'École néoplatonicienne, était né en Cilicie et fut disciple d'Ammonius et de Damascius. Par suite des persécutions auxquelles furent exposés les philosophes païens sous le règne de Justinien, Simplicius fut un des 7 philosophes qui allèrent chercher un asile à la cour du roi de Perse Chosroès. Il rentra dans son pays en 543. Il a écrit sur plusieurs des ouvrages d'Aristote des commentaires remarquables par un jugement sain

et une instruction solide. Il a également composé un commentaire sur le Manuel (Enchiridion) d'Épictète. Tous ces écrits nous sont parvenus.

Sinæ (-ārum), le peuple le plus oriental de l'Asie. Ptolémée décrit leur pays comme borné au N. par la Sérique, au S. et à l'O. par l'Inde au-delà du Gange. Il correspondait à la partie S. de la Chine et à la partie E. de la péninsule Birmane.

Sinaï ou Sina (Jebel-et-Tur), le Sinaï, groupe de montagnes sombres, élevées et rocheuses dans l'angle S. de la péninsule triangulaire enfermée entre les deux extrémités de la mer Rouge et bornée au N. par les déserts situés sur les frontières de l'Égypte et de la Palestine. Le nom, qui signifie *Région des roches brisées et crevassées*, s'emploie dans une acception plus étendue pour désigner la péninsule entière, qui formait une portion de l'Arabie Pétrée, et était peuplée, du temps de l'Exode, par les Amalécites et plus tard par les Arabes Nabathéens. Sinaï et Horeb dans l'Ancien Testament sont deux appellations générales pour désigner le groupe entier; la première se trouve dans les 4 premiers livres de Moïse, la seconde dans le Deutéronome. La cime sur laquelle la loi fut donnée à Moïse est probablement celle du N. ou celle qu'on appelle communément Horeb.

Sindi (-ōrum), 1) peuple de la Sarmatie Asiatique, sur la côte E. du Pont-Euxin, et au pied du Caucase. Il est aussi mentionné sous les noms de SINDONES et de SINDIANA. — 2) peuple sur la côte E. de l'Inde en-deçà du Gange (en Cochinchine); il est aussi nommé SINDÆ. Sa ville capitale s'appelle SINDA.

Sindice (voy. *Sindi*).

Singāra (-ōrum : Sinjar?), v. puissamment fortifiée et colonie romaine dans l'intérieur de la Mésopotamie, à 84 milles romains au S. de Nisibis.

Singiticus Sinus (voy. *Singus*).

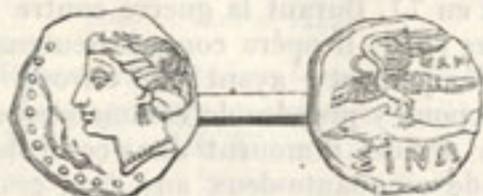
Singus (-i), v. de Macédoine sur la côte E. de la presqu'île Sithonia; elle a donné son nom au golfe Singitique.

Sinis ou Sinnis (-is), fils de Polyémon, Pémôn ou Poséidon (Neptune) et de Syléa, fille de Corinthus. C'était un brigand, qui habitait l'isthme de Co-

rinthe et qui tuait les voyageurs dont il s'emparait, en les attachant à la cime d'un sapin qu'il pliait et laissait ensuite se redresser violemment.

Sinon (-ōnis), fils d'Æsimus ou, selon Virgile (*Æn.* 11,79), de Sisyphe et petit-fils d'Autolyclus, était parent d'Ulysse, qu'il accompagna à Troie. Il se dévoua pour la cause des Grecs en se laissant faire prisonnier par les Troyens, à qui il conseilla, par une ruse infernale, d'introduire dans leurs murs un cheval de bois rempli de guerriers armés, et construit par les Grecs comme une prétendue compensation du Palladium. Les Troyens crurent l'imposteur et firent entrer le cheval dans leur ville. Sinon, à la faveur de la nuit, fit sortir les Grecs des flancs de la machine, et ceux-ci s'emparèrent de Troie.

Sinōpē (-es : *Sinope, Sinoub, Ru.*), la plus importante de toutes les colonies grecques établies sur les bords de l'Euxin, était située sur la côte N. de l'Asie Mineure, sur le cap O. de la grande baie dont le delta du fl. Halys forme le cap E., et un peu à l'E. du promontoire le plus septentrional de l'Asie Mineure. Elle nous apparaît dans l'histoire comme une très-ancienne colonie des Milésiens. Détruite dans l'invasion de l'Asie par les Cimmériens, elle fut rebâtie par une nouvelle colonie de Milet en 632 av. J.-C. et devint bientôt la plus grande place commerciale sur l'Euxin. Son territoire, nommé SINOPIS, s'étendait jusqu'aux bords de l'Halys. Sinope fut le lieu de naissance et la résidence de Mithridate le Grand, qui l'agrandit et l'embellit. Peu de temps avant le meurtre de Jules César, elle fut colonisée sous le nom de Julia Caesarea Felix Sinope et resta une cité florissante, mais ne recouvra jamais son importance primitive. Du temps de Constantin elle déclina au point de n'être plus rangée qu'après Amasia. Ce fut la patrie du célèbre philosophe cynique Diogène, du



Sinope.

poète comique Diphile et de l'historien Baton.

Sintica, district de Macédoine, habité par le peuple thrace nommé SINTI; il s'étendait à l'E. de Crestonia et au N. de Bisaltia jusqu'au Strymon et au lac Prasias. Sa principale ville était Heraclæa Sintica.

Sinuessæ (-æ : *Rocca di Mandragone*), la dernière ville du Latium sur la frontière de la Campanie, à laquelle elle appartenait dans l'origine; elle était située sur le rivage de la mer et sur la voie Appienne. Elle fut colonisée par les Romains, en même temps que la ville de Minturnes, située dans son voisinage (296 av. J.-C.). Elle possédait un bon port et était d'une grande importance commerciale. Il y avait dans ses environs de célèbres bains, nommés AQUÆ SINUESSANÆ.

Sion (voy. *Jerusalem*).

Siphnus (-i : *Siphno*), île de la mer Egée, une des Cyclades, au S.-E. de Seriphus. Elle est de forme oblongue et a 40 milles environ de circonférence. Son nom primitif était Mérope, et elle fut colonisée par les Ioniens d'Athènes. Grâce à leurs mines d'or et d'argent, dont on voit encore les restes, les Siphniens atteignirent bientôt un haut degré de prospérité, et ils étaient regardés du temps d'Hérodote comme les plus opulents parmi les insulaires. Siphnus fut une des îles en petit nombre qui refusèrent de payer tribut à Xerxès; et un de ses vaisseaux combattit à côté de la flotte grecque à Salamine. Le caractère des Siphniens manquait d'élévation; de là le terme σιφνιαζειν, agir en Siphnien, c'est-à-dire bassement.



Siphnus.

Sipontum ou **Sipuntum** (-i : *Siponto*), appelée par les Grecs **Sipus** (-untis ancienne ville d'Apulie, dans

e district de Daunie, sur la pente S. du mont Garganus, et sur la côte. Elle avait été, dit-on, fondée par Diomède et était d'origine grecque. Elle fut colonisée par les Romains, sous lesquels elle devint une place de quelque importance commerciale.

Sipylus (-i : *Sipuli-Daph*), montagne de Lydie, dans l'Asie Mineure. C'est une branche du Tmolus, qui part de la chaîne principale dans la direction du N.-O. et s'étend le long du cours de l'Hermus, jusqu'à Magnésia et Sipyllum. Elle est mentionnée par Homère. L'ancienne capitale de la Méonie était, disait-on, située dans le cœur de la chaîne et portait le même nom; mais elle avait été de bonne heure engloutie par un tremblement de terre, et son emplacement fut occupé par un petit lac appelé Salé ou Saloé, près duquel était un tumulus, qu'on suppose être le tombeau de Tantale. La montagne était riche en métaux et on y exploitait plusieurs mines.

Sirbōnis lacus (*Sabakat Bardowal*), lac large et profond sur la côte de la Basse-Egypte, à l'E. du mont Casius. Sa circonférence était de 1,000 stades, et ses eaux étaient fortement imprégnées d'asphalte.

Sirēnes (-um), les Sirènes, nymphes de la mer, qui avaient le pouvoir de charmer par leurs chants tous ceux qui les entendaient. Quand Ulysse approcha de l'île, sur le rivage de laquelle se tenaient les Sirènes, essayant d'attirer et lui et ses compagnons, il boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire et s'attacha lui-même au mât de son navire, jusqu'à ce qu'il fût assez loin de la côte pour ne plus entendre la voix des Sirènes. Suivant Homère, l'île des Sirènes était située entre *Ææa* et le rocher de Scylla, près de la côte S.-O. de l'Italie; mais les poètes romains la placent près de la côte de Campanie. Quelques-uns prétendent que ces Sirènes étaient deux : Aglaophémé et Thelxiépia; d'autres en comptent trois; Pisinoé, Aglaopé et Thelxiépia, ou Parthénopé, Ligia, et Leucosia. On les appelle filles de Phorcus, d'Achéloüs et de Stéropé, de Terpsichore, de Melpomène, de Cal-

liope ou de Gæa. Les Sirènes se rattachent aussi aux Argonautes et à l'enlèvement de Proserpine. Quand les Argonautes passèrent devant les Sirènes, ces dernières chantèrent, mais en vain; Orphée les éclipsait; et comme, d'après un arrêt du destin, elles devaient cesser de vivre, dès que quelqu'un entendrait leurs chants sans en être ému, elles se précipitèrent dans la mer et furent métamorphosées en rochers.

Sirēnūsæ (-ārum), dans Virgile (*Æn.*, 5, 864) SIRENUM SCOPULI, trois îles désertes et rocheuses près du côté S. du cap Misène, devant la côte de Campanie; elles étaient, selon la tradition, la résidence des Sirènes.

Siris (-is). 1) *Sinno*, rivière de Lucanie, qui se jette dans le golfe de Tarente. — 2) (*Torre di Senna*), ancienne ville grecque de Lucanie, à l'embouchure de la rivière ci-dessus.

Sirmio (-ōnis : *Sirmione*), beau promontoire sur le rivage S. du lac Benacus (lac de Garde), où Catulle avait une propriété.

Sirmium (-i : *Mitrowitz*), ville importante de la Pannonie inférieure, située sur la rive gauche du Savus, fondée par les Taurisques, devint, sous les Romains, la capitale de la Pannonie, et le quartier général de toutes leurs opérations dans leurs guerres contre les Daces et les barbares du voisinage.

Sisāpon (-ōnis : *Almaden*, dans la *Sierra Morena*), ville importante de l'Hispania Bætica, au N. de Cordoue.

Siscia (-æ : *Sissek*), appelée SEGESTA par Appien, importante ville de la Pannonie supérieure, située sur une île formée par les rivières Savus, Colapis et Odra, et sur la route d'Æmona à Sirmium.

Sisenna (-æ), L. CORNELIUS, annaliste romain, était préteur l'année où Sylla mourut (78 av. J.-C.) et obtint probablement la Sicile pour province en 77. Durant la guerre contre les pirates (67), il opéra comme lieutenant de Pompée et, ayant été envoyé en Crète pour y prendre le commandement d'une armée, il mourut dans cette île à l'âge de cinquante-deux ans. Son grand ouvrage était une histoire de son temps,

mais il avait aussi traduit les Fables mi-lésiennes d'Aristide, et composé un commentaire sur Plaute.

Sisygambis (-is), mère de Darius Codoman, dernier roi de Perse, tomba entre les mains d'Alexandre, après la bataille d'Issus (333 av. J.-C.), avec la femme et les filles de Darius. Alexandre traita ses captives avec la plus grande générosité, et témoigna particulièrement à Sisygambis des respects et des égards qui font le plus grand honneur à son caractère. Après la mort de ce prince elle mit volontairement fin à ses jours en se laissant mourir de faim.

Sisÿphus (-i), fils d'Æolus et d'Énarète, d'où son nom d'*Æolides*. Il avait épousé Mérope, fille d'Atlas ou une Pléiade, et avait eu d'elle Glaucus, Ornytion (ou Porphyryon), Thersandre et Halmus. Dans les récits postérieurs il est aussi nommé Autolÿcus et désigné comme père d'Anticléa (voy. *Anticlea*); de là vient que nous trouvons quelquefois Ulysse appelé Sisyphides. Il fonda, dit-on, la ville d'Éphyre, plus tard Corinthe. Comme roi de Corinthe, il favorisa la navigation et le commerce; mais il était déloyal, avare et trompeur. La méchanceté dont il fit preuve durant sa vie fut sévèrement punie aux enfers, où son supplice consistait à rouler au haut d'une colline un énorme bloc de marbre, qui, dès qu'il atteignait le sommet, roulait de nouveau au pied.



Sisyphe, Ixion et Tantale

Sitāce ou **Sittāce (-es : Eski-Bagdad, Ru.)**, grande et populeuse ville de Babylonie, près du Tigre, mais non sur ses rives, à huit parasanges en dedans du mur médique. Sa position probable est marquée par une ruine appelée *la*

Tour de Nemrod. Elle avait donné le nom de Sittacène au district qui s'étend sur le cours inférieur du Tigre, à l'E. de la Babylonie et au N.-O. de la Sussiane.

Sithōnĭa (-æ), péninsule qui occupe le centre des trois qui vont de la Chalcidique en Macédoine, entre les golfes Toronaique et Singitique. Les Thraces s'étaient répandus originairement dans la majeure partie de la Macédoine, et les anciens dérivèrent le nom de *Sithonia* d'un roi de Thrace nommé Sithon. Nous trouvons aussi un peuple thrace, les *Sithonii*, mentionné comme habitant les bords du Pont-Euxin, et les poètes emploient fréquemment *Sithonis* et *Sithonius* dans le sens général de Thrace.

Sitones (-um), tribu germane en Scandinavie, appartenant à la race des Suèves.

Sittius ou **Sitius (-ii)**, P., de Nucérie en Campanie, était lié avec Catilina; il alla en Espagne en 64 (av. J.-C.) et passa de là en Mauritanie l'année suivante. Il rejoignit César, quand celui-ci se rendit en Afrique, en 46, pour y poursuivre la guerre contre le parti de Pompée. Il rendit de grands services à César dans cette guerre, et, à la fin de la campagne, il reçut du vainqueur pour récompense la partie occidentale de la Numidie où il s'établit, distribuant les terres à ses soldats. Après la mort de César, Arabio, fils de Massinissa, retourna en Afrique et tua Sittius par stratagème.

Smaragdus mons (Jebel Zouburah), montagne de la Haute-Égypte, près de la côte de la mer Rouge, au N. de Bérénice. Elle devait son nom à ses vastes mines d'émeraudes.

Smerdis, fils de Cyrus, fut tué par ordre de son frère Cambyse. Un mage, nommé Patizithès, qui avait été commis par Cambyse à la garde de son palais et de ses trésors, profita de la ressemblance de son frère avec le prince assassiné pour le proclamer roi, le représentant comme le jeune fils de Cyrus. Cambyse apprit cette révolte en Syrie, mais il mourut par accident d'une blessure à la cuisse, comme il montait à cheval

pour marcher contre l'usurpateur. Le faux Smerdis fut reconnu roi par les Perses et régna sept mois sans opposition. La fraude fut découverte par Phédime, qui avait été une des femmes de Cambyse et avait été transmise à son successeur. Elle révéla le fait à son père Otanès, qui forma dès lors une conspiration et, à l'aide de six autres nobles perses, réussit à pénétrer dans le palais. Là il tua le faux Smerdis et son frère Patizithès dans le huitième mois de leur règne (521).

Smintheus (-*čōs* ou -*čī* ou -*čī*), surnom d'Apollon, que quelques-uns font venir de *σμίθος*, souris, et d'autres de *Sminthe*, ville de Troade. Les anciens regardaient la souris comme inspirée par les vapeurs qui s'exhalent de la terre, et comme le symbole de la faculté prophétique.

Smyrna ou **Myrrha** (voy. *Adonis*).

Smyrna et dans plusieurs manuscrits **Zmyrna** (-*æ* : *Smyrne*, en ture *Izmir*), une des plus anciennes et des plus florissantes cités de l'Asie Mineure, et la seule des grandes villes de la côte occidentale de cette contrée qui ait survécu jusqu'à ce jour, était située dans une position aussi remarquable par sa beauté que par d'autres avantages naturels. Située précisément au centre de la côte O. de l'Asie Mineure, sur les rives du fleuve Mèlès, au fond d'une baie profonde, le golfe Hermæus ou Smyrnæus (*golfe de Smyrne*), qui formait un port immense et sûr pour les plus grands navires devant les murs de la ville, au pied des riches pentes du Tmolus et à l'entrée de la grande et fertile vallée de l'Hermus, où s'élevait la grande et opulente cité de Sardes, et au milieu des colonies grecques établies sur le littoral oriental de la mer Égée, elle était désignée par la nature même comme le plus grand marché pour le commerce entre l'Europe et l'Asie, et a conservé ce caractère jusqu'à nos jours. Il y a divers récits sur son origine. Le plus probable est celui qui la représente comme une colonie éolienne de Cymé. A une époque très-éloignée elle tomba, par stratagème, au pouvoir des Ioniens de Colophon, et demeura depuis lors une cité

ionienne. Le fait paraît avoir eu lieu avant la 23^e Olympiade (688 av. J.-C.). Son histoire primitive est fort obscure. Ce qui est clair toutefois, c'est qu'à une certaine époque la vieille cité de Smyrne, située sur la côte N.-E. du golfe Herméen, fut abandonnée, et qu'elle fut remplacée par une cité nouvelle sur la côte S.-E. du même golfe (situation actuelle); bâtie, dit-on, par Antigonos, agrandie et embellie par Lysimaque, cette ville nouvelle était construite en partie sur le rivage de la mer, en partie sur une colline appelée Mastusia. Elle devint bientôt une des cités les plus grandes et les plus florissantes du monde. Elle était l'objet d'une faveur toute particulière de la part des Romains qu'elle avait puissamment aidés dans les guerres de Syrie et contre Mithridate. Elle était le siège d'un *Conventus juridicus*. Dans les guerres civiles elle fut prise et en partie détruite par Dolabella, mais elle se releva promptement. Elle occupe une place distinguée dans l'histoire des premiers temps du christianisme, comme une des deux églises, parmi les sept d'Asie, à qui saint Jean s'adressa, dans l'Apocalypse, sans aucun mélange de réprimande, et comme théâtre des travaux et du martyre de saint Polycarpe. Il ne reste plus que quelques ruines de l'ancienne ville. A tous les autres titres de gloire que Smyrne peut mettre en avant, il faut ajouter qu'elle est à la tête des villes qui revendiquent l'honneur d'avoir vu naître Homère. Ce poète y était honoré dans un édifice magnifique appelé *Homereum*.



Smyrne.

Smyrnæus sinus (*Golfe de Smyrne* ou *d'Izmir*), grand golfe situé sur la côte O. de l'Asie Mineure, et au fond duquel était bâtie la ville de Smyrne.

Socr tes (-is), 1) célèbre philosophe athénien, né dans le d me Al p ce, dans le voisinage immédiat d'Athènes, en 469 av. J.-C. Son père, Sophronisque, était statuaire; sa mère, Phanar t , était sage-femme. Dans sa jeunesse Socrate suivit la profession de son père et y acquit assez de talent pour exécuter le groupe des *Grâces v tu es* que l'on conservait dans l'Acropole et qu'on montrait comme son œuvre du temps de Pausanias. Les qualités personnelles de Socrate étaient bien marquées et frappantes. Sa constitution physique était saine, robuste et dure à un degré extraordinaire. Il était capable de supporter la fatigue, le chaud, le froid à un point dont s'étonnaient tous ses amis. Il allait nu-pieds en toute saison, même pendant la campagne d'hiver de Potid e, au milieu des froids rigoureux de la Thrace, et le même vêtement grossier lui suffisait été comme hiver. La laideur de ses traits excitait les plaisanteries de ses amis et de ses ennemis, par qui nous savons qu'il avait le nez camus, les lèvres épaisses, les yeux saillants comme un satyre ou un sil ne. Nous ignorons complètement les circonstances de sa vie. Il servit comme hoplite   Potid e,   Delium,   Amphipolis, avec grande confiance en lui-même. Il ne paraît pas avoir jamais rempli aucune charge politique jusqu'à 406, où il fut membre du sénat des Cinq Cents, et un des prytanes, et où, à l'occasion du jugement des six généraux, il refusa, à ses risques et périls, de mettre aux voix une question inconstitutionnelle. Il déploya le même courage moral en refusant d'obéir à l'ordre des trente tyrans pour l'arrestation de Léon le Salaminien. A quelle époque Socrate abandonna-t-il sa profession de statuaire? Nous l'ignorons; mais il est certain du moins que le milieu et la dernière partie de sa vie furent consacrés à la tâche qu'il s'était lui-même imposée d'instruire ses concitoyens, à l'exclusion de toute autre affaire publique ou privée et au mépris de tous les moyens de fortune. Mais jamais il n'ouvrit  cole ni ne fit, à l'exemple des sophistes de son temps, de leçons publiques. Il était persuadé qu'il avait une mission religieuse spéciale,

et qu'il entendait constamment les avis d'une voix divine, d'un démon familier. Partout, sur les marchés, dans les gymnases, dans les ateliers, il cherchait et trouvait les occasions d'éveiller et de guider, chez les enfants, les jeunes gens et les hommes faits, la conscience morale et l'instinct des connaissances relatives au but et à la valeur de nos actions. Son dessein toutefois se bornait à aider au développement des germes de nos connaissances; à pratiquer sur les intelligences une sorte d'accouchement comme sa mère Ph nar t  le pratiquait sur les personnes; il eut en conséquence à lutter infatigablement contre les fausses apparences et les préjugés établis. Ce fut probablement la raison pour laquelle il fut choisi par Aristophane et les autres écrivains comiques pour point de mire de leurs attaques. Ne s'attachant à aucun des partis dominants, Socrate trouva dans chacun d'eux ses amis et ses ennemis. Ha  et persécuté par Critias, Charicl s, et autres parmi les trente tyrans, qui l'eurent spécialement en vue dans le décret qu'ils lancèrent pour interdire l'enseignement de l'art oratoire, il fut accusé après leur bannissement et par leurs adversaires. Un orateur nommé Lycon et un poète (ami de Thrasybule) nommé M l tus s'unirent, pour l'accuser, au puissant démagogue Anytus, ennemi juré des sophistes et de leurs systèmes, et un des chefs de la bande qui, partie de Phyl , força l'entrée du Pirée et chassa les trente tyrans. Les juges sont également dépeints comme des personnages qui avaient été bannis et étaient rentrés avec Thrasybule. Les principaux chefs de l'accusation étaient que Socrate corrompait la jeunesse et méprisait les dieux de l'état, leur substituant des divinités nouvelles; mais il n'est pas douteux que l'accusation ne fût aussi dictée par des animosités politiques. La substance du discours que Socrate prononça pour sa défense nous a été probablement conservée par Platon dans l'écrit qui a pour titre : *Apologie de Socrate*. Condamné à la majorité de six voix seulement, il refusa d'acquiescer à aucune peine supérieure à une amende de soixante mines, offerte sous la ga-

rantie de Platon, de Criton et autres amis. Irrités par ce discours, les juges le condamnèrent à mort à la majorité de quatre-vingts voix. La sentence ne pouvait être exécutée avant le retour du navire envoyé en mission à Délos pour la théorie périodique. Les trente jours qui s'écoulèrent entre son retour et l'exécution de Socrate furent consacrés par lui à des essais poétiques (les premiers qu'il eût faits de sa vie), et à ses entretiens habituels avec ses amis. Un de ces entretiens, sur l'obéissance aux lois, nous a été rapporté par Platon dans son Criton, ainsi nommé du nom du fidèle disciple de Socrate, qui lui avait conseillé, mais en vain, de prendre la fuite. Dans un autre dialogue, imité ou composé par Platon, dans le Phédon, Socrate, immédiatement avant de boire la ciguë, développa les raisons de sa ferme croyance à l'immortalité de l'âme. Il mourut, calme et gai, dans sa soixante-dixième année, en 399 av. J.-C. Il peut être regardé comme le fondateur de la logique formelle. — 2) historien ecclésiastique, né à Constantinople en 379 ap. J.-C. Il était disciple d'Ammonius et d'Helladius, et exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, d'où son surnom de *Scholasticus*. L'Histoire ecclésiastique de Socrate s'étend du règne de Constantin le Grand (306) à celui de Théodose le Jeune (439).

Södōma (-ōrum et -æ : on dit aussi **Sodomum** (-i) et **Sodomi** (-ōrum), très-ancienne ville de Canaan, dans la belle vallée de Siddim, étroitement liée à Gomorrhe, sur laquelle ainsi que sur les trois autres « cités de la plaine », le roi de Sodome paraît avoir eu une sorte de souveraineté. Dans le livre de la Genèse, nous trouvons que ces villes, du temps d'Abraham, étaient sujettes du roi d'Élam et ses alliées (indication de la suprématie exercée dans l'Asie occidentale par les maîtres de la vallée du Tigre et de l'Euphrate), et que la tentative qu'elles firent pour secouer le joug fut l'occasion de la première guerre mentionnée (*Gen.*, XIV). Bientôt après, les abominables excès de ces villes provoquèrent la vengeance divine et elles

furent toutes détruites par le feu céleste, à l'exception de Zoar, qui fut épargnée sur l'intercession de Lot.

Soëmis ou **Soëmias**, **Julia**, fille de Julia Mæsa, et mère d'Élagabale, devint le conseiller favori de son fils, encouragea et partagea ses extravagances et ses crimes. Elle fut tuée par les prétoriens le 11 mars 222 ap. J.-C.



Soëmis.

Sogdiāna (-æ), (en ancien perse, Sughda, parties du *Turkestan* et du *Bokhara*, renfermant le district encore appelé *Sogd*), la Sogdiane, province N.-E. de l'ancien empire des Perses, séparée, au S., de la Bactriane et de la Margiane par le cours supérieur de l'Oxus (*Jihoun*); à l'E. et au N., de la Scythie, par les monts Sogdii Comedarum et Oscii (*Kara-Dagh*, *Alatan* et *Ak Tagh*) et par le cours supérieur du Jaxartes (*Sihoun*), et bornée au N.-O. par les grands déserts situés à l'E. de la mer d'Aral.

Sogdiānus (-i), un des fils illégitimes d'Artaxerxès I^{er} Longuemain, monta sur le trône à la mort de son père (42 av. J.-C.) par le meurtre de son frère légitime Xerxès II. Sogdien fut tué à son tour, après un règne de sept mois, par son frère Ochus.

Sogdii Montes (voy. *Sogdiana*).

Sol (voy. *Helios*).

Sōli (-ōrum) ou **Solæ**, 1) *Mezzetlu*, Ru.), ville sur la côte de Cilicie, entre les rivières Lamus et Cydnus, fut, dit-on, colonisée par les Argiens et les Lydiens de Rhodes. Pompée restaura cette ville, qui avait été détruite par Tigrane, et la peupla avec les débris des bandes de pirates vaincus par lui; à partir de cette époque, elle porta le nom de POMPEIOPOLIS. Elle est célèbre dans l'histoire littéraire comme lieu de naissance du philosophe stoïcien Chrysippe, du poète comique Philémon, et de l'astronome et poète Aratus. — 2)

(*Aligora*, dans la vallée de *Solea*, Ru.), ville et port maritime considérable dans la partie O. de la côte N. de l'île de Chypre.



Soli.

Solīnus (-i), **C. Julius**, Solin, auteur d'un Abrégé de Géographie, divisé en 57 chapitres, contenant une courte esquisse du monde connu des anciens, mêlée de notices historiques, de remarques sur l'origine, les mœurs, les cérémonies religieuses et la condition sociale des diverses nations énumérées. L'ouvrage ne brille ni par l'étendue des connaissances ni par la sûreté du jugement. Solin peut être placé vers 238 ap. J.-C.

Solis Fons (voy. *Oasis*, n° 3).

Solæ (voy. *Soli*).

Sölöis (cap *Cantin*, en arabe *Ras el Houdik*), promontoire qui s'avance loin dans la mer, dans la partie S. de la côte O. de la Mauritanie.

Sölon (-önis), célèbre législateur athénien, né en 638 av. J.-C. Son père Exécétidès descendait de Codrus, et sa mère était cousine de la mère de Pisisstrate. Exécétidès avait sérieusement endommagé sa fortune par ses prodigalités, et Solon jugea ou nécessaire ou convenable dans sa jeunesse de se livrer au commerce à l'étranger. Il est assez probable que, du moment où la nécessité le poussait à chercher à se suffire d'une manière ou d'une autre, son esprit actif et investigateur lui fit choisir les meilleurs moyens de réaliser de larges bénéfices. Solon se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie. Ses premiers épanchements furent d'un style quelque peu léger et dans le genre érotique; mais plus tard il se proposa dans ses vers un but plus élevé et plus sérieux, celui d'exprimer de profondes pensées et de donner de sages avis. Sa réputation s'étendit si loin qu'il fut mis au nombre des Sept Sages.

La première occasion qui produisit Solon comme acteur sur la scène politique fut la querelle qui éclata entre Athènes et Mégare au sujet de la possession de Salamine. Indigné de la lâche renonciation des Athéniens à leurs droits, il feignit la folie, courut à l'Agora et là donna lecture d'une sorte de poëme élégiaque en 100 vers dans lequel il invitait les Athéniens à réparer leur malheur et à reconquérir l'aimable île. La loi pusillanime fut cassée, la guerre déclarée, et Solon lui-même chargé de la conduire. Les Mégariens furent chassés de l'île; mais il en résulta une longue guerre, et il fallut se résoudre de part et d'autre à soumettre le différend à l'arbitrage de Sparte. Les deux parties en appelaient, pour étayer leur droit, à l'autorité d'Homère; et on pensa généralement dans l'antiquité que Solon avait subrepticement inséré dans l'*Iliade* (I, 558) le vers qui parle d'Ajax rangeant ses vaisseaux avec ceux d'Athènes. Les Spartiates se prononcèrent en faveur des Athéniens (596 av. J.-C.). Solon fut probablement un de ceux qui reçurent des concessions de terres à Salamine, ce qui expliquerait comment on a pu dire qu'il était Salaminien. Bientôt après ces événements (595), Solon fut un des plus ardents promoteurs de la guerre en faveur de Delphes contre Cirrha, et ce fut lui qui provoqua le décret des Amphictyons par lequel la guerre fut déclarée. Ce fut vers le temps où éclata cette guerre, que, par suite des embarras où se trouvait Athènes, agitée par les troubles civils, Solon fut choisi comme médiateur par tous les partis, afin de mettre un terme aux malheurs publics. Il fut nommé archonte en 594 et investi, sous ce titre légal, d'un pouvoir illimité pour adopter toutes les mesures exigées par l'état des affaires. Pour accomplir la tâche qui lui était confiée, Solon s'appliqua à faire disparaître la détresse existante, résultat qu'il obtint par sa célèbre ordonnance d'allègement (*σεισάχθεια*). Cette mesure fut prise pour alléger les débiteurs en portant atteinte le moins possible aux droits des riches créanciers; elle paraît avoir consisté principalement dans la dépréciation de la monnaie. Le succès de la *seisachtheia* valut à Solon une telle popularité

et une si grande confiance qu'il fut chargé ensuite de la tâche de refaire entièrement la constitution. Il rétablit toutes les lois de Dracon, excepté celles relatives à la peine de mort, et introduisit un grand nombre de réformes par une nouvelle distribution des différentes classes de citoyens, en étendant les attributions de l'Assemblée du peuple (Ἐκκλησία) et par l'établissement d'un sénat (βουλή) de 400 membres. Outre les lois qui réglaient d'une manière générale les rapports politiques entre les citoyens, Solon fut l'auteur d'un grand nombre de lois spéciales qui ne paraissent pas avoir été rangées d'une manière systématique. Les lois de Solon furent gravées sur des rouleaux de bois (ἄξονες) et sur des tablettes triangulaires (κύρβεις), et déposées d'abord dans l'Acropole, puis dans le Prytanée. Les Athéniens furent aussi redevables à Solon de quelques rectifications au calendrier. On dit que Solon exigea du peuple le serment solennel d'observer ses lois sans altération pendant un certain espace de temps et qu'alors il s'absenta d'Athènes pour dix ans. Il visita d'abord l'Égypte, se rendit de là à Chypre, où il fut reçu avec grande distinction par Philocyprus, roi de la petite ville d'Æpea. Solon persuada à ce prince d'abandonner l'ancienne position et de bâtir une nouvelle ville dans la plaine. Le nouvel établissement reçut le nom de Soli, en l'honneur de l'illustre visiteur. Il alla, dit-on, ensuite visiter la Lydie, et son entrevue avec Crésus est une des histoires les plus célèbres de l'antiquité (voy. *Cræsus*). Durant l'absence de Solon les anciennes dissensions se ravivèrent à Athènes, et, peu de temps après le retour de Solon, Pisistrate s'empara du souverain pouvoir. Le tyran, après son usurpation, témoigna, dit-on, toutes sortes d'égards à Solon, et, en différentes occasions, sollicita ses conseils, que Solon ne lui refusa point. Le grand législateur mourut probablement en 558, deux ans après le renversement de sa constitution, à l'âge de quatre-vingts ans. Il nous reste plusieurs fragments de ses poèmes. Ils n'accusent point une imagination bien brillante, mais le style en est vigoureux et simple.

Sölūs (-untis), appelée SOLUNTUM

(d'où l'adj. Solentinus) par les Romains; ancienne ville sur la côte N. de la Sicile entre Panormus et Thermaë.



Solus.

Sölÿma (-örum) 1) (*Taktalu-Dagh*), chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte E. de Lycie et n'est qu'une continuation méridionale du mont Climax. — 2) autre nom de JERUSALEM.

Solymi (voy. *Lycia*).

Somnus (-i), personnification et dieu du sommeil; il nous est dépeint comme frère de la Mort et fils de la Nuit. Dans les œuvres d'art, le Sommeil et la Mort (le Trépas) sont également représentés comme deux jeunes gens endormis ou tenant en main des torches renversées (voy. *Mors*).

Sontius (-i : Isonzo), rivière de Vénétie, dans le N. de l'Italie; elle a sa source dans les Alpes Carniques et se jette dans le Sinus Tergestinus, à l'E. d'Aquilée.

Söphēnē (-ēs), district de l'Armenia Major, situé entre les chaînes de l'Antitaurus et du Masius; séparé de la Méli-tène, dans l'Armenia Minor, par l'Euphrate; de la Mésopotamie par l'Antitaurus, et de la partie E. de l'Armenia Major par le fl. Nymphius.

Söphöcles (-is), 1) célèbre poète tragique, né à Colonus, village situé à un peu plus d'un mille au N.-O. d'Athènes, en 495 av. J.-C. Il était de trente ans plus jeune qu'Eschyle et de quinze ans plus âgé qu'Euripide. Sophilus ou Sophillus était le nom de son père, sur la condition duquel nous ne savons rien de certain. Ce qui est sûr, c'est que Sophocle ne reçut pas une éducation moins brillante que les fils des citoyens les plus distingués d'Athènes. Les deux branches principales de l'éducation grecque, musique et gymnastique, furent cultivées par lui avec soin, et, dans l'une comme dans l'autre, il remporta le prix consistant en

une couronne. L'habileté qu'il avait acquise à seize ans dans la musique et dans la danse, et la perfection de ses formes corporelles nous sont attestées d'une manière évidente par ce fait que, lorsque les Athéniens se réunirent en assemblée solennelle autour du trophée qu'ils avaient dressé à Salamine pour célébrer leur victoire sur Xerxès, Sophocle fut choisi pour conduire, nu et la lyre à la main, le chœur qui dansait autour du trophée et chantait les hymnes de triomphe (480). Sa première apparition comme poète dramatique eut lieu en 468, dans des circonstances particulièrement intéressantes, non-seulement parce que Sophocle, à l'âge de vingt-sept ans, entra en lice comme rival d'Eschyle, vétérans de l'art, dont la suprématie s'était maintenue durant toute une génération, mais encore à cause du caractère des juges. Les solennités des Grandes Dionysiaques étaient rendues plus importantes à l'occasion du retour de Cimon revenant de son expédition à Scyros et rapportant les ossements de Thésée. L'attente publique, relativement à la lutte dramatique dont le moment approchait, était vivement surexcitée, et l'esprit de parti était monté si haut qu'Apsephion, l'archonte éponyme, dont le devoir était de former le jury, n'avait point encore osé procéder à l'acte final du tirage au sort, lorsque Cimon, avec ses neuf collègues dans le commandement, étant entré au théâtre, l'archonte les retint à l'autel et leur fit prêter le serment imposé aux juges du concours dramatique. Leur décision fut en faveur de Sophocle, qui reçut le premier prix; le second seulement fut décerné à Eschyle, qui fut si mortifié de sa défaite qu'il quitta Athènes et se retira en Sicile. A partir de ce moment Sophocle occupa le premier rang sur la scène athénienne jusqu'à ce qu'il rencontra un rival redoutable dans Euripide, qui obtint pour la première fois le premier prix en 441. Au printemps de 440 Sophocle donna son *Antigone*, pièce qui causa tant de satisfaction aux Athéniens qu'ils firent de lui un des 10 stratèges dont Périclès était le chef, dans la guerre contre Samos. Dans ses dernières années, son fils Iophon, jaloux de l'amour de son père pour son petit-fils Sophocle, et crai-

gnant qu'il n'eût l'intention de laisser à ce petit-fils une grande partie de ses biens, le traduisit, dit-on, devant les *Phratores*, prétendant que son grand âge avait altéré ses facultés mentales. A cette accusation, pour toute réponse, Sophocle s'écria : « Si je suis Sophocle, je n'ai pas perdu le sens; et, si je l'ai perdu, je ne suis point Sophocle, » et alors il lut de son *OEdipe à Colone*, qu'il venait de composer, mais qui n'avait point encore paru, le magnifique *parodos* (entrée du chœur) qui commence ainsi :

Εὐίππου, ξένη, τᾶσδε χώρας.

Les juges charmés déclarèrent la cause entendue et gourmandèrent Iophon pour l'ingratitude de sa conduite. Sophocle mourut bientôt après, en 406, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sa mort est racontée de diverses manières et la fiction se mêle à ces récits. Moins héroïques que celles d'Eschyle, moins communes et familières que celles d'Euripide, les tragédies de Sophocle sont la perfection du drame grec. Le nombre de pièces qu'on lui attribue est de 130; et il faut remarquer, comme preuve de son activité croissante et de ses succès, que, sur ce nombre, 81 parurent après sa cinquante-quatrième année. Il ne nous en reste que 7. — 2) fils d'Ariston et petit-fils du grand Sophocle, fut aussi un poète tragique d'Athènes. En 401, il publia l'*OEdipe à Colone* de son grand-père; mais il ne commença à produire ses propres œuvres dramatiques qu'en 396.

Sophonisba (-æ), fille du général carthaginois Hasdrubal, fils de Giscon. Elle avait été fiancée par son père, de très-bonne heure, au prince numide Massinissa; mais plus tard Hasdrubal, désirant gagner Syphax, roi rival de Numidie, à l'alliance carthaginoise, lui donna sa fille en mariage. Après la défaite de Syphax et la prise de Cirtha, sa capitale, par Massinissa, Sophonisbe tomba entre les mains du vainqueur, sur qui sa beauté exerça un tel empire qu'elle le déterminait à l'épouser. Leur mariage fut célébré sans délai; mais Scipion, qui craignait qu'elle n'exerçât sur Massinissa la même influence que sur Syphax, refusa de ratifier cet arrangement et, reprochant à Massinissa sa faiblesse, insista pour la reddition immé-

diatè de la princesse. Ne pouvant résister à cet ordre, le roi numide lui épargna l'humiliation de la captivité, en lui envoyant du poison, qu'elle but sans hésiter, mettant volontairement fin à son existence.

Sōphrōn (-ōnis), de Syracuse, fut l'écrivain le plus distingué dans ce genre de composition qu'on appelait *mime* (μῖμος), et qui était une des nombreuses variétés de la comédie dorieenne. Il florissait vers 460-420. Quand on dit que Sophron fut l'inventeur du mime, on veut dire qu'il réduisit à une forme de composition littéraire une espèce d'amusement que les Grecs de Sicile, qui brillaient par leur bonne humeur et leur jovialité, avaient pratiquée de temps immémorial dans leurs fêtes publiques. Platon était grand admirateur de Sophron; et ce grand philosophe passe pour avoir le premier fait connaître les mimes à Athènes. Le but sérieux que se proposait Sophron dans ses ouvrages était toujours, comme dans la comédie attique, voilé sous une forme plaisante.

Sophoniscus (voy. *Socrates*).

Sōra (-æ) 1) (*Sora*), v. du Latium, sur la rive droite de la rivière Liris et au N. d'Arpinum, avec une citadelle très-bien fortifiée. — 2) v. de Paphlagonie.

Sōractē (-is : Monte di S. Oreste), célèbre montagne d'Étrurie, dans le territoire des Falisques, près du Tibre, à 24 milles de Rome, mais dont la cime, souvent couverte de neige, s'apercevait nettement de la ville (*Hor., Od., I, 9*). La montagne était consacrée à Apollon et sur son sommet était un temple de ce dieu.

Sōrānus (-i). 1), divinité sabine, ordinairement identifiée à Apollon, et qu'on honorait sur le mont Soracte. — 2), médecin, né à Éphèse, qui exerça sa profession d'abord à Alexandrie, puis à Rome, sous les règnes de Trajan et d'Adrien, av. J.-C. 98-138. Il existe encore aujourd'hui plusieurs ouvrages de médecine sous le nom de Soranus, mais on ne saurait décider s'ils ont été écrits par le médecin natif d'Éphèse.

Sōsigēnes (-is), philosophe péripatéticien, et astronome, fut chargé par Jules César de présider aux travaux de réforme du calendrier (av. J.-C. 46).

Sōsius (-i), 1) G., questeur en 66

av. J.-C., et préteur en 49. Il fut ensuite un des principaux lieutenants d'Antoine en Orient, et en 37 il plaça Hérode sur le trône de Jérusalem. — 2), nom de deux frères (*Sosii*), qui exerçaient à Rome la profession de libraires du temps d'Horace.

Sospīta (-æ), c.-à-d. « la déesse qui sauve », surnom de Junon, à Lanuvium et à Rome, deux villes où elle avait un temple.

Sostrātus (-i), fils de Dexiphane, de Cnide, fut un des grands architectes qui fleurirent durant et après le règne d'Alexandre le Grand.

Sōter (-ēris), c.-à-d. le Sauveur (en lat. *Servator* ou *Sospes*), se rencontre comme surnom de plusieurs divinités, et particulièrement de Zeus (*Jupiter*). C'était aussi le surnom de Ptolémée I^{er}, roi d'Égypte, ainsi que de plusieurs autres rois grecs des derniers temps.

Sottiātes ou **Sotiātes (-um)**, peuple puissant et belliqueux de la Gaule Aquitaine, sur les frontières de la Gaule Narbonnaise, fut soumis par P. Crassus, lieutenant de César.

Sparta (-æ : adj. Spartiates, Spartanus), appelée aussi LACEDÆMON (adj. *Lacedæmonius*), capitale de la Laconie et v. principale du Péloponnèse, était située sur la rive droite de l'Eurotas (*Iri*), à 20 milles de la mer, dans une plaine qui renfermait quantité d'éminences et de collines. Elle était bornée à l'E. par l'Eurotas, au N.-O. par la petite rivière OËnus (*Kelesina*) et au S.-E. par la petite rivière Tisia (*Magula*), deux cours d'eau qui se jettent dans l'Eurotas. La plaine où Sparte s'élevait était défendue à l'E. par le mont Menelaium, et à l'O. par le mont Taygète; d'où l'expression d'Homère : « la creuse Lacédémone ». Elle était de forme circulaire, avait 6 milles de circonférence, et se composait de plusieurs quartiers distincts, qui étaient dans l'origine des villages séparés, et qui ne furent jamais réunis en ville régulière. Son emplacement est occupé aujourd'hui par les villages de *Magula* et de *Psykhiko*; et la principale ville moderne du voisinage est *Mistra*, située à 2 milles à l'O. des pentes du mont Taygète. Pendant l'époque florissante de l'indépendance

grecque, Sparte ne fut jamais enceinte de murailles, la bravoure de ses citoyens et la difficulté des abords étant supposées rendre de telles défenses inutiles. Elle fut fortifiée pour la première fois par le tyran Nabis, mais elle n'eut de murailles régulières qu'au temps des Romains. Sparte, au rebours de la plupart des cités grecques, n'avait point d'Acropole proprement dite, mais ce nom était donné à une des éminences les plus hautes de la ville au sommet de laquelle était le temple d'Athéna (Minerve) Poliūchos ou Chalciœcus. Sparte fut fondée, dit-on, par Lacedæmon, fils de Zeus (Jupiter) et de Taygète, lequel épousa Sparta, fille d'Eurotas, et donna à la ville le nom de sa femme. Dans la période mythique, Argos était la ville principale du Péloponnèse et Sparte est représentée comme sa sujette. Ce fut là que régna Ménélas, frère cadet d'Agamemnon; et par le mariage d'Oreste, fils d'Agamemnon, avec Hermione, fille de Ménélas, les deux royaumes d'Argos et de Sparte furent réunis en un seul. La conquête dorienne du Péloponnèse, qui, selon la tradition, eut lieu quatre-vingts ans après la guerre de Troie, fit de Sparte la capitale de tout le pays. La Laconie échut en partage à Eurysthène et à Proclès, les deux fils d'Aristodème, qui établirent leur résidence à Sparte et gouvernèrent le royaume conjointement. Après la soumission complète du pays, nous trouvons trois classes distinctes dans la population : les Doriens vainqueurs, qui résidaient dans la capitale, et étaient appelés Spartiatæ ou Spartiani; les Periœci ou anciens habitants achéens qui devinrent tributaires des Spartiates et ne possédaient aucuns droits politiques; enfin les Hélotés ou Ilotes, qui étaient aussi une portion des anciens habitants achéens, mais réduite à l'état d'esclavage. Par différentes causes, les Spartiates furent déchirés par des dissensions intestines, jusqu'à ce qu'enfin Lycurgue, qui appartenait à la famille royale, fût choisi par tous les partis pour donner une nouvelle constitution à l'État. La constitution de Lycurgue, que nous exposons dans un article séparé (voyez *Lycurgus*), jeta les fondements de la grandeur de Sparte. En 743 avant J.-C. les Spartiates attaquèrent la Messénie, la

vainquirent après deux guerres, et en firent une partie intégrante de la Laconie (voyez *Messenia*). Après la fin de la seconde guerre messénienne les Spartiates continuèrent leurs conquêtes dans le Péloponnèse. A l'époque de l'invasion des Perses, ils obtinrent, d'un consentement unanime, la suprême direction de la guerre. Mais, après la défaite finale des Perses, les manières hautaines de Pausanias révoltèrent la plupart des États grecs, particulièrement les Ioniens, et les poussèrent à transporter la suprématie à Athènes (477). Toutefois les Spartiates la reconquirent à la suite des revers d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse (404). Mais ils ne la retinrent pas plus de trente ans. Leur défaite décisive par les Thébains sous Épaminondas à la bataille de Leuctres (371) porta à la puissance de Sparte un coup terrible dont elle ne se releva jamais; et le rétablissement des Messéniens dans leur pays, deux ans après, compléta l'humiliation de Sparte. Trente ans après, la plus grande partie de la Grèce fut obligée de se soumettre à Philippe de Macédoine. Les Spartiates cependant se tinrent hautement à l'écart du conquérant macédonien et refusèrent de prendre part à l'expédition de son fils Alexandre le Grand en Asie. Sous les derniers rois de Macédoine la puissance de Sparte alla toujours en déclinant. Agis essaya de rétablir les anciennes institutions de Lycurgue, mais il perdit la vie dans cette tentative (240). Cléomène III, qui commença à régner en 236, fut plus heureux. Ses réformes infusèrent pour ainsi dire un nouveau sang dans l'État, et pendant quelque temps il fit la guerre avec succès contre les Achéens. Mais sa défaite en 221 fut suivie de la prise de Sparte qui perdit dès lors toute importance et dut finir par entrer dans la ligue achéenne. Bientôt après elle tomba, avec le reste de la Grèce, sous la puissance de Rome.

Spartacus (-i), Thrace de naissance, fut successivement pasteur, soldat et chef de bandits. Dans une de ces expéditions de pillard, il fut fait prisonnier et vendu à un enrôleur de gladiateurs. En 73, il faisait partie de la troupe de Lentulus et fut retenu dans son école à Capoue, pour y être dressé aux jeux qui devaient avoir

lieu à Rome. Il persuada à ses compagnons, prisonniers comme lui, de tenter de s'affranchir. 70 d'entre eux s'échappèrent de l'école de Lentulus et se réfugièrent dans le cratère du Vésuve. Spartacus, choisi pour les commander, fut bientôt rejoint par une foule d'esclaves fugitifs. Ils furent cernés par C. Claudius Pulcher à la tête de 3,000 hommes; mais Spartacus attaqua les assiégeants et les mit en fuite. Le nombre de ses adhérents s'accrut avec rapidité, et en deux ans (73-71) il défit l'une après l'autre les deux armées romaines, et dévasta l'Italie, depuis le pied des Alpes jusqu'à la pointe la plus méridionale de la Péninsule. Les deux consuls de l'année 72 ayant été défaits par Spartacus, M. Licinius Crassus, préteur, fut chargé de conduire la guerre, et la termina par une bataille décisive livrée près du fl. Silarus. Spartacus y fut battu et tué.

Sparti (-ōrum), c.-à-d. les Semés, nom donné aux hommes armés qui naquirent des dents de dragon semées par Cadmus.

Spartiānus (-i), ÆLIUS, Spartien, un des écrivains de l'Histoire Auguste (*Scriptores Historiæ Augustæ*), vivait du temps de Dioclétien et de Constantin. Il a écrit les biographies de plusieurs empereurs.

Sperchēus ou **Sperchīus** (-i : *Elladha*), rivière dans le S. de la Thessalie; elle a sa source dans le mont Tymphrestus, coule dans la direction E. à travers le territoire des Ænians et le district de Malis, et se jette tout au fond du golfe Maliaque. Comme dieu fluvial, le Spercheus est fils d'Océanus et de Gé, et père de Menesthus qu'il eut de Polydora, fille de Pélée.

Spēs (-ei), personnification de l'Espérance, était honorée à Rome, où elle avait plusieurs temples, dont le plus ancien avait été bâti en 354 av. J.-C., par le consul Atilius Calatinus, près de la porte Carmentale. Les Grecs rendaient aussi un culte à l'Espérance personnifiée, *Elpis*, et nous leur devons cette belle allégorie, que, lorsque Épiméthée ouvrit la boîte qui lui fut apportée par Pandore, et d'où tous les maux se répandirent sur la terre, l'Espérance seule resta au fond. L'Espérance était représentée dans les œuvres d'art

comme une jeune femme, élégamment parée, tenant de la main droite une fleur, et de la gauche relevant son vêtement.

Speusippus (-i), philosophe, né à Athènes, fils d'Eurymédon et de Potoné, sœur de Platon. Il succéda à Platon comme président de l'Académie, mais il ne fut à la tête de l'École que huit ans (347-339 av. J.-C.).

Sphacteria (voy. *Pylos*).

Sphæria (-æ : *Poros*), île située devant la côte de Trœzène en Argolide, entre celle-ci et l'île de Calauria.

Sphinx (-gis), le Sphinx, monstre femelle, né dans le pays des Arimes, fille d'Orthus et de la Chimère, ou de Typhon et d'Echidna, ou enfin de Typhon et de la Chimère. Il proposait, dit-on, une énigme aux Thébains et faisait périr tous ceux qui ne pouvaient la résoudre. Œdipe la résolut et le Sphinx se tua lui-même de désespoir (voy. *Œdipus*). Cette légende paraît originaire d'Égypte, mais le Sphinx est représenté dans la mythologie et dans l'art des Grecs sous une forme quelque peu différente. Le Sphinx égyptien a la forme d'un lion sans ailes, dans l'attitude couchée, la partie supérieure du corps étant semblable à celle d'un être humain. Le Sphinx grec a communément la forme d'un lion ailé, avec un buste et une tête de femme.

Spīna (-æ), 1) (*Spinazzino*), ville de la Gaule Cispadane, dans le territoire des Lingons, sur l'embouchure la plus méridionale du Pô, appelée de son nom Ostium Spineticum. — 2) (*Spino*), ville de la Gaule Transpadane, sur le fl. Addua.

Spōlatum (voy. *Salona*).

Spōlētium ou **Spōlētum** (-i : *Spoleto*), ville d'Ombrie, sur la voie Flaminia, colonisée par les Romains, av. J.-C. 242. Elle souffrit cruellement dans les guerres entre Marius et Sylla.

Spōrādes (-um), les Sporades, groupe d'îles éparpillées dans la mer Égée, devant l'île de Crète, et la côte O. de l'Asie Mineure; on les appelle Sporades (les dispersées) par opposition aux Cyclades (îles formant cercle), rangées autour de Délos.

Spurinna Vestritius, nom de l'aruspice qui avertit César d'avoir à se méfier des ides de Mars.

Stābīæ (-ārum) : *Castel a Mare di Stabia*, ancienne ville de Campanie, entre Pompeii et Surrentum, qui fut détruite par Sylla dans la guerre sociale, mais qui continua d'exister jusqu'à la grande éruption du Vésuve en 79 ap. J.-C., où elle fut engloutie avec Pompeii et Herculaneum. Ce fut à Stabies que périt Pline l'Ancien.

Stagīrus (-i), plus tard **Stagīra (-æ)** : *Stavro*, ville de Macédoine, dans la Chalcidique, sur le golfe Strymonien et un peu au N. de l'isthme qui unit le promontoire d'Athos à la Chalcidique. C'était une colonie d'Andros, fondée en 656 av. J.-C. et nommée dans l'origine Orthagoria. Elle est célèbre comme patrie d'Aristote.

Stasīnus (-i), de Chypre, poète épique, à qui quelques anciens attribuaient le poème du Cycle épique, intitulé *Cypria*, et qui embrassait la période antérieure à l'*Illiade*.

Stātielli (-ōrum), **Statiellātes** ou **Statiellenses (-ium)**, petite tribu de Ligurie, au S. du Pô, dont la ville principale était STATIELLÆ AQUÆ (*Acqui*), sur la route de Gênes à Plaisance.

Statīlia Messalīna (voy. *Messalina*).

Statilius Taurus (voy. *Taurus*).

Statīra (-æ), 1) femme d'Artaxerxès II, roi de Perse, fut empoisonnée par Parysatis, mère du roi. — 2) sœur et femme de Darius III, célèbre comme la plus belle femme de son temps. Elle tomba au pouvoir d'Alexandre, avec sa belle-mère Sisygambis et ses filles, après la bataille d'Issus, en 333 av. J.-C. Elles furent toutes traitées avec le plus grand respect par le vainqueur; mais Statira mourut peu de temps avant la bataille d'Arbèles, en 331. — 3) nommée aussi BARSINE, fille aînée de Darius III (voy. BARSINE).

Stātius, P. Papinius, Stace, né à Naples, en 61 ap. J.-C., était fils d'un grammairien distingué. Il accompagna son père à Rome, où ce dernier était précepteur de Domitien, qui le tenait en grande estime. Sous l'habile direction de son père, le jeune Stace arriva promptement à la renommée et se

fit particulièrement remarquer par ses brillantes improvisations qui lui valurent trois fois le prix dans les concours poétiques d'Albe. Mais ayant eu, après une longue carrière de popularité, la mauvaise chance d'être vaincu dans les jeux quinquennaux, il se retira à Naples, sa ville natale, avec sa femme Claudia, dont il vante souvent les vertus. Il mourut en 96 ap. J.-C. Son œuvre capitale est la Thébaidé (*Thebais*), poème héroïque en douze chants, sur l'expédition des sept Chefs contre Thèbes. Il existe aussi un recueil de ses poésies mêlées, en cinq livres, sous le titre de *Silves (Silvæ)*; et un poème inachevé intitulé *Achilléide (Achilleis)*. Stace peut à bon droit être placé au premier rang parmi les poètes épiques de l'âge d'argent.

Statōnia (-æ), ville d'Étrurie et préfecture romaine, sur la rivière Albinia et sur le Lacus Statiensis.

Stātor (-ōris), surnom romain de Jupiter, par lequel ce dieu est désigné comme arrêtant les Romains lorsqu'ils fuient devant l'ennemi et comme maintenant l'ordre de choses établi.

Stentor (-ōris), héraut des Grecs dans la guerre de Troie. Sa voix avait autant d'éclat que celle de cinquante hommes criant à la fois.

Stentōris lācus (voy. *Hebrus*).

Stēnyclērus (-i), ville dans le N. de la Messénie, résidence des rois doriens du pays.

Stēphānus (-i), Étienne, de Byzance, auteur du dictionnaire géographique intitulé *Ethnica*, dont nous ne possédons malheureusement qu'un abrégé. Étienne était un grammairien de Constantinople qui vivait après l'époque d'Arcadius et d'Honorius et avant celle de Justinien II. L'abréviateur de son ouvrage est un certain Hermolaüs, qui dédia son abrégé à l'empereur Justinien II.

Stērōpe (-es), une des Pléiades, femme d'OEnomaüs, et fille d'Hippodamie.

Stērōpes (voy. *Cyclopes*).

Stēsīchōrus (-i), d'Himère, en Sicile, célèbre poète grec, contemporain de Sappho, d'Alcée, de Pittacus et de Phalaris, naquit, dit-on, en 632 av.

J.-C., fleurit vers 608, et mourut en 552, à l'âge de quatre-vingts ans. Stésichore fut un des neuf coryphées de la poésie lyrique proclamés par les anciens. Il occupa, avec Alcman, le premier rang dans une spécialité de l'art lyrique, la poésie chorale des Doriens.

Stēsibrōtus (-i), de Thasos, rhapsode et historien du temps de Cimon et de Périclès, mentionné avec de pompeux éloges par Platon et Xénophon.

Stēnōbēa (-æ), appelée ANTEA par plusieurs écrivains, était fille du roi lycien Iobates, et femme de Proetus. (Voy. *Bellerophontes*.)

Sthēnēlus (-i), 1) fils de Persée et d'Andromède, roi de Mycènes, et mari de Nicippé, de qui il eut Alcinoé, Méduse et Eurysthée. — 2) fils d'Androgée et petit-fils de Minos. Il partit de Paros avec Hercule pour l'expédition contre les Amazones, et fut, avec son frère Alcée, nommé par Hercule à la souveraineté de Thasos. — 3) fils d'Actor, également compagnon d'Hercule contre les Amazones. — 4) fils de Capanée et d'Évadné, fut un des Épigones, par qui Thèbes fut prise, et commanda les Argiens sous Diomède, dans la guerre de Troie. C'était un ami fidèle et un compagnon de ce héros. — 5) père de Cycnus, qui fut métamorphosé en cygne. De là vient qu'Ovide appelle le cygne *Stheneleis volucris* et *Stheneleia proles*. — 6) poète tragique contemporain d'Aristophane, qui l'attaque dans les *Guêpes*.

Stheno, voy. *Gorgones*.

Stīlīcho (-ōnis), fils d'un capitaine vandale, devint un des généraux les plus distingués de Théodose I^{er}, à la mort duquel il fut le véritable arbitre de l'Occident sous l'empereur Honorius. Il fut mis à mort à Ravenne en 408.

Stīlo (-ōnis) **L. Ælius Præconīnus**, célèbre grammairien romain, un des maîtres de Varron et de Cicéron.

Stilpon (-ōnis), célèbre philosophe, né à Mégare, enseigna la philosophie dans sa ville natale. Il surpassa, dit-on, ses contemporains par son génie inventif et son habile dialectique, et conquiert presque toute la Grèce à la philosophie de l'école de Mégare.

Stīmūla (-æ), nom de Sémélé, tel que le prononçaient les Romains.

Stōbæus (-i) **Joannes**, de Stobi, ville de Macédoine, d'où probablement son surnom de Stobæus, vivait vraisemblablement entre 450 et 500 ap. J. C. Les fruits de son immense lecture sont contenus dans un recueil d'extraits, qu'il destinait à son fils Septimius. Le premier livre renfermait en soixante sections les extraits relatifs à la physique; le second, en quarante sections, a trait d'abord à la logique, puis à la morale; il en est de même du troisième en quarante-deux sections, et du quatrième en cinquante-huit. Il nous manque le commencement, et du deuxième livre nous n'avons que les neuf premières sections. Dans les manuscrits le tout est partagé en deux ouvrages particuliers, dont l'un, en deux livres, est intitulé : *Extraits de physique, de dialectique et de morale*; l'autre : *Entretiens*. Chaque section porte un titre spécial, par exemple *περὶ ἀρετῆς*, *περὶ κακίας*, etc. Ces extraits sont tirés de plus de cinq cents auteurs grecs, et la valeur de ce recueil consiste principalement en fragments, qu'on ne trouve généralement point ailleurs, des poètes dramatiques. Les entretiens sont principalement une collection de proverbes ou sentences.

Stōbī (-ōrum), ville de Macédoine et la plus importante place du district de Pæonie, était probablement située sur la rivière Érigon, au N. de Thessalonique et au N.-O. d'Héraclée. Elle devint colonie romaine et municipale, et, sous les derniers empereurs, elle est la capitale de la province désignée sous le nom de Macédonia II ou Salutaris.

Stœchades insulæ (îles d'Hières), groupe de cinq îles de la Méditerranée, vis-à-vis de la côte de la Gaule Narbonnaise et à l'E. de Marseille.

Stœni (-ōrum), peuple ligurien, dans les Alpes maritimes, soumis par Q. Marcius Rex, 118 av. J.-C.

Strābo (-ōnis), surnom commun à plusieurs familles romaines; il signifie *louche* comme *Pætus*, mais il marque une disposition des yeux plus complète que son analogue.

Strābo (-ōnis), géographe, né à

Amasie dans le Pont. La date de sa naissance est inconnue, mais peut-être faut-il la placer en 54 av. J.-C. Il vécut pendant toute la durée du règne d'Auguste et pendant au moins la première partie de celui de Tibère. On suppose qu'il mourut en 24 ap. J.-C. Il passa quelques années à Rome et voyagea beaucoup dans diverses contrées. Nous apprenons par son propre ouvrage qu'en 24 ap. J.-C. il se trouvait en Égypte avec son ami Ælius Gallus. Il a écrit un ouvrage historique en quarante-trois livres, qui est perdu. Il commençait à l'endroit où finit l'histoire de Polybe, et était probablement conduit jusqu'à la bataille d'Actium. Il écrivit aussi un ouvrage sur la géographie (Γεωγραφικὴ), en dix-sept livres, qui nous est parvenu entier, à l'exception du septième, dont nous n'avons qu'un maigre abrégé. Ce travail de Strabon n'était pas destiné, selon sa propre expression, à l'usage de tout le monde. Il s'adressait à tous ceux qui avaient reçu une bonne éducation et particulièrement à ceux qui se trouvaient engagés dans les hautes régions de l'administration. Son ouvrage forme un frappant contraste avec la géographie de Ptolémée, et la liste toute sèche de noms, de temps en temps relevée par l'addition de quelque détail, qui forme la partie géographique de l'Histoire naturelle de Plin.

Strabo Seius (voy. *Sejanus*).

Stráton (-ōnis), fils d'Arcésilas, de Lampsaque, célèbre philosophe péripatéticien, maître de Ptolémée Philadelphé. Il succéda à Théophraste comme chef de l'école en 288 av. J.-C., et, après l'avoir dirigée dix-huit ans, il fut remplacé par Lycon. Il se consacra spécialement à l'étude des sciences naturelles, d'où son surnom de *Physicus*.

Strätōnīce (-es), fille de Démétrius Poliorcète et de Phila, fille d'Antipater. En 300 av. J.-C., lorsqu'elle ne pouvait guère avoir plus de dix-sept ans, elle épousa Séleucus, roi de Syrie. Malgré la grande différence d'âge, elle vécut quelques années en parfaite intelligence avec le vieux roi; mais son beau-fils Antiochus ayant conçu pour

elle une passion violente, Séleucus, pour sauver la vie de son fils, mise en danger par cet amour, maria Stratonice au jeune prince.

Strätōnīcēa (-æ : *Eski-Hisar*, Ru.), une des villes principales de l'intérieur de la Carie, bâtie par Antiochus I^{er} Soter, qui la fortifia et la nomma du nom de Stratonice. Elle était située à l'E. de Mylasa et au S. d'Alabanda, près du fleuve Marsyas, qui se jette au S. dans le Méandre. Sous les Romains ce fut une ville libre.

Strátus (-i : *Lepenu* ou *Lepanon*, Ru.), ville principale d'Acarnanie, à dix stades à l'O. de l'Achéloüs. Son territoire s'appelait STRATICE.

Ströphādes insulæ, primitivement nommées PLOTÆ (*Strofadia* et *Strivali*), deux îles de la mer Ionienne, devant la côte de Messénie, et au S. de Zacynthe. Les Harpyes furent poursuivies jusque dans ces îles par les fils de Borée; arrivés là ils s'en retournèrent, et l'on suppose que c'est à cette circonstance que ces îles durent le nom de Strophades (les îles du Retour).

Ströphīus (-i), roi de Phocide, fils de Crissus et d'Antipathia, et mari de Cydragora, Anaxibia, ou Astyochia, de qui il eut Astydanie et Pylades (voy. *Orestes*).

Strýmōn (-ōnis : *Struma*, nommée par les Turcs : *Karasu*), rivière importante de Macédoine, formant la limite entre cette contrée et la Thrace, jusqu'au temps de Philippe. Elle avait sa source dans le mont Scomius, coulait d'abord au S., puis au S.-E., traversait le lac Prasias, et directement, au S. d'Amphipolis, se jetait dans le golfe de la mer Égée qui, de son nom, s'appelait *Strymonicus sinus*.

Stymphālides (voy. *Stymphalus*).

Stymphālus (-i), ville dans le N.-E. de l'Arcadie, et dont le territoire était borné au N. par l'Achaïe, à l'E. par la Sicyonie et la Phliasie, au S. par le territoire de Mantinée et à l'O. par celui d'Orchomène et de Phénée. La ville était située sur une montagne de même nom, et sur le côté N. du lac Stymphalis (*Zaraka*), sur les bords duquel habitaient, selon la tradition, les

célèbres oiseaux, appelés STYMPHALIDES, qui furent détruits par Hercule.

Styra (-ōrum : *Stura*), ville de l'île d'Eubée, sur la côte S.-O., non loin de Carystus, et vis-à-vis de Marathon en Attique.

Styx (-ŷgis) (de la même racine que le verbe *στυγέω*, haïr, abhorrer), Styx, nom du principal fleuve des enfers, qu'il entourait sept fois de ses eaux. Styx est fille de l'Océan et de Téthys. Comme nymphe, elle habite à l'entrée de l'Hadès (enfer), dans une grotte élevée soutenue par des colonnes d'argent. Comme fleuve, le Styx est un bras de l'Océan, qui naît de sa dixième source; le Cocyte est un fleuve qui sort du Styx. Elle eut du géant Pallas : Zélus (*jalousie*), Niké (*victoire*), Bia (*violence*), et Cratos (*puissance*). Elle fut la première de toutes les immortelles qui conduisit ses enfants à Zeus (Jupiter) pour l'assister contre les Titans; et, en retour de ce service, ses enfants reçurent le privilège de vivre éternellement avec Jupiter; Styx elle-même devint la divinité par laquelle on faisait les serments les plus solennels. Quand un dieu avait à jurer par Styx, Iris allait chercher une coupe pleine de l'eau du fleuve, et le dieu, en prononçant son serment, répandait cette eau.

Styx (*Mavra-Neria*), rivière dans le N. de l'Arcadie, près de Nonacris; elle descendait d'un rocher élevé et se jetait dans le Crathis.

Suāda (-æ), personnification romaine de la Persuasion, répondant à la Pitho (Πειθώ) des Grecs. On la désignait aussi par le diminutif SUADELA.

Sublāquēum (-i : *Subiaco*), petite ville des Éques dans le Latium, sur l'Anio et près de sa source.

Sublīciūs Pons, le plus ancien pont de Rome, construit, dit-on, par Ancus Martius. Il était en bois (*Sublicæ*, ais, planches); et, souvent emporté par les eaux, il fut chaque fois, jusqu'à la dernière période, reconstruit en bois, par un sentiment de respect religieux.

Sūbūra ou **Suburra** (-æ), district populeux de Rome, comprenant la vallée qui s'étend entre l'Esquilin, le Quirinal et le Viminal.

Sūcro (-ōnis) 1) (*Xucar*), rivière de l'Hispania Tarraconensis, qui a sa source dans la branche S. du mont Iudbeda dans le territoire des Celtiberi, et se jette au S. de Valentia dans le golfe de la Méditerranée nommé de son nom Sinus Sucronensis (*golfe de Valence*). — 2) (*Callera*), ville des Edetani dans l'Hispania Tarraconensis, sur la rivière précédente, entre l'Iberus et Carthago Nova.

Suessa Aurunca (-æ : *Sessa*), ville des Aurunci dans le Latium, à l'E. de la voie Appienne, entre Minturnes et Trinum, sur la pente O. du mont Massique. Le poète Lucilius y naquit.



Suessa Aurunca.

Suessa Pōmētia (-æ), ou simplement POMETIA, ancienne et importante ville des Volsques dans le Latium, au S. de Forum Appii, prise par Tarquin l'Ancien. C'était une des vingt-trois cités situées dans la plaine qui fut plus tard couverte par les Marais Pomptins, ainsi nommés, dit-on, du nom de cette ville.

Suessētāni (-ōrum), peuple de l'Hispania Tarraconensis, mentionné avec les Edetani.

Suessiōnes ou **Suessōnes** (-um), peuple puissant de la Gallia Belgica, compté parmi les plus vaillants de la Gaule Belgique après les Bellovaques, et qui pouvait du temps de César mettre sur pied 50,000 hommes. Les Suessiones habitaient un pays vaste et fertile à l'E. des Bellovaques, au S. des Veromandui et à l'O. des Remi. Ils possédaient douze villes, dont la capitale était Noviodunum, plus tard Augusta Suessionum ou Suessones (*Soissons*).

Suessūla (-æ : *Torre di Sessola*), ville du Samnium, sur la pente S. du mont Tifata.

Suētōnius Paullinus (voy. *Paulinus*).

Suētōniūs Tranquillus, C., Suetone, historien romain, né au commen-

cement du règne de Vespasien, exerça la profession d'avocat à Rome sous le règne de Trajan. Il était étroitement lié avec Pline le Jeune, de qui plusieurs lettres lui sont adressées. A la requête de Pline, Trajan accorda à Suétone le *ius trium liberorum*; car, bien qu'il fût marié, il n'avait pas trois enfants, nombre exigé pour le relever de diverses incapacités légales. Suétone fut ensuite nommé secrétaire particulier (*magister epistolarum*) d'Adrien, mais il fut privé de cet emploi en même temps que Septimius Clarus, le préfet du prétoire, pour s'être familiarisé, sans sa permission, avec Sabine, femme de l'empereur. Son principal ouvrage est celui qui a pour titre : « Vies des douze Césars. » L'auteur de ces biographies n'y suit pas l'ordre chronologique; il groupe ensemble plusieurs choses de même genre. Son style est bref et précis, quelquefois obscur, sans viser à la parure. Le traité *De illustribus Grammaticis* et celui *De claris Rhetoribus* ne sont probablement que des fragments d'un plus grand ouvrage. Les seules productions qui nous restent encore de Suétone sont quelques Vies d'écrivains romains.

Suēvi (-ōrum), un des plus grands et plus puissants peuples de la Germanie, ou, à proprement parler, nom collectif d'un grand nombre de tribus germanes, qu'on a groupées ensemble à cause de leur penchant commun à l'émigration, et par opposition aux tribus sédentaires connues sous la dénomination générale d'Ingevones. Les Suèves, d'après tous les écrivains anciens, occupaient la majeure partie de la Germanie; mais leurs récits ne sont point d'accord sur la détermination de cette partie.

Suidas (-æ), lexicographe grec, sur qui on ne sait rien, sinon qu'il doit avoir vécu avant Eustathe. Le lexique de Suidas, bien que sans mérite quant à l'exécution, a cependant pour nous un double titre à l'estime: il est précieux pour l'histoire littéraire de l'antiquité, pour l'explication des mots, et il contient une foule de citations d'anciens écrivains.

Suionēs (-um), nom général de toutes les tribus germanes établies en Scandinavie.

Sulla (-æ), nom d'une famille patricienne de la *gens Cornelia*. 1) P., bisaïeul du dictateur Sylla, et petit-fils de P. Cornelius Rufinus, qui fut deux fois consul pendant les guerres samnites (voy. *Rufinus Cornelius*). Il n'est point fait mention de son père. Il fut *flamen dialis*, *prætor urbanus* et *peregrinus*, en 212 av. J.-C., lorsqu'il présida à la première célébration des jeux Apollinaires. — 2) L., surnommé *Felix* (l'Heureux), le dictateur, naquit en 138 av. J.-C. Bien que son père ne lui eût laissé qu'une très-mince propriété, ses moyens suffirent pour lui faire donner une bonne éducation. Il étudia le grec et la littérature romaine avec ardeur et succès, et paraît s'être pénétré de bonne heure de cet amour des lettres et des arts par lequel il se distingua pendant tout le cours de sa vie. En même temps il poursuivait le plaisir avec une égale ardeur, et sa jeunesse, ainsi que son âge mûr, fut dégradée par les vices les plus sensuels. Il fut questeur en 107, lorsqu'il servit sous Marius en Afrique, et déploya autant d'habileté que de zèle dans l'accomplissement des devoirs de sa charge. Il continua à servir sous Marius avec une grande distinction dans les campagnes contre les Cimbres et les Teutons; mais Marius s'étant montré jaloux de la réputation naissante de son officier, Sylla quitta Marius en 102 et prit un commandement sous le collègue de Marius, Q. Catulus, qui lui confia la principale direction de la guerre. Sylla alors retourna à Rome, où il paraît avoir vécu quelques années tranquillement. Il fut préteur en 93, et, l'année suivante (92), envoyé en qualité de propréteur en Cilicie, avec l'ordre formel du sénat de rétablir Ariobarzane dans ses États de Cappadoce, d'où il avait été chassé par Mithridate. Sylla obtint un succès complet. Il défit Gordius, général de Mithridate, en Cappadoce, et remplaça Ariobarzane sur le trône. L'inimitié qui s'était élevée entre Marius et Sylla prit alors un caractère plus implacable. L'habileté de Sylla et sa renommée toujours croissante avaient déjà amené le parti de l'aristocratie à jeter les yeux sur lui comme sur un de ses chefs, et l'animosité politique vint ainsi s'ajouter à la haine

privée; mais la guerre sociale qui vint à éclater fit taire pour quelque temps les querelles particulières. Marius et Sylla prirent tous les deux une part active à la guerre contre l'ennemi commun. Mais Marius avançait en âge et il éprouvait une mortification profonde à voir tous ses exploits mis en échec par l'énergie supérieure de son rival. Sylla remporta plusieurs victoires éclatantes sur l'ennemi, et s'empara de Bovianum, capitale des Samnites. Il fut élu consul pour l'année 88 et fut investi par le sénat du commandement de la guerre contre Mithridate. Les événements qui suivirent son expulsion de Rome par Marius, son retour dans cette ville à la tête de ses légions, et la proscription de Marius et de ses principaux partisans, sont rapportés dans la vie de Marius. Sylla resta à Rome jusqu'à la fin de l'année, et partit pour la Grèce au commencement de 87, pour diriger la guerre contre Mithridate. Après avoir chassé de la Grèce les généraux de ce monarque, Sylla franchit l'Hellespont et conclut un peu hâtivement, en 84, un traité de paix avec le roi de Pont. Il se prépara alors à retourner en Italie où, pendant son absence, le parti de Marius avait repris l'avantage. Laisant à son lieutenant L. Licinius Murena le gouvernement de la province d'Asie avec deux légions, il fit voile avec son armée pour Athènes. Tout en préparant la terrible lutte qui allait s'engager en Italie, il ne perdit pas de vue les intérêts de la littérature. Il transporta avec lui d'Athènes à Rome la précieuse bibliothèque d'Apellicon de Téos, qui contenait la plus grande partie des œuvres d'Aristote et de Théophraste (voy. *Apellicon*). Il débarqua à Brindes en 83. Les partisans de Marius, à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, avaient toute chance de victoire. Mais Sylla, à force de présents et de promesses, parvint à gagner un grand nombre des soldats de Marius, et il persuada à plusieurs villes d'Italie d'épouser sa cause. Sur le champ de bataille ses efforts furent couronnés d'un égal succès, et il fut habilement soutenu par plusieurs membres de la noblesse romaine. L'année suivante (82), la lutte se termina par la victoire décisive rem-

portée par Sylla sur les Samnites et les Lucaniens commandés par Pontius Télésinus devant la Porte Colline de Rome. Cette victoire fut suivie de la reddition de Préneste et de la mort de Marius le jeune qui s'était réfugié dans cette ville. Sylla fut alors maître de Rome et de l'Italie; il résolut de tirer la plus ample vengeance de ses ennemis et d'extirper le parti populaire. Un de ses premiers actes fut de dresser la liste de ses ennemis qu'il fallait mettre à mort; cette liste fut appelée *proscriptio*. La terreur régna alors non-seulement à Rome, mais dans toute l'Italie. Sans cesse de nouvelles listes de proscrits étaient publiées. Pas un n'échappa; car Sylla, pour complaire à ses partisans, inscrivait sur ces listes fatales leurs ennemis personnels ou les particuliers dont les biens étaient convoités par ses adhérents. Au début de ces horreurs Sylla avait été nommé dictateur pour tout le temps qu'il le jugerait nécessaire; il employa ce temps à essayer de restaurer la puissance de l'aristocratie et du sénat et de diminuer celle du peuple. Au commencement de 81 il célébra un magnifique triomphe en l'honneur de sa victoire sur Mithridate. Afin de consolider son pouvoir il établit des colonies militaires dans toute l'Italie. 23 légions, ou, selon d'autres autorités, 47 légions reçurent des concessions de terre en Italie. Sylla se créa également une sorte de garde du corps pour la protection de sa personne, en accordant le droit de citoyen à un grand nombre d'esclaves ayant appartenu aux personnes proscrites par lui. Le nombre des esclaves ainsi gratifiés s'élevait, dit-on, à plus de 10,000, et ils furent appelés *Cornelii* du nom de Sylla leur patron. Après avoir conservé la dictature jusqu'au commencement de 79, Sylla résigna cette magistrature, à la grande surprise de toutes les classes. Il se retira dans ses terres à Puteoli (Pouzzoles) et là, entouré de toutes les merveilles de la nature et de l'art, il passa le reste de ses jours au sein de la littérature et des plaisirs sensuels qui avaient toujours eu pour lui tant de charmes. Cette vie dissolue hâta sa fin. La cause immédiate de sa mort fut la rupture d'une veine, mais quelque temps auparavant il avait souffert de la

maladie dégoûtante connue dans les temps modernes sous le nom de maladie pédiculaire (*morbus pediculosus* ou *phthiriasis*). Il mourut en 78 dans sa soixantième année.



Sylla, dictateur.

— 3) **FAUSTUS**, fils du dictateur par sa quatrième femme, Cornelia Metella, et frère jumeau de Fausta, naquit un peu avant 88, année où son père obtint son premier consulat. Faustus accompagna Pompée en Asie et fut le premier qui franchit les murs du temple de Jérusalem en 63. En 60, il donna les jeux de gladiateurs que son père, par ses dernières volontés, avait ordonné de célébrer en son honneur. En 54, il fut questeur. Il épousa la fille de Pompée et suivit dans la guerre civile le parti de son beau-père. Il assista à la bataille de Pharsale et plus tard alla rejoindre en Afrique les chefs du parti. Après la bataille de Thapsus en 46, il essaya de se réfugier en Mauritanie, mais, fait prisonnier par P. Sittius, il fut conduit devant César. Comme il arrivait dans le camp de ce dernier, il fut tué par les soldats au milieu d'un tumulte. — 4) **P.**, petit-fils du dictateur, fut élu consul avec P. Autronius Prætor pour l'an 65, mais ni lui ni son collègue n'entrèrent en charge; ils furent accusés de corruption par L. Torquatus et condamnés. On pensait généralement que Sylla avait trempé dans les deux conjurations de Catilina. Pendant la guerre civile il épousa la cause de César. Il servit sous lui en Grèce en qualité de lieutenant et commanda avec César lui-même l'aile droite à la bataille de Pharsale (48). Il mourut en 45. — 5) **SERV.**, frère du n° 4, prit part aux deux conjurations de Catilina.

Sulmo (-ōnis), 1) (*Sulmona*), ville des Pélignes, dans le pays des Sabins, célèbre comme lieu de naissance d'Ovide. — 2) (*Sermoneta*), ancienne ville des Volsques dans le Latium, sur l'Ufens.

Sulpicia (-æ), femme poète de Rome, florissait vers la fin du premier siècle;

elle est célèbre par diverses épîtres amoureuses adressées à son mari Calenus.

Sulpicius Galba (voy. *Galba*).

Sulpicius Rufus, 1) **P.**, un des orateurs les plus distingués de son temps, était né en 124 av. J.-C. En 93, il fut questeur, et, en 89, il servit comme lieutenant du consul Cn. Pompeius Strabo dans la guerre marsique. En 88 il fut élu tribun; mais il abandonna le parti de l'aristocratie et se joignit à Marius. Quand Sylla marcha sur Rome à la tête de son armée, Marius et Sulpicius prirent la fuite. Marius réussit à se réfugier en Afrique, mais Sulpicius, découvert dans une villa, fut mis à mort. — 2) **P.**, probablement fils ou petit-fils du précédent, fut un des lieutenants de César en Gaule et dans la guerre civile. Il fut préteur en 48. — 3) **SERV.**, avec le surnom de **LEMONIA**, indiquant la tribu à laquelle il appartenait, fut contemporain et ami de Cicéron, et à peu près du même âge. Il devint un des meilleurs jurisconsultes et des plus brillants orateurs de son temps. Il fut questeur du district d'Ostia en 74; édile curule en 69; préteur en 65 et consul en 51 avec Claudius Marcellus. Il paraît avoir épousé la cause de César dans la guerre civile, et César le nomma proconsul d'Achaïe en 46 ou 45. Il mourut en 43, dans le camp de M. Antoine, pendant une mission dont le sénat l'avait chargé auprès d'Antoine, qui assiégeait Dec. Brutus dans Modène. Sulpicius avait écrit un grand nombre d'ouvrages de droit.

Summānus (i) (forme dérivée de *summus*, suprême), ancienne divinité romaine ou étrusque, considérée comme égale ou même comme supérieure à Jupiter. Jupiter était le dieu du ciel pendant le jour; Summanus y régnait pendant la nuit et lançait ses foudres dans les ténèbres. Il y avait un temple de Summanus à Rome près du Circus Maximus.

Sūnium (-i: Cap Colonna), célèbre promontoire formant l'extrémité S. de l'Attique, avec une v. de même nom. Là était un magnifique temple d'Athéna, élevé de 300 pieds au-dessus de la mer; les colonnes existent encore et ont donné au promontoire son nom moderne.

Surenas, général des Parthes qui

battirent Crassus en 54 av. J.-C. (voy. *Crassus*).

Sūp̄erum mare (voy. *Adria*).

Surrentum (-i : *Sorrento*), ancienne ville de Campanie, vis-à-vis de Caprée, et située sur le promontoire (*Prom. Minervæ*) qui sépare le golfe de Préneste du golfe de Pouzzoles.

Sūsa (ōrum : Anc. Test. *Shusan*; *Shus*, Ru.), Suse, résidence d'hiver des rois de Perse, était située dans le district Cissia de la prov. de Susiane, sur la rive orientale du fl. Choaspes.

Sūsārion (-ōnis), à qui on attribue l'origine de la comédie attique, était né à Mégare, d'où il passa en Attique, dans le village d'Icaria, lieu célèbre comme siège du culte de Dionysus (Bacchus). La comédie mégarienne paraît avoir fleuri, dans son plein développement, environ 600 ans av. J.-C. et au delà; et elle fut introduite par Susarion dans l'Attique entre 580 et 564.

Sūsīāna (-æ) ou **Sūsīāne** (-es) ou **Sūsis** (-īdis, exactement correspondant à *Khusistan*), une des principales provinces de l'ancien empire des Perses, était située entre la Babylonie et la Perse, et entre le mont Parachoatras et la tête du golfe Persique. Dans cette dernière direction son littoral s'étendait du point où l'Euphrate se joint au Tigre jusqu'à l'embouchure du fl. Oroatis (*Tab*). Elle était séparée de la Perse au S.-E. et à l'E. par une chaîne de montagnes habitées par des tribus indépendantes, qui exigeaient même des rois de Perse un droit de libre passage. Au N. elle était séparée de la Grande Médie par le mont Charbanus; à l'O., elle l'était de l'Assyrie par une ligne imaginaire tirée au S. depuis les environs du passage Médique dans le mont Zagros jusqu'au Tigre; et elle l'était de la Babylonie par le Tigre même.

Sutrium (-i : *Sutri*), ancienne ville d'Étrurie sur le côté E. du Saltus Ciminius, et sur la route de Vulsinii à Rome; elle devint colonie romaine en 383 av. J.-C.

Sŷbāris (-is), 1) (*Coscile* ou *Sibari*), rivière de Lucanie, qui coule près de la ville de même nom et se jette dans le Crathis. — 2) célèbre ville grecque en Lucanie, située entre les rivières Sybaris et Crathis, à une courte distance du golfe

de Tarente, et près des frontières du Bruttium. Elle fut fondée en 720 av. J.-C. par les Achéens et les Trœzèniens, et atteignit rapidement un haut degré de prospérité et de richesse. Ses habitants se firent remarquer par un tel amour du luxe et du plaisir que Sybarite devint synonyme de voluptueux.



Sybaris.

Sŷbōta (-ōrum : *Syvota*), groupe de petites îles devant la côte d'Épire, et vis-à-vis du promontoire de Leucymne (à Corcyre), avec un port de même nom sur le continent.

Sŷchæus ou **Sīchæus** (-i), nommé aussi *Acerbas* (voy. ce nom).

Sŷcēnē (-es : *Assouan*, Ru.), ville de la Haute-Égypte, sur la rive gauche du Nil, juste au-dessous de la première cataracte. C'était un point important dans l'astronomie et la géographie des anciens, parce qu'elle était située précisément sous le tropique du Cancer, et avait été choisie en conséquence comme le lieu le plus convenable pour y faire passer le principal parallèle de latitude.

Sŷennēsis, nom commun des rois de Cilicie. Les plus importants de ces rois sont : 1) un roi de Cilicie, qui se joignit à Sabynetus (Nebuchadnezzar) pour servir de médiateur entre Cyaxare et Alyatte, rois de Médie et de Lydie, probablement en 610 av. J.-C. — 2) contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, dont il était tributaire. Sa fille fut mariée à Pyxodorus. — 3) contemporain d'Artaxerxès II (Mnémon), régnait sur la Cilicie, quand Cyrus le Jeune traversa son territoire dans son expédition contre son frère Artaxerxès.

Sŷgambri, **Sŷgambri**, **Sīgambri**, **Sŷcambri** ou **Sīcambri** (-ōrum), un des plus puissants peuples de la Germanie, à une époque très-reculée. Il appartenait aux Istævones, et

habitait originairement au N. des Ubiens sur le Rhin, d'où ils se répandirent au N. jusqu'à la Lippe. Ils furent soumis par Tibère sous le règne d'Auguste. Peu de temps après ils disparaissent de l'histoire et ne sont plus mentionnés qu'au temps de Ptolémée, qui les place beaucoup plus au N., près des Bructères et des Lombards, quelquefois entre le Vecht et l'Yssel. A une époque encore plus moderne nous les trouvons formant une partie importante de la confédération connue sous le nom de Francs.

Sylla (voy. *Sulla*).

Sylvānus (voy. *Silvanus*).

Sŷmæthus (i : *Giaretto*), rivière sur la côte de Sicile et au pied du mont Etna; elle forme la limite entre le territoire de Leontini et celui de Catane.

Syme (-es), petite île devant la côte S.-O. de Carie, était située à l'embouchure du Sinus Doridis, à l'O. du promontoire de Cynossema.

Symmāchus, Q. Aurelius, savant distingué, homme d'État et orateur, dans la seconde moitié du quatrième siècle de notre ère, remarquable par son zèle à défendre l'ancienne religion païenne de Rome. Il fut proconsul en Afrique en 373; et, en 391, Théodose l'éleva au consulat. De ses œuvres il nous reste encore dix livres de lettres et quelques fragments de discours.

Synnāda (-æ), et **Synnās** (-ādis : probabl. *Afiour-Kara-Hisar*, Ru.), ville dans le N. de la Phrygia Salutaris, d'abord peu considérable, plus tard place de grande importance, et, depuis Constantin, capitale de la Phrygia Salutaris.

Sŷphax (-ācis), roi des Massæsyliens, tribu la plus occidentale de la Numidie. Son histoire est rapportée dans la vie de son contemporain et rival Massinissa. Syphax, fait prisonnier par Massinissa (203 av. J.-C.), fut envoyé par Scipion, sous la garde de Lælius, à Rome, où il mourut peu de temps après.

Sŷrācūsæ (-ārum : *Siracusa*), Syracuse, la plus riche et la plus peuplée de toute la Sicile, était située dans la partie S. de la côte E., à 400 stades au N. du cap Plemmyrium, et à dix stades au N.-E. de l'embouchure de la rivière Anapus, près du lac ou marais nommé

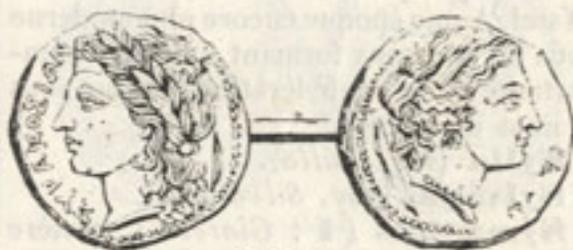
Syraco, d'où elle tirait son nom. Elle fut fondée en 734 av. J.-C., un an après la fondation de Naxos, par une colonie de Corinthiens et autres Doriens, conduits par Archias de Corinthe. La ville était dans l'origine bornée à l'île d'Ortygie située immédiatement devant la côte, mais plus tard elle s'étendit sur le continent voisin et, au temps de sa plus grande extension, sous Denys l'Ancien, elle se composait de cinq villes distinctes, savoir : ORTYGIA, souvent appelée simplement l'ILE, où se trouvait la fontaine Aréthuse; ACHRADINA, TYCHE, NEAPOLIS et EPIPOLÆ. Après qu'Epipolæ eut été adjointe à la ville, la circonférence de Syracuse fut de cent quatre-vingts stades ou plus de vingt-deux milles anglais; et la population entière de la cité est supposée s'être élevée jusqu'à cinq cent mille âmes, au temps de sa plus grande prospérité. Syracuse avait deux ports. Le grand port, encore appelé *Porto Maggiore*, est une magnifique baie, d'environ cinq milles de circonférence, formée par l'île d'Ortygie et le cap Plemmyrium. Le petit port, appelé aussi *Laccius*, situé entre Ortygia et Achradina, était assez spacieux pour recevoir une nombreuse flotte de vaisseaux de guerre. — Il y avait à Syracuse plusieurs carrières de pierres (*Lautumæ*), qui sont fréquemment mentionnées dans les anciens écrivains et dans lesquelles furent enfermés les malheureux prisonniers athéniens. Dans un côté de ces carrières se trouve la remarquable excavation, appelée l'Oreille de Denys, dans laquelle on dit que ce tyran faisait jeter les prisonniers qui lui étaient suspects, attendu que d'un petit appartement situé au-dessus il pouvait entendre la conversation de ses captifs. Mais ce récit n'est évidemment qu'une fable. — La ville moderne de Syracuse se borne à l'île. Les autres quartiers de l'ancienne cité sont inhabités et leur place n'est marquée que par quelques ruines. Les plus importantes sont celles du grand théâtre et d'un amphithéâtre de la période romaine. — Le gouvernement de Syracuse était dans l'origine une aristocratie; ce fut ensuite une démocratie, jusqu'au jour où Gélon se fit tyran ou souverain de Syracuse, en 485 av. J.-C. Sous son administration et celle

de son frère Hiéron, Syracuse atteignit un degré inouï d'opulence et de prospérité. Hiéron mourut en 467 et eut pour successeur son frère Thrasybule; mais la cruauté et la rapacité de ce dernier provoquèrent bientôt une révolte de ses sujets qui eut pour résultat sa déposition et l'établissement d'une forme démocratique de gouvernement. L'événement le plus important de l'histoire de Syracuse fut le siège de cette ville par les Athéniens, lequel se termina par la destruction totale des grands armements d'Athènes, en 413. La démocratie continua d'exister à Syracuse jusqu'en 406, où Denys l'Ancien s'empara de la tyrannie. Après un règne long et prospère il eut pour successeur, en 367, son fils Denys le Jeune, qui fut enfin chassé par Timoléon en 343. La forme républicaine fut de nouveau établie; mais ce ne fut pas pour longtemps; et, en 317, Syracuse tomba sous la domination d'Agathocle. Ce tyran mourut en 289; et, la ville étant déchirée par les factions, les Syracusains conférèrent volontairement le souverain pouvoir à Hiéron II, avec le titre de roi, en 270. Hiéron entretint des relations amicales avec les Romains; mais à sa mort, en 216, à l'âge de quatre-vingt douze ans, son petit-fils Hiéronyme, qui lui succéda, embrassa le parti des Carthaginois. Une armée ro-



Syracuse.

maine conduite par Marcellus fut envoyée contre Syracuse; et, après un siège de deux ans, pendant lequel Archimède aida puissamment ses concitoyens par la construction de diverses machines de guerre (voy. *Archimedes*), la ville fut prise, en 212. Depuis lors Syracuse devint une ville de la province romaine de Sicile.



Syracuse.



Syracuse.



Vue du Fort Euryalus à Syracuse.

Sÿria dea, « la déesse syrienne », nom sous lequel on désigne quelquefois la syrienne Astarté ou Aphrodité (Vénus). On ne saurait douter que le culte d'Aphrodité n'ait été importé de l'Orient dans l'île de Chypre, et n'ait passé de là dans le sud de la Grèce.

Sÿria (-œ : en araméen : *Surja*; *Soristan*; en arab. *Esh-Sham*; c.-à-d. le pays sur la gauche; *Syria*), la Syrie, contrée de l'Asie Occidentale, située le long de l'extrémité E. de la mer Méditerranée, entre l'Asie Mineure et l'Égypte.

Dans un sens plus vaste cette dénomination s'appliquait à tout le pays borné par le Tigre à l'E., les montagnes d'Arménie et de Cilicie au N., la Méditerranée à l'O., et le désert d'Arabie au S. Toute cette étendue de pays était peuplée par la branche araméenne de la grande race sémitique (ou syro-arabe), et est comprise dans l'Ancien Testament sous le nom d'Aram. Les populations étaient des mêmes races, et celles du N. du Taurus en Cappadoce et dans le Pont s'appellent les Syriens blancs (LEUCOSYRI), par opposition aux populations de teint foncé qui habitent la Syrie propre, et qu'on désigne parfois sous le nom de Syriens noirs (Σύροι μέλανες). Même quand le nom de Syrie est employé dans ce sens restreint ordinaire, il est souvent confondu avec celui d'Assyrie, qui ne diffère de Syria que par l'addition de l'article défini. De plus, dans le sens restreint du nom, Syria comprend encore deux districts qui sont souvent considérés comme ne lui appartenant pas, à savoir la PHÉNICIE et la PALESTINE, et un troisième, que l'on regarde souvent aussi comme séparé, à savoir la Coélé-Syrie; mais cette dernière contrée est généralement reconnue pour une portion de la Syrie. Dans ce sens restreint la Syrie était bornée à l'O. (en commençant par le S.) par le mont Hermon; à l'extrémité S. de l'Anti-Liban, qui la sépare de la Palestine, par la chaîne du Liban qui la séparait de la Phénicie, par la Méditerranée et le mont Amanus, qui la séparait de la Cilicie; au N. (où elle est bordée par la Cappadoce) par la principale chaîne du mont Taurus, exactement le long du parallèle du 38° degré de latitude N., et longeant l'Euphrate juste au-dessous de Juliopolis, et considérablement au-dessus de Samosate; à partir de là l'Euphrate forme la limite E., séparant la Syrie, d'abord d'une très-petite portion de l'Arménie, puis de la Mésopotamie, jusqu'au 36° degré de latitude N. (ou au delà); à partir de ce point les limites S.-E. et S., du côté de la Babylonie et de l'Arabie, dans le Grand Désert, sont tout à fait indéfinies (voy. *Arabia*). La partie O. de la limite S. courait juste au-dessous de Damas, étant formée par les contrées montagneuses de

la Trachonitis. La partie O. du pays était coupée par une série de montagnes courant au S. du Taurus, sous les noms d'AMANUS, PIERIA, CASIUS, BARGYLUS, LIBANUS et ANTILIBANUS; et la partie N., entre l'Amanus et l'Euphrate, était également montagneuse. La principale rivière de Syrie était l'ORONTES; les petites rivières CHALUS et CHRYSORRHOAS n'étaient pas non plus sans importance. Dans la période historique la plus ancienne la Syrie contenait une foule de royaumes indépendants, dont le plus important était celui de DAMAS. Ces petits États furent soumis par David, mais ils recouvrèrent leur indépendance à la fin du règne de Salomon, et la maintinrent jusqu'au temps où Tiglath-Pileser, roi d'Assyrie, prit Damas et probablement conquiert toute la Syrie, en 740 av. J.-C. Après avoir fait successivement partie des empires d'Assyrie, de Babylonie, de Perse et de Macédoine, elle devint, à la suite de la bataille d'Ipsus, en 301 av. J.-C., le partage de Séleucus Nicator, et forma une partie du grand royaume des Séleucides dont l'histoire est racontée aux articles *Seleucus*, *Antiochus*, *Demetrius*, etc. Dans ce partage toutefois la Coélé-syrie et la Palestine passèrent, non point à la Syrie, mais à l'Égypte, et la possession de ces provinces fut la grande source des contestations qui éclatèrent entre les Ptolémées et les Séleucides. Par les irruptions des Parthes à l'E., et la guerre malheureuse d'Antiochus le Grand avec les Romains, le royaume gréco-syrien fut réduit aux limites mêmes de la Syrie, et s'affaiblit de plus en plus jusqu'à ce que Tigrane, roi d'Arménie, en triompha, en 79 av. J.-C. Bientôt après, quand les Romains eurent vaincu Tigrane ainsi que Mithridate, la Syrie fut paisiblement annexée par Pompée aux États de la république et constituée en province, en 64 av. J.-C.; mais le district N., la COMMAGÈNE, ne fut pas comprise dans cet arrangement. Les efforts tentés par Zénobie pour faire de la Syrie le siège de son empire sont relatés aux articles *Palmyra* et *Zenobia*. Pendant que les empereurs romains défendaient cette précieuse possession contre les attaques des rois de Perse avec des succès divers, un nouveau

danger se présenta, dès le quatrième siècle, de la part des Arabes du Désert, qui commençaient à être connus sous le nom de SARACENI (Sarrasins); et quand l'élevation de Mahomet eut donné aux Arabes cette grande impulsion religieuse qui mit tout le monde d'Orient en révolution, la Syrie fut la première grande conquête qu'ils firent sur l'empire d'Orient, 632-638 apr. J.-C.

Syriæ Portæ (-ārum : *Pas de Beilan*), nom du passage le plus important entre la Cilicie et la Syrie, situé entre les bords du golfe d'Issus à l'O. et le mont Amanus à l'E.

Syrinx (-ingis), nymphe arcadienne qui, poursuivie par Pan, se jeta dans le Ladon, et, sur sa prière, fut métamorphosée en un roseau, dont Pan se fit une flûte.

Syros ou **Syrus** (-i : *Syra*), ile de la mer Égée, une des Cyclades, située entre Rhenea et Cythnus.

Syrīca Regio (partie O. de la Régence de Tripoli), nom spécial de cette partie de la côte N. de l'Afrique qui est située entre les deux Syrtes, depuis le fleuve Triton, au fond de la Petite Syrte, à l'O., jusqu'aux Autels des Philènes (*Philenorum Aræ*), au fond de la Grande Syrte, à l'E. C'était, en majeure partie, une très-étroite bande de sables, parsemée de marais salés, entre la mer et une chaîne de montagnes formant la pointe du Grand Désert (*Sahara*), et n'offrant que de loin en loin quelques localités susceptibles de culture, particulièrement sur les bords du fl. Cinyps. Elle était peuplée par des tribus libyennes. Sous les Romains elle forma une partie de la province d'Afrique. Elle était souvent appelée TRIPOLITANA à cause de ses trois principales villes, ABROTONUM, OËA, et LEPTIS MAGNA; ce fut son nom usuel sous le bas empire et ce nom s'est conservé jusqu'à nous dans celui de Régence de Tripoli.

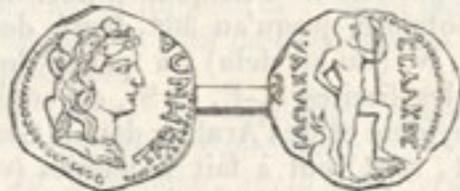
Syrtis (-is et *īdis*), et **Syrtes** (-ium), les deux grands golfes situés dans la moitié E. de la côte N. de l'Afrique. Tous les deux étaient proverbiallement dangereux, la Grande Syrte à cause de ses bancs de sable et de ses sables mouvants, et de son exposition ouverte

aux vents du N., la Petite à cause de ses rives rocheuses inclinées, de son exposition aux vents de N.-E. et de la variabilité des marées qui en résulte pour elle. — 1) SYRTIS MAJOR (*Golfe de Sidra*), celui des deux golfes qui est à l'E., est un golfe vaste et profond sur le littoral de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, exactement vis-à-vis de la mer Ionienne ou de l'embouchure de l'Adriatique, entre la Sicile et le Péloponnèse. Le Grand Désert vient se terminer sur ses rives en y formant une côte sablonneuse (voy. *Syrīca Regio*). La terreur qu'on éprouve à l'idée d'être jeté sur ses rivages se trouve exprimée dans le récit du voyage de Saint-Paul en Italie (Actes des Apôtres 27, 17). — 2) SYRTIS MINOR (*Golfe de Khabs*); ce golfe est situé à l'angle S.-O. du grand coude formé par la côte N. de l'Afrique, à l'endroit où elle incline au S. à partir du voisinage de Carthage, puis s'affaisse vers l'E., en d'autres termes, dans l'angle situé entre la côte de la Zeugitane et de la Byzacène (*Tunis*) et la côte N. de la Tripolitaine (*Tripoli*).

Syrus Publius, esclave transporté à Rome quelques années avant la chute de la République et qui devint bientôt célèbre comme mimographe. Il paraît avoir fleuri vers l'an 45 av. J.-C. Il existe encore sous le titre de *Publii Syri Sententiæ* une compilation contenant probablement un grand nombre de vers extraits de ses mimes.

T.

Tābæ (-ārum), 1) (*Tavi*), petite v. dans l'intérieur de la Sicile. — 2) (*Dawas*), v. de Carie, sur la frontière de Phrygie. — 3), v. de Perse, dans le district de la Paratacène, sur la route d'Ecbatane à Persépolis.



Tabæ, en Carie.

Tābernæ (voy. *Tres Tabernæ*).

Tāburnus (-i : *Taburno*), montagne qui appartient moitié à la Campanie, moitié au Samnium. Elle se termine du côté S. aux Fourches Caudines.

Tācāpē (-es : *Khabs*, Ru.), v. du N. de l'Afrique, dans la Regio Syrtica, à l'angle le plus intérieur de la Syrtis Minor, à laquelle la ville moderne donne son nom.

Tacfarinas, nom d'un Numide, auxiliaire de Rome, qui déserta et devint le chef des Musulamii, peuple qui confine à la Mauritanie. Il fut enfin défait et tué dans la bataille par Dolabella, en 24 apr. J.-C.

Tachompsō, et **Tacompsos**, plus tard **Contrapsēlcis**, ville de la Dodeca-Schœnus, c.-à-d. de la partie de l'Éthiopie qui est immédiatement au-dessus de l'Égypte.

Tachōs, roi d'Égypte, successeur d'Acoris, maintint l'indépendance de cette contrée pour peu de temps pendant la fin du règne d'Artaxerxès II.

Tācītus (-i), 1) C. CORNELIUS, historien. Le lieu et la date de sa naissance ne sont pas connus. Il était un peu plus âgé que Pline le jeune, qui était né en 61 apr. J.-C. Tacite dut son premier avancement à l'empereur Vespasien, et il reçut d'autres faveurs de ses fils, Titus et Domitien. En 78, il épousa la fille de C. Julius Agricola, à laquelle il avait été fiancé l'année précédente, lorsqu'Agricola était consul. Sous le règne de Domitien, et en 88, Tacite fut préteur et assista comme quindécemvir à la solennité des Jeux séculaires, qui furent célébrés cette année-là. Agricola mourut à Rome en 93, mais ni Tacite ni la fille d'Agricola ne se trouvaient près de lui. On ignore où était Tacite pendant la dernière maladie de son beau-père. Sous le règne de Nerva (97), Tacite fut nommé consul suffectus, à la place de T. Virginius Rufus, qui était mort cette année, et dont il prononça l'oraison funèbre. Tacite et Pline étaient liés d'une étroite amitié. Dans le recueil des Lettres de Pline, on en trouve onze adressées à Tacite. L'époque de la mort de Tacite n'est pas connue, mais il paraît avoir survécu à Trajan, qui mourut en 117. Les œuvres qui nous restent de Tacite sont : une Vie

d'Agricola, son beau-père ; les *Histoires* (*Historia*), qui comprenaient la période depuis le second consulat de Galba (en 68), jusqu'à la mort de Domitien (96), et l'auteur se proposait d'y ajouter les règnes de Nerva et de Trajan ; — les quatre premiers livres nous sont seuls parvenus dans leur forme complète ; le cinquième livre est incomplet ; — les *Annales* (*Annales*), qui commencent à la mort d'Auguste (14) et comprennent la période qui va jusqu'à la mort de Néron (68), c.-à-d. un espace de cinquante-quatre années ; la plus grande partie du livre cinquième est perdue, ainsi que le septième, le huitième, le neuvième, le dixième, le commencement du onzième et la fin du seizième, qui est le dernier ; — le traité *De Moribus et Populis Germaniæ*, qui est une description des Nations germaniques, et enfin le *Dialogue sur les Orateurs*, ouvrage qu'on lui a contesté, mais probablement sans raison. La dignité morale de Tacite est empreinte dans ses œuvres ; l'amour de la vérité et la pureté du but y respirent. Son grand mérite git dans la connaissance du cœur humain, dans la pénétration des mobiles de la conduite des hommes ; et il trouva d'abondants matériaux pour cette étude dans l'histoire des empereurs, et particulièrement dans celle de Tibère. Le style de Tacite a un cachet particulier, bien qu'il ait quelques traits de ressemblance avec celui de Salluste. Dans les *Annales* il est concis, nerveux et gros de pensées ; travaillé, mais avec art, et exempt de toute superfluité. Quelquefois un simple mot donne la clé de la pensée, et si l'intention de ce mot échappe, le sens de l'écrivain n'est point saisi. — 2) M. CLAUDIUS, empereur romain du 25 sept. 275 au mois d'avril 276 ap. J.-C. Tacite, à l'époque de son élection, était âgé de soixante-dix ans, et il n'accepta la pourpre qu'à regret. Il soutint dignement pendant son court règne le caractère élevé dont il avait fait preuve avant son accession au trône. Il mourut à Tarse ou à Tyane, le 9 avril 276

Tēnārūm (-i : *Cap Matapan*), promontoire de Laconie, qui forme l'extrémité S. du Péloponnèse, et sur lequel était construit un célèbre temple de Poséidon (Neptune), possédant un asile inviolable.

Un peu au N. du temple et du port d'Achille était une ville, appelée aussi TÆNARUM ou TÆNARUS et dans les derniers temps CÆNEPOLIS. Sur le promontoire était une caverne, par laquelle on disait qu'Hercule avait traîné Cerbère de l'Enfer au monde supérieur. On y voyait aussi une statue d'Arion assis sur un dauphin, parce que ce fut là, selon la tradition, qu'il débarqua après son merveilleux sauvetage par un dauphin. Du temps des Romains il y avait sur le promontoire de célèbres carrières de marbre.

Tägēs (-ētis), nom d'un être mystérieux d'Étrurie, qu'on représente comme un enfant doué de la sagesse d'un vieillard. Tagès, fils d'un Genius Jovialis, et petit-fils de Jupiter, sortit soudain de la terre et instruisit Tarchon et les Étrusques dans l'art des Haruspices. Les Étrusques écrivirent dans la suite tout ce qu'il avait dit; ce fut là l'origine des livres de Tagès, qui suivant quelques-uns étaient au nombre de douze.

Tāgus (-i : en espagnol *Tajo*, en portug. *Tego*), le Tage, un des principaux fleuves d'Espagne; il a sa source dans le pays des Celtibériens, entre les monts Orospeida et Idubeda, et, après avoir coulé dans la direction de l'O., il se jette dans l'Atlantique.

Tālāus (-i), fils de Bias et de Pero, et roi d'Argos. Il épousa Lysimaché (Eurynomé ou Lysianassa) et en eut Adraste, Parthénopée, Pronax, Mécistée, Aristomaque et Ériphyle. Le nom patronymique *Talaionides* s'applique à ses fils, Adraste et Mécistée.

Talos (voy. *Perdix*).

Talthÿbius (-i), héraut d'Agamemnon devant Troie. Il était honoré comme un demi-dieu à Sparte et à Argos, où on lui offrait des sacrifices.

Tāmassus ou **Tamāsus** (-i : probablement la même que la TEMESE d'Homère, ville située au milieu de l'île de Chypre, au N.-O. d'Olympus et à vingt-neuf milles S.-E. de Soloë.

Tāmēsis (-is) ou **Tāmēsa** (-æ : en angl. *Thames*, en fr. la *Tamise*), fleuve de la Grande-Bretagne, sur lequel était située Londinium (Londres); il se jette dans la mer sur la côte E. César traversa la Tamise à quatre-vingt milles

romains de distance de la mer, probablement à Cowey Stakes, près d'Oatlands et du confluent du Wey.

Tamōs, né à Memphis en Égypte, fut vice-gouverneur d'Ionie sous Tissapherne, puis il s'attacha au service de Cyrus le jeune.

Tānāger (-gri : *Negro*), rivière de Lucanie, qui a sa source dans les Apennins. Après avoir coulé dans la direction du N.-E., elle se perd sous terre près de Polla pendant un espace de deux milles, et finit par se jeter dans le Silarus près de Forum Popilii.

Tānāgra !(-æ : *Grimadha* ou *Grimala*), célèbre ville de Béotie, située sur une pente escarpée sur la rive gauche de l'Asopus, à quinze stades d'Oropus, et à deux cents stades de Platées, dans le district nommé Tanagræa, et quelquefois Pœmandris. On supposait que Tanagre était la même que la Græa d'Homère. Placée près des frontières de l'Attique, elle était fréquemment exposée aux attaques des Athéniens; et les Athéniens essayèrent dans ses environs une célèbre défaite, en 457 av. J.-C.



Tanagre.

Tānāis (-is ou -īdis), 1) (le Don, c.-à-d. l'Eau), grand fleuve, qui a sa source dans le N. de la Sarmatie d'Europe (au centre de la Russie) et coule au S.-E. jusqu'à ce qu'il arrive près du Volga; là il tourne au S.-O. et va se jeter dans l'angle N.-E. du Palus Mæotis (mer d'Asow). Il était ordinairement considéré comme la limite entre l'Europe et l'Asie. — 2) (Ru., près de *Kallatchei*), ville de la Sarmatie Asiatique, sur le côté N. de l'embouchure S. du Tanaïs, à une petite distance de la mer.

Tanaquil (voy. *Tarquinius*).

Tanetum (-i : *Taneto*), ville des Boiens, dans la Gaule Cispadane, entre Modène et Parme.

Tānis (Anc. Test. : *Zoan*; *San*,

Ru.), très-ancienne ville de la Basse-Égypte, dans la partie E. du Delta, sur la rive droite du bras du Nil, qui, de son nom, s'appelait bras Tanitique, et sur le côté S.-O. du grand lac situé entre ce bras et le bras Pélusiaque du Nil, qu'on appelait aussi *Tanis* (lac de Menzaleh), d'après le nom de la ville. C'était une des capitales de la Basse-Égypte, sous les premiers rois, et la principale cité du *Nomos Tanites*.

Tantälus (**i**), 1) fils de Zeus (Jupiter) et de la nymphe Pluto. Sa femme est appelée par quelques-uns Euryanassa, par d'autres Taygete ou Dioné, et par d'autres Clytia ou Eupryto. Il fut le père de Pélops, de Broteas et de Niobé. Toutes les traditions le représentent comme un opulent monarque; mais tandis que les uns le disent roi de Lydie, d'autres le donnent pour roi d'Argos et de Corinthe. Tantale est particulièrement célèbre dans l'histoire ancienne, par le châtement terrible qui lui fut infligé après sa mort. D'après le récit commun, il avait divulgué les secrets que lui avait confiés Zeus, et il fut puni dans les enfers par une soif dévorante; placé au milieu d'un lac, chaque fois qu'il approchait ses lèvres de l'eau, elle fuyait devant lui sans qu'il pût jamais les y tremper. Au-dessus de sa tête pendaient des branches chargées de fruits, qui reculaient également quand ses mains s'étendaient pour les saisir. De plus, au-dessus de lui s'avancait un énorme rocher qui menaçait sans cesse de l'écraser. Une autre tradition rapporte que, désirant éprouver les dieux, il découpa son fils Pélops en morceaux, les fit bouillir et les leur servit à table; une troisième dit qu'il déroba le nectar et l'ambrosie. Suivant une quatrième, Tantale encourut ce châtement en recelant un chien d'or, que Rhéa avait placé près de Zeus et de sa nourrice pour veiller sur eux, et que Pandarée avait volé. Le supplice de Tantale était passé en proverbe dans l'antiquité, et c'était souffrir le supplice de Tantale que d'avoir constamment sous les yeux l'objet de ses désirs sans pouvoir le saisir. — 2) fils de Thyeste, qui fut tué par Atrée. — 3) fils d'Amphion et de Niobé.

Taöchi (**-örum**), peuple du Pont, sur les frontières d'Arménie.

Täphäe insülæ (**-ärüm**), groupe de petites îles dans la mer Ionienne, situées entre les côtes de la Leucadie et d'Acarnanie. Elles s'appelaient encore les îles des Téléboens, et leurs habitants étaient indifféremment nommés TAPHIENS ou TÉLÉBOENS. La plus grande de ces îles est appelée TAPHOS par Homère, mais TAPHIOS et TAPHIOUSA par les écrivains postérieurs.

Täphus (voy. *Taphiæ*).

Tapröbänē (**-ēs** : *Ceylan*), grande île de l'Océan indien, vis-à-vis de l'extrémité S. de l'Inde en deçà du Gange.

Täras (voy. *Tarentum*).

Tarbelli (**-örum**), un des peuples les plus importants de la Gaule Aquitaine, entre l'Océan et les Pyrénées. Leur ville principale était *Aque Tarbellicæ* ou *Augustæ* sur l'*Aturus* (Dax sur l'Adour).

Tarchon (**-önis** ou **-ontis**), fils de Tyrrhenus, fonda, dit-on, la ville de Tarquinii (voy. *Tarquinii*). Virgile le représente comme venant au secours d'Énée contre Turnus.

Tärentinus sinus (golfe de Tarente), grand golfe dans le S. de l'Italie, entre le Bruttium, en Lucanie, et la Calabre; il commence à l'O. près du prom. Lacinium, et finit à l'E. près du prom. Iapygium; il doit son nom à la ville de Tarente.

Tärentum (**-i**), appelée **Taras** (**-antis**) par les Grecs (aujourd'hui Taranto), importante ville grecque en Italie, située sur la côte O. de la presqu'île de Calabre, et sur une baie de la mer, d'environ cent stades de circuit, qui forme un excellent port et est une portion du grand golfe de Tarente. La ville était située au milieu d'une belle et fertile contrée, au S. du mont Aulon et à l'O. de l'embouchure du Galæsus. Elle avait été bâtie dans l'origine par les Iapygiens, auxquels vinrent se joindre, suivant la tradition, quelques colons crétois venus du voisinage de la ville d'Uria, et elle dut son nom au personnage mythique, Taras, fils de Poséidon. La grandeur de Tarente ne date cepen-

dant que de l'an 708 av. J.-C., époque où les habitants primitifs furent expulsés, pour faire place à un corps considérable de *Partheniæ* Lacédémoniens, conduits par Phalante (voy. *Phalantus*). Elle ne tarda pas à devenir la cité la plus puissante et la plus florissante de toute la grande Grèce et à exercer une sorte de suprématie sur toutes les autres cités grecques de l'Italie. L'accroissement de l'opulence introduisit le luxe et la mollesse chez les citoyens, et quand ils se virent pressés par les Lucaniens et autres peuples du voisinage, ils furent obligés d'appeler la mère patrie à leur aide. Archidamus, fils d'Agésilas, fut le premier à les secourir, en 338 av. J.-C., et périt dans la bataille livrée pour les défendre. Le prince dont ils invoquèrent ensuite l'assistance fut Alexandre, roi d'Épire, oncle d'Alexandre le Grand. Il eut d'abord des succès considérables; mais il fut une fois défait et tué par les Bruttians en 326, près de Pandosie, sur les bords de l'Achéron. Peu de temps après, les Tarentins eurent à combattre un ennemi plus redoutable. Ayant attaqué quelques navires romains et grossièrement insulté l'ambassadeur envoyé de Rome pour demander réparation, la guerre leur fut déclarée par la puissante république. Ils furent sauvés pendant quelque temps par Pyrrhus, roi d'Épire, qui vint à leur secours en 281; mais deux ans après la défaite de ce monarque et son expulsion de l'Italie, Tarente fut prise par les Romains (272). Dans la deuxième guerre punique elle se révolta contre Rome et prit le parti d'Annibal (212); mais elle fut reprise par les Romains en 207, et traitée par les vainqueurs avec la plus grande sévérité. Depuis cette époque la prospérité et la richesse de Tarente allèrent en déclinant. Elle devint ensuite une colonie romaine, et elle était encore du temps d'Auguste une place d'une im-

portance considérable. Ses habitants conservèrent leur amour du luxe et des plaisirs; et Horace l'appelle la molle Tarente, la lâche Tarente (*molle, imbellè Tarentum*).



Tarente.

Tarichēa (-æ), ou -eæ (-ārum : *El Kerch*, Ru.), ville de Galilée, à l'extrémité S. du lac Tiberias.

Tarnē (-ēs), ville de Lydie, sur le mont Tmolus, mentionnée par Homère.

Tarpeia (-æ), fille de Sp. Tarpeius, gouverneur de la citadelle romaine sur la colline Saturnia, appelée plus tard Capitoline. Séduite par l'or des bracelets et des colliers des Sabins, elle consentit à ouvrir une porte de la forteresse à Titus Tatius et à ses soldats. Lorsqu'ils y pénétrèrent, ils jetèrent sur elle leurs boucliers, et la firent périr en l'étouffant sous cette masse. Elle donna son nom à la roche Tarpeienne, qui faisait partie de la colline du Capitole.

Tarphē (-ēs), ville de Locride, sur le mont OËta, mentionnée par Homère, et appelée plus tard PHARYGÆ.

Tarquīnia (-æ) (voy. *Tarquinius*).

Tarquīnii (-ōrum : *Tarchina*; *Corneto*), ville d'Etrurie, sur une colline et sur la rivière Marta, au S.-E. de Cosa et sur la route qui mène de cette dernière ville à Rome. C'était une des douze cités étrusques, et elle était probablement considérée comme la métropole de la confédération. Elle fut fondée, dit-on, par Tarchon, fils ou frère de Tyrrhénus, qui conduisit la colonie lydienne d'Asie en Italie. Ce fut à Tarquinies que Démarate, père de Tarquin l'ancien, vint s'établir; et ce fut de cette ville que la famille des Tarquins passa à Rome. Tarquinies devint plus tard colonie romaine et municipale; mais elle perdit graduellement sa première impor-



Tarente.

tance, et, dans le huitième ou neuvième siècle de l'ère chrétienne, elle fut abandonnée par ses habitants, qui fondèrent Corneto sur la colline opposée. On a découvert à Tarquinies quelques restes intéressants de l'art étrusque.

Tarquinius (-i), nom d'une famille connue dans l'histoire primitive de Rome, et qui lui donna son cinquième et son septième rois. Voici, telle qu'elle avait cours, la légende des Tarquins : Démarate, leur ancêtre, qui appartenait à la noble famille des Bacchiades à Corinthe, s'établit à Tarquinies en Étrurie, où il épousa une femme étrusque, de qui il eut deux fils, Lucumon et Aruns. Démarate légua tous ses biens à Lucumon, et mourut peu de temps après. Mais, bien que Lucumon fût ainsi un des plus riches personnages de Tarquinies et qu'il eût épousé Tanaquil, appartenant à une famille du plus haut rang, il fut exclus, comme étranger, de tout pouvoir et de toute influence dans l'État. Mécontent de cette position inférieure, il partit pour Rome, monté sur un char avec sa femme et accompagné d'une suite nombreuse. Quand ils arrivèrent au Janicule, un aigle saisit le bonnet qu'il avait sur la tête, et, après l'avoir enlevé à une grande hauteur, descendit l'y replacer. Tanaquil, qui était versée dans la science augurale des Étrusques, trouva dans ce fait le présage des plus grands honneurs. Ses prédictions ne tardèrent point à se vérifier. L'étranger fut bien venu à Rome, et lui et ses compagnons furent admis aux droits de citoyens. Il prit le nom de L. TARQUINIUS, auquel Tite-Live ajoute celui de PRISCUS. Sa fortune, son courage et sa sagesse lui gagnèrent l'affection d'Ancus Martius et du peuple. Le premier le nomma gouverneur de ses enfants; et à sa mort le sénat et le peuple l'éluèrent unanimement pour occuper le trône, devenu vacant. Le règne de Tarquin fut distingué par de grands exploits guerriers et de grandes œuvres pacifiques. Il défit les Latins et les Sabins; et ce dernier peuple lui céda la ville de Collatia, où il plaça une garnison, sous le commandement d'Égérius, fils de son frère Aruns, décédé, lequel prit le sur-

nom de Collatinus. Quelques traditions portent que Tarquin défit également les Étrusques. Il fit construire beaucoup d'édifices publics et d'autres ouvrages à Rome, entre autres les vastes égouts qui subsistent encore. Tarquin fit aussi d'importants changements dans la constitution de l'État. Il fut assassiné, après un règne de trente-huit ans, à l'instigation des fils d'Ancus Martius. Mais ces derniers ne jouirent point du fruit de leur crime. Car Servius Tullius, avec l'aide de Tanaquil, s'empara du trône vacant. Servius Tullius, dont nous donnons la vie à l'article TULLIUS, fut tué après un règne de quarante-quatre ans, par son beau-fils, L. Tarquinius, qui lui succéda. — L. TARQUINIUS SUPERBUS, Tarquin le Superbe, monta sur le trône sans qu'aucune forme d'élection eût sanctionné son élévation. Un de ses premiers actes fut l'abolition des droits que Servius Tullius avait déférés aux plébéiens; en même temps tous les sénateurs et patriciens dont il se méfiait, ou dont il convoitait les biens, furent ou mis à mort ou envoyés en exil. Il prit une garde du corps, qui le mit en état de faire tout ce qu'il voulait. Sa cruauté et sa tyrannie lui valurent le surnom de *Superbe*. Mais, tout tyran qu'il était à l'intérieur, il éleva Rome à un haut degré de puissance et d'influence parmi les nations voisines. Il donna sa fille en mariage à Octavius Mamilius de Tusculum, le plus puissant des chefs latins; par là Rome devint la tête de la confédération latine. Il défit les Volsques, et prit l'opulente ville de Suessa Pometia, avec les dépouilles de laquelle il commença l'érection du Capitole que son père avait fait vœu de bâtir. Dans les voûtes de ce temple il déposa les trois livres sibyllins, qu'il avait achetés d'une sibylle ou prophétesse pour 300 pièces d'or, prix qu'il avait d'abord refusé avec dédain. Il déclara ensuite la guerre à Gabies (Gabii), une des cités latines qui refusaient d'entrer dans la ligue. Ne pouvant s'emparer de cette ville par la force des armes, Tarquin recourut au stratagème. Son fils Sextus, feignant d'être maltraité par son père, et couvert de marques sanglantes produites par des coups de

fouet, s'enfuit à Gabies. Les Gabiens, séduits par ses discours, lui confièrent le commandement de leurs troupes; puis, sur l'avis de son père, qui dans son jardin, en présence de l'envoyé de Sextus, avait silencieusement abattu les têtes des pavots les plus élevés, il mit à mort ou exila tous les principaux citoyens de Gabies et n'eut plus dès lors aucune difficulté à lui persuader de se soumettre à son père. Au milieu de sa prospérité, Tarquin perdit le trône à la suite d'un outrage honteux commis par son fils Sextus sur la personne de Lucrece, femme de son cousin Tarquin Collatin. Aussitôt que Sextus fut parti, Lucrece dépêcha un messenger à son mari et à son père. Collatin accourut, accompagné de L. Brutus; Lucretius vint avec P. Valerius, qui plus tard fut surnommé Publicola. Ils la trouvèrent plongée dans le désespoir. Elle leur raconta ce qui était arrivé, leur recommanda de venger son honneur, et se tua sous leurs yeux. Ils jurèrent de la venger. Brutus, dépouillant sa feinte stupidité, se mit à leur tête. Il était Tribunus Celerum; il réunit le peuple et exposa l'attentat commis. La même indignation s'empara de toutes les classes. Un décret fut rendu qui déposait le roi et le bannissait de Rome, lui et toute sa famille. Tarquin, avec ses deux fils, Titus et Aruns, se réfugia à Cære en Étrurie. Sextus se rendit à Gabies, sa principauté personnelle, où il fut bientôt après mis à mort par les amis de ceux qu'il avait fait périr. Tarquin avait régné vingt-quatre ans. Il fut banni en 510 av. J.-C. Les Tarquiniens et les Véiens épousèrent la cause du tyran exilé, et marchèrent contre Rome. Les deux consuls s'avancèrent à leur rencontre. Une bataille sanglante fut livrée, où Brutus et Aruns, le fils de Tarquin, se tuèrent l'un l'autre. Tarquin alla ensuite demander secours à Lars Porsena, le puissant souverain de Clusium, qui marcha contre Rome à la tête d'une armée considérable. L'histoire de cette mémorable expédition est rapportée à l'article PORSENA. Après que Porsena eut quitté Rome, Tarquin se réfugia chez son beau-fils Mamilius Octavius, à Tusculum. Guidés par ce dernier, les

États latins embrassèrent le parti du roi exilé et déclarèrent la guerre à Rome. La querelle fut vidée par la célèbre bataille qui se livra près du lac Régille, où les Romains furent vainqueurs, par le secours de Castor et de Pollux. Tarquin s'enfuit alors auprès d'Aristobule à Cumès, où il mourut vieillard, malheureux et sans enfants. Telle est l'histoire des Tarquins d'après les écrivains anciens; mais elle renferme de nombreuses invraisemblances, et ne saurait être admise comme une histoire véritable.

Tarracīna (-æ : *Terracina*), plus anciennement **Anxur** (-ūris), ancienne ville du Latium, située à 58 milles au S.-E. de Rome, sur la voie Appienne et sur la côte, avec une citadelle bien fortifiée sur une haute colline, où était le temple de Jupiter Auxurus.

Tarrāco (-ōnis : *Tarragona*), ancienne ville sur la côte E. d'Espagne, située sur un rocher de 760 pieds de haut, entre l'Èbre et les Pyrénées, sur le fleuve Tulcis. Elle avait été fondée par les Marseillais, et dans la seconde guerre punique, pendant les campagnes des deux frères P. et Cn. Scipion contre les Carthaginois, elle servit de quartier général aux troupes romaines. Elle devint par la suite une populeuse et florissante cité; et Auguste, qui y prit ses quartiers d'hiver (26 av. J.-C.), après sa campagne contre les Cantabres, en fit la capitale d'une des trois provinces d'Espagne (*Hispania Tarraconensis*) et aussi une colonie romaine.

Tarsius (-i : *Tarza* ou *Balikesri*), rivière de Mysie, qui a sa source dans le mont Temnus, coule au N.-E., traverse le lac Miletopolites et se jette dans le Macestus.

Tarsus ou **Tarsos** (-i : *Tersus*, Ru.), Tarse, la ville principale de la Cilicie, située près du centre de la Cilicia Campestris, sur le fleuve Cydnus, à 12 milles au-dessus de son embouchure. Tout ce qu'on peut déterminer avec certitude sur son origine, c'est que c'était une très-ancienne ville des Syriens, qui furent les premiers habitants connus de cette partie de l'Asie Mineure, et qu'elle reçut de très-bonne heure des colons grecs. A l'époque de l'invasion

macédonienne, elle fut occupée par les troupes perses, qui se disposaient à la brûler, quand ils en furent empêchés par l'arrivée d'Alexandre. Après avoir joué un rôle important comme poste militaire dans les guerres des successeurs d'Alexandre et sous les rois syriens, elle devint, par la paix conclue entre les Romains et Antiochus le Grand, la ville frontière du royaume de Syrie au N.-O. Lorsque la puissance des Séleucides vint à décliner, Tarse eut beaucoup à souffrir de l'oppression de ses gouverneurs et des guerres entre les membres de la famille royale. Au temps de la guerre de Mithridate, elle fut maltraitée d'un côté par Tigrane, qui envahit la Cilicie, et de l'autre par les pirates qui avaient leurs places fortes dans les montagnes de la Cilicia Aspera et faisaient de là de fréquentes incursions dans la plaine. Elle fut délivrée de ces deux ennemis par Pompée, qui l'érigea en capitale de la nouvelle province de Cilicie (66 av. J.-C.). Sous Auguste, Tarse obtint l'exemption de taxes, par l'influence du précepteur de l'empereur, le philosophe stoïcien Athénodore, natif de cette ville. Elle jouit de cette faveur et fut désignée par le nom de plusieurs des derniers empereurs. Elle fut le théâtre d'événements importants dans les guerres avec les Perses, les Arabes et les Turcs, et aussi pendant les croisades. Tarse fut le lieu de naissance de plusieurs hommes distingués, et particulièrement de l'apôtre saint Paul.



Tarse.

Tartarus (-i), fils d'Æther et de Gé, et, par sa mère Gé, père des Géants, de Tiphœe et d'Echidna. Dans l'*Illiade*, le Tartare est un lieu souterrain, qui s'enfonce aussi profondément au-des-

sous de Hadès (l'Enfer) que le ciel s'élève au-dessus de la terre; il est clos par des portes d'airain. Les poètes des derniers temps emploient ce mot comme synonyme de l'enfer.

Tartessus (-i), ancienne ville d'Espagne, et un des principaux établissements des Phéniciens, probablement la même que la Tharschisch de l'Écriture Sainte. Tout le pays à l'O. de Gibraltar s'appelait aussi TARTESSIS.

Taruscon ou **Tarascon (-onis : Tarascon)**, ville des Salyes en Gaule, sur la rive E. du Rhône, au N. d'Arles (*Arles*) et à l'E. de Nemausus (*Nîmes*).

Tarvisium (-i : Treviso), ville de Vénétie dans le nord de l'Italie, sur la rivière Silis; elle devint le siège d'un archevêché et une place importante au moyen âge.

Tātius, Titus, roi des Sabins (voy. *Romulus*).

Tatta (Tuz-Gæl), grand lac salé dans le centre l'Asie Mineure.

Taulantii (-ōrum), peuple d'Illyrie, dans le voisinage d'Épidamne.

Taanus (-i : Taunus), chaîne de montagnes en Germanie, à une faible distance du confluent du Main et du Rhin.

Taurasia (voy. *Taurini*).

Taurentum (-i) et **Taurōis (-entis)**, forteresse appartenant à Marseille et près de cette ville.

Tauri (-ōrum), peuple grossier et sauvage de la Sarmatie d'Europe, qui sacrifiait tous les étrangers à une déesse que les Grecs identifiaient avec Artémis (Diane). Les Tauri habitaient la péninsule appelée de leur nom Chersonnesus Taurica.

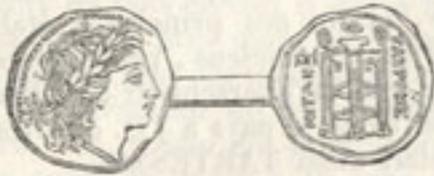
Taurīni (-ōrum), peuple de Ligurie, qui habitait sur le cours supérieur du Pô, au pied des Alpes. Leur ville principale était Taurasia, colonisée plus tard par Auguste et appelée Augusta Taurinorum (*Turin*).

Taurisci (-ōrum), peuple celtique du Noricum. C'est probablement l'ancien nom celtique de toute la population de la contrée.

Taurōis (voy. *Taurentum*).

Taurōmenium (-i : Taormina),

ville sur la côte E. de la Sicile, située sur le mont Taurus, d'où elle tirait son nom, et fondée, en 358 av. J.-C., par Andromachus avec les débris des habitants de Naxos.



Tauromenium.

Taurus (-i : de l'Araméen *Tur* (qui signifie haute montagne), le *Taurus* (*Ala-Dagh*, et autres noms spéciaux), grande chaîne de montagnes d'Asie. Dans sa plus grande extension, ce nom était appliqué par les géographes des derniers temps à la totalité de la grande chaîne qui traverse l'Asie de l'O. à l'E.; mais dans sa signification restreinte il désigne la chaîne située au S. de l'Asie Mineure, qui commence au Sacrum ou Chelidonium Promontorium, à l'angle S.-E. de la Lycie, enveloppe le golfe de Pamphylie, passant au milieu de la Pisidie, puis le long de la frontière S. de la Lycaonie et de la Cappadoce, qu'elle sépare de la Cilicie et de la Commagène; de là, après avoir été coupée par l'Euphrate, elle avance exactement à l'E. à travers le S. de l'Arménie, formant le cours d'eau entre les sources du Tigre au S. et les torrents qui alimentent l'Euphrate supérieur et l'Araxe au N.; puis elle continue jusqu'au littoral S. du lac Arsissa, où elle cesse de porter le nom de Taurus, et se prolonge dans la chaîne qui, sous les noms de Niphates, Zagros, etc., forme le littoral N.-E. de la vallée du Tigre et de l'Euphrate.

Tāvium (-i : prob. *Boghaz Kieni*, Ru.), capitale des Trocmi en Galatie; elle était située sur le côté E. de l'Halys, mais à quelque distance du fleuve, et formait le point de jonction de plusieurs routes conduisant dans toutes les parties de l'Asie Mineure.

Taxila ou **Taxiāla** (-ōrum), importante ville de l'Inde en deçà du Gange; elle était située dans une vaste et fertile plaine entre l'Indus et l'Hydaspes, et était la capitale du roi indien Taxiles.

Taxilēs. 1), prince ou roi indien, qui régnait sur le territoire situé entre l'Indus et l'Hydaspes, à l'époque de l'expédition d'Alexandre, en 327 av. J.-C. Son véritable nom était Mophis ou Omphis, et les Grecs paraissent l'avoir appelé Taxiles ou Taxilas, du nom de sa principale ville, Taxila. — 2) général au service de Mithridate le Grand.

Tāyġētē (-ēs), fille d'Atlas et de Pléioné, une des Pléiades, qui donna, dit-on, son nom au mont Taygète en Laconie. Elle eut de Jupiter deux fils, Lacedæmon et Eurotas.

Tāyġētus ou **Tāyġētum** (-i), ou **Tāyġēta** (-ōrum), le Taygète, haute chaîne de montagnes d'un caractère sauvage, qui séparent la Laconie et la Messénie, et s'étendent des frontières de l'Arcadie au cap Ténare.

Tēānum (-i), 1) **APPULUM** (*Ponte Rotto*), ville d'Apulie, sur le fleuve Frento et les confins des Frentani, à 18 milles de Larinum. — 2) **SIDICINUM** (*Teano*), importante ville de Campanie, et capitale des Sidicini, située sur la pente N. du mont Massicus et sur la Via Prænestina, à 6 milles à l'O. de Cales.



Teanum Sidicinum.

Tēārus (-i : *Teara*, *Deara* ou *Dere*), rivière de Thrace, dont les eaux passaient pour avoir la propriété de guérir les maladies de la peau.

Tēāte (-is : *Chieti*), capitale des Marrucini, située sur une colline escarpée sur le fleuve Aternus et sur la route d'Aternum à Corfinium.

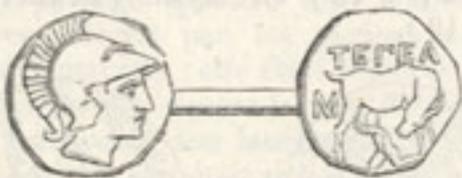


Teate.

Tecmessa (-æ), fille du roi phrygien Teleutas, dont le territoire fut dévasté par les Grecs dans une excursion de pillards sortis de Troie. Tecmessa fut prise et donnée à Ajax, fils de Télémon, de qui elle eut un fils nommé Eury-sacès.

Tectösages (-um), 1) en Gaule (voy. *Volcæ*). —2) en Asie Mineure (voy. *Galatia*).

Tégæa (-æ), 1) (*Piali*), importante ville d'Arcadie, capitale du district **TEGEATIS**, qui était borné à l'E. par l'Argolide et la Laconie, au S. par la Laconie, à l'O. par la Ménalie et au N. par le territoire de Mantinée. C'était une des plus anciennes villes d'Arcadie, fondée, suivant la tradition, par Tégéatès, fils de Lycaon. Les Tégéates envoyèrent trois mille hommes à la bataille de Platées, où ils se signalèrent par leur bravoure. Ils demeurèrent fidèles à Sparte, dans la guerre du Péloponnèse; mais, après la bataille de Leuctres, ils se joignirent au reste des Arcadiens pour l'établissement de leur indépendance. Pendant les guerres de la ligue achéenne Tégée fut prise par Cléomènes, roi de Sparte, et par Antigonos Doson, roi de Macédoine et allié des Achéens. —2) ville de Crète, fondée, dit-on, par Agamemnon.



Tégée.

Télāmōn (-ōnis), fils d'Éaque et d'Endéis, et frère de Pélée. Ayant aidé Pélée dans le meurtre de leur demi-frère PHOCUS (voy. *Peleus*), Télémon fut chassé d'Égine et se réfugia à Salamine. Là il épousa d'abord Glaucé, fille de Cychræus, roi de cette île, à la mort duquel il devint roi de Salamine. Il épousa ensuite Peribœa ou Eribœa, fille d'Alcathoüs, dont il eut Ajax, qu'on appelle de là souvent *Télāmōniades* et *Telamonius heros*. Télémon fut un des chasseurs de Calydon et un des Argonautes. Ce fut aussi un grand ami d'Hercule, auquel il se joignit dans son expédi-

tion contre Laomédon de Troie, et il entra le premier dans cette ville. Hercule, pour le récompenser, lui donna Theanira ou Hésione, fille de Laomédon, de qui il eut deux fils, Teucer et Trambelus.

Télāmōn (*Telamone*), ville et port d'Étrurie, à quelques milles au S. de la rivière Umbro. Elle avait été fondée, dit-on, par Télémon à son retour de l'expédition des Argonautes.

Telchīnes (-um), famille ou tribu qui passait pour descendre de Thalassa ou de Poséidon (Neptune). Ils sont représentés sous trois différents aspects : 1) *Comme cultivateurs du sol et ministres des dieux*. Comme tels, ils vinrent de Crète en Chypre, et passèrent de là à Rhodes, où ils fondèrent Camirus, Ialysus et Lindus. Rhodes, qui reçut d'eux le nom de *Telchinis*, fut abandonnée par eux, parce qu'ils prévoyaient que cette île serait inondée. Poséidon leur fut confié par Rhéa, et ils l'élevèrent de concert avec Caphira, fille de l'Océan. Rhéa, Apollon et Zeus (*Jupiter*) sont néanmoins représentés comme hostiles aux Telchines. Apollon, suivant la tradition, prit la forme d'un loup et détruisit les Telchines, et Zeus les engloutit dans une inondation. —2) *Comme des sorciers et des démons envieux*. Leurs yeux seuls et leur vue donnaient la mort. Il était en leur pouvoir de faire tomber la grêle, la pluie et la neige, et de prendre telle forme qu'il leur plaisait. Ils mêlèrent l'eau du Styx avec du soufre, afin de détruire les animaux et les plantes. —3) *Comme artistes*. Ils passent pour avoir inventé les arts et les institutions utiles, et pour avoir fait les images des dieux. Ils travaillaient le cuivre et le fer; la faucille de Saturne et le trident de Neptune étaient leur ouvrage.

Teleboa (voy. *Taphiæ*).

Télégōnus (-i), fils d'Ulysse et de Circé. Après qu'Ulysse fut retourné à Ithaque, Circé envoya Télégone à la recherche de son père. Une tempête jeta son vaisseau sur la côte d'Ithaque, et, pressé par la faim, il se mit à piller les campagnes. Ulysse et Télémaque, informés des ravages causés par cet étranger, partirent

pour le combattre ; mais Télégone perça Ulysse d'un javelot qu'il avait reçu de sa mère. Sur l'ordre d'Athéné (Minerve), Télégone, accompagné de Télémaque et de Pénélope, se rendit auprès de Circé à *Ææa* ; là il ensevelit le corps d'Ulysse, et épousa Pénélope, dont il eut Italus.

Tēlēmāchus (-i), fils d'Ulysse et de Pénélope. Il était encore enfant quand son père partit pour Troie. Celui-ci étant resté absent près de vingt ans, Télémaque se rendit à Pylos et à Sparte pour s'informer de son sort. Il fut reçu hospitalièrement par Nestor, qui chargea son propre fils de conduire Télémaque à Sparte. Ménélas l'y reçut aussi amicalement, et lui fit part des prédictions de Protée au sujet d'Ulysse. De Sparte Télémaque retourna à Ithaque, et à son arrivée il trouva son père, qu'il aida à tuer les prétendants.

Tēlēmūs (-i), fils d'Eurymus, et célèbre devin.

Tēlēphus (-i), fils d'Hercule et d'Augé, fille du roi de Tégée Aleus. Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, il consulta l'oracle de Delphes pour savoir quels étaient ses parents. Il reçut l'ordre de se rendre auprès du roi Teuthras en Mysie. Là il trouva sa mère, et succéda à Teuthras sur le trône de Mysie. Il épousa Laodicé ou Astyoché, fille de Priam, et essaya d'empêcher les Grecs de débarquer sur la côte de Mysie. Mais Dionysus (Bacchus) le fit choir dans une vigne, où il fut blessé par Achille. Instruit par un oracle que cette blessure ne pouvait être guérie que par celui qui l'avait faite, Téléphe se rendit au camp des Grecs ; et comme ceux-ci avaient également appris par un oracle que sans l'aide de Téléphe ils ne pourraient arriver à Troie, Achille guérit Téléphe au moyen de la rouille du javelot par lequel il avait été blessé. Téléphe, reconnaissant, enseigna aux Grecs la route qu'ils devaient prendre.

Telesia (-æ : *Telese*), ville du Samnium, sur la route d'Allifæ à Beneventum.

Tēlēsilla (-æ), d'Argos, célèbre poëtesse et héroïne, florissait en 510 av. J.-C. Elle conduisit une troupe de

— femmes de son pays dans la guerre avec le Spartiates.

Telesinus, Pontius (voy. *Pontius*).

Tellenæ (-ārum), ville du Latium, entre la voie Ostiensis et la voie Appienne.

Tellus (voy. *Gæa*).

Telmessus ou **Telmissus** (-i), 1) (*Mei*, port de Macri, Ru.), ville de Lycie, près des frontières de Carie, sur un golfe nommé *Telmissicus Sinus* et tout près du promontoire *Telmissis*. — 2) ville de Carie, à 60 stades (6 milles géogr.) d'Halicarnasse.

Tēlo (-ōnis) **Martius** (Toulon), ville et port de la Gaule Narbonnaise, sur la Méditerranée.

Tēlos (-i : *Telos* ou *Piskopi*), petite île de la mer de Carpathie, une des Sporades.

Telphussa (-æ) (voy. *Thelpusa*).

Tēmēnidæ (voy. *Temenus*).

Temenothyra (Τεμένου θύραι, Paus., 1, 35, § 7), petite ville de Lydie, selon Pausanias, ou de Phrygie, selon Hiéroclès (p. 668. éd. Wess.). Elle paraît avoir été située sur les confins de la Mysie, puisque les *Trimenothuritæ* (Τριμενοθυριται) — nom qui n'est sans doute qu'une autre forme de celui de *Temenothyritæ* — sont placés par Ptolémée (5, 2, § 15) en Mysie (Eckhel, 3, p. 119).

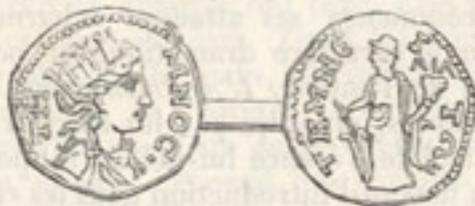


Temenothyra.

Tēmēnus (-i), fils d'Aristomaque, fut un des Héraclides qui envahirent le Péloponnèse. Après la conquête de la péninsule, il reçut Argos pour sa part du butin. Ses descendants, les *Temēnidæ*, chassés d'Argos, allèrent, dit-on, fonder le royaume de Macédoine ; de là vient que les rois de Macédoine s'appelaient *Temēnidæ*.

Tēmēsa ou **Tempsa** (-æ : *Torre del Lupi*), ville du Bruttium, sur le Sinus Terinaeus, et une des plus anciennes cités ausoniennes du S. de l'Italie.

Temnus (-i), 1) (*Morad* ou *Ak Dagh*), montagne de Mysie, qui s'étend à l'E. depuis le mont Ida jusqu'aux frontières de Phrygie, et qui partage la Mysie en deux. Elle contient les sources du Macestus, du Mysius, du Caicus et de l'Evenus. — 2) (*Menimen?* ou *Guzal-Hisar?*), ville d'Éolie dans le N.-O. de la Lydie (quelques-uns disent en Mysie), sur la rive O. de l'Hermus, à 30 milles au S. de Cyme. Elle fut presque détruite par un tremblement de terre sous le règne de Tibère, et sous celui de Titus, du temps de Pline, elle n'existait plus.



Tenarus.

Tempē (plur. neutre indéclin.), belle et pittoresque vallée dans le N. de la Thessalie, située entre les monts Olympe et Ossa, et que le Pénée traverse pour se rendre à la mer. Le gracieux paysage qu'offre cette vallée est souvent décrit par les anciens poètes et déclamateurs; elle était célébrée aussi comme un des séjours favoris d'Apollon, qui transporta son laurier de ce lieu à Delphes. Ce site était si beau que Tempé devint le nom par lequel on désignait toutes les belles vallées. C'est ainsi que nous trouvons dans le pays des Sabins, près de Reate (*Rieti*), une Tempé, arrosée par le fleuve Velinus; une autre en Sicile, baignée par les eaux de l'Hélorus, d'où Ovide l'appelle *Tempe Heloria*. — Virgile a dit aussi, en parlant des fraîches vallées en général : *At frigida tempe* (*Georg.*, 2, 469).

Tenctēri ou **Tenchteri** (-ōrum), peuple de Germanie, qui habitait les bords du Rhin, entre la Ruhr et le Sieg, au S. des Usipètes, avec lesquels il se trouve ordinairement nommé.

Tēnēdos ou **Tēnēdus** (-i), petite île de la mer Égée, devant la côte de la Troade; elle n'a pas l'importance que semblerait devoir lui assigner sa position près de l'embouchure de l'Hellespont, dont elle n'est éloignée que de 12 milles. Elle est mentionnée dans la légende de la guerre de Troie comme la station choisie par les Grecs pour abriter leur flotte lorsqu'ils feignirent de se retirer pour tromper les Troyens et les engager à introduire dans leurs murs le Cheval de bois. Dans la guerre des Perses Xerxès l'utilisa comme station navale. Elle devint par la suite alliée et tributaire d'Athènes, et resta fidèle à sa cause pendant toute la durée de la guerre du Péloponnèse, et jusqu'à la paix d'Antalcidas, où elle fut rendue à la Perse. Lors de la conquête macédonienne les Ténédiens recouvrèrent leur indépendance.



Tenedos.

Tēnes ou **Tennes**, fils de Cynus et de Proclea, et frère d'Hémithée. Cynus était roi de Colonaë en Troade. Sa seconde femme, Philonomé, s'éprit d'une passion violente pour son beau-fils; mais comme il repoussa ses avances, elle l'accusa auprès de son père, qui enferma dans un coffre et son fils et sa fille et les jeta dans la mer. Mais le coffre fut porté par les flots sur la côte de l'île de Leucophrys, dont les habitants choisirent Tēnes pour leur roi. De là le nom de Tēnēdos donné à l'île.

Tēnos (-i : *Tino*), petite île de la

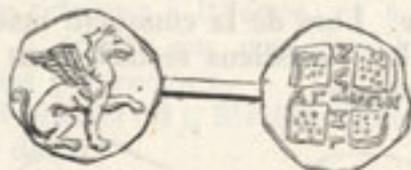


Tenos.

mer Egée, au S.-E. d'Andros et au N. de Délos.

Tentýra (**-ōrum** : *Denderah*, Ru.), ville de la haute Égypte, sur la rive occidentale du Nil, entre Abydos et Coptos, avec de célèbres temples d'Athor (la Vénus Égyptienne), d'Isis et de Typhon. On y voit encore de magnifiques restes des temples d'Athor et d'Isis; c'est dans ce dernier qu'on a découvert le célèbre zodiaque déposé au Musée de Paris.

Tēōs (**-i** : *Sighajik*), une des villes ioniennes situées sur la côte de l'Asie Mineure, renommée comme lieu de naissance du poète lyrique Anacréon. Elle était située au fond de la baie, entre les promontoires Coryceum et Myonnesus.



Teos en Ionie.

Tērentia (**-æ**), 1) femme de M. Cicéron, l'orateur, de qui elle eut deux enfants, un fils et une fille. C'était une femme de grand sens et de ferme résolution; et cette fermeté de caractère rendit plus d'un service à son faible et hésitant époux dans maintes circonstances importantes de sa vie. Toutefois, pendant la guerre civile, Cicéron eut à se plaindre de sa conduite, et divorça en 46 av. J.-C. Terentia vécut, dit-on, jusqu'à l'âge de cent trois ans. — 2) nommée aussi **TERENTILLA**, femme de Mécène, et aussi une des maîtresses favorites d'Auguste.

Tērentius Afer, P., Térence, célèbre poète comique, né à Carthage, en 195 av. J.-C. Par naissance ou par capture il devint esclave de P. Terentius Lucanus, sénateur romain. Une physionomie agréable et intelligente recommanda Térence à son maître, qui lui fit donner la meilleure éducation et finit par l'affranchir. Lorsqu'il fut affranchi, Térence, suivant l'usage, prit le nom de son maître, Terentius. Celui qu'il portait antérieurement était Publius ou Publipor. *L'Andrienne* fut la

première pièce présentée par Térence pour être jouée. Les édiles curules renvoyèrent l'ouvrage à Cæcilius, un des auteurs dramatiques les plus en renom à Rome. Inconnu et assez mal vêtu, Térence commença à lire, assis sur un siège bas, la scène qui ouvre sa pièce. Quelques vers suffirent pour faire comprendre au vieux poète qu'il n'avait pas devant lui un écrivain ordinaire, et le jeune aspirant, alors âgé de vingt-sept ans, fut invité à partager le lit et le souper de son juge. Cette lecture de *L'Andrienne* paraît néanmoins avoir précédé la représentation d'environ deux ans; car Cæcilius mourut en 168, et elle ne fut pas jouée avant 166. Mais, en attendant, il en circulait des copies; l'envie était éveillée, et Luscus Lavinus, vieil écrivain comique peu riche en succès, commença ses attaques acharnées contre le caractère dramatique et personnel de l'auteur. *L'Andrienne* eut un plein succès, et, aidée par les mérites et l'habileté de Térence lui-même, fut pour lui un moyen d'introduction dans les cercles littéraires les plus distingués de Rome. Ses principaux patrons furent Lælius et le jeune Scipion, qui tous les deux le traitèrent comme leur égal et l'aidèrent même, à ce qu'on prétend, dans la composition de ses ouvrages. Après avoir résidé quelques années à Rome, Térence passa en Grèce, où il s'appliqua à l'étude des comédies de Ménandre. Il ne retourna jamais en Italie, et nous avons des récits divers, mais peu certains, de sa mort. Il mourut dans la trente-sixième année de son âge, en 159 ou 158. Six comédies sont tout ce qui nous reste de lui; et c'est probablement aussi tout ce qu'il produisit. Elles ont pour base des pièces grecques; mais nous possédons assez de fragments correspondants de Ménandre pour prouver que Térence ne se bornait point à traduire, mais retouchait et quelquefois perfectionnait son modèle. En résumant ses mérites, nous ne devons point oublier de faire valoir celui qui lui est généralement accordé; c'est que, bien qu'étranger et affranchi, il partage avec Cicéron et César la palme de la pure latinité.

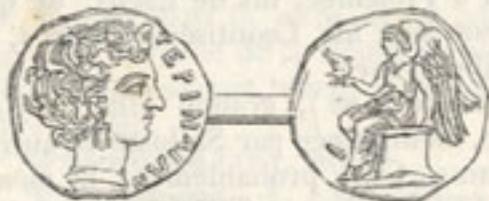
Terentius Varro (voy. *Varro*).

Tēreus (-ēos ou -eī), Térée, fils d'Arès (Mars), roi des Thraces en Dauidé, puis en Phocide. Pandion, roi de l'Attique, qui avait deux filles, Philomèle et Procné, l'appela à son secours contre les Mégarides, et lui donna sa fille Procné en mariage. Térée eut d'elle Itys. Il la cacha alors à la campagne, la fit passer pour morte, et trompa ainsi Philomèle, sa belle-sœur, que son but était d'épouser. En même temps il arracha la langue à cette dernière. Ovide (*Met.*, 6, 565) renverse l'histoire en faisant annoncer par Térée à Procné la mort de sa sœur Philomèle. Celle-ci, toutefois, apprit bientôt la vérité et la fit savoir à Procné, au moyen de quelques mots brodés dans un voile. A cette nouvelle Procné tua son fils Itys, et servit sa chair à son père. Elle s'enfuit alors avec sa sœur. Térée les poursuivait la hache à la main, et quand les deux fugitives se virent atteintes, elles prièrent les dieux de les métamorphoser en oiseaux. Procné fut changée en hirondelle, Philomèle en rossignol, Térée en huppe et Itys en chardonneret. Suivant un autre récit, Procné devint rossignol, Philomèle hirondelle, et Térée faucon.

Tergestē (-is : *Trieste*), ville de l'Istrie, sur une baie dans le N.-E. du golfe Adriatique appelée, de son nom, Tergestinus Sinus. Vespasien en fit une colonie romaine.

Tēridātes (voy. *Tiridates*).

Tērīna (-æ : *St-Eufemia*), ville sur la côte O. du Bruttium; elle donna son nom au Sinus Terinaeus.



Terina.

Teriolis ou **Teriōla castra**, forteresse de Rhétie, qui a donné son nom au Tyrol.

Termessus (-i : probabl. *Shenet*, Ru.), ville de Pisidie, bâtie très-haut sur le Taurus.



Termessus.

Terminus (-i), Terme, divinité romaine qui présidait aux limites et aux frontières. Son culte fut, dit-on, institué par Numa, qui ordonna que chacun marquât les bornes de sa propriété rurale par des pierres consacrées à Jupiter, et offrit chaque année des sacrifices à ces pierres-bornes, à la fête des *Terminalia*. Le Terme des États romains était originairement placé entre la cinquième et la sixième pierre milliaire sur la route de Laurentum, près de l'endroit nommé Festi. Un autre Terme public était dans le temple de Jupiter au Capitole.

Terpander (-dri), Terpandre, père de la musique grecque, et par là de la poésie lyrique. Il était né à Antissa, dans l'île de Lesbos, et florissait entre 700 et 650 av. J.-C. Il établit la première école musicale en Grèce, et ajouta trois cordes à la lyre qui jusqu'alors n'en avait eu que quatre.

Terpsichōrē (-ēs), une des neuf Muses; elle présidait au chant choral et à la danse (voy. *Musæ*).

Terra (voy. *Gæa*).

Terracina (voy. *Tarracina*).

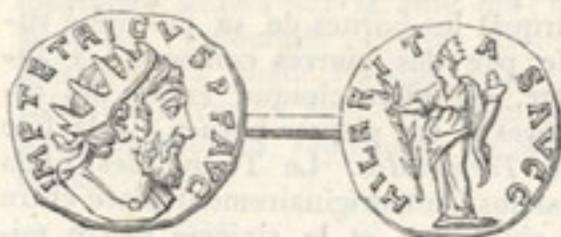
Testa (-æ), **C. Trebātius**, jurisconsulte romain, contemporain et ami de Cicéron. Trebatius jouissait d'une réputation considérable sous Auguste comme législateur. Horace lui adresse la première satire du deuxième livre.

Tēthys (-yos, acc. -yā et -yn), fille d'Uranus et de Gæa, et femme d'Océanus, de qui elle eut les Océanides et les innombrables divinités fluviales.

Tētrīca (-æ), montagne sur les confins à Picenum et du pays des Sabins; elle appartenait à la grande chaîne des Apennins.

Tētrīcus (-i), **C. Pesuvius**, un

des Trente tyrans, et le dernier des prétendants qui gouvernèrent la Gaule pendant sa séparation de l'empire sous Gallien et son successeur (267-274 apr. J.-C.). Il fut défait par Aurélien, à la bataille de Châlons (274), et fut à cette occasion soupçonné d'avoir trahi son armée en faveur de l'empereur. Toujours est-il que Tétricus (Sénior), bien qu'il eût orné avec son fils (Tétricus junior) le triomphe du vainqueur, fut immédiatement après traité par lui avec la plus grande distinction.



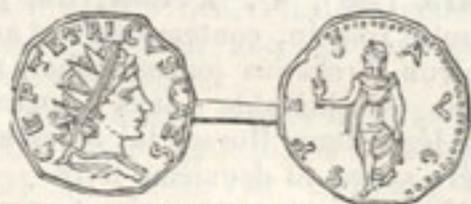
Tetricus senior.



Tetricus senior.



Tetricus junior.



Tetricus junior.

Teucer (-cri), 1) fils du dieu fluvial Scamandre et de la nymphe Idæa, fut le premier roi de Troie ; d'où le nom de *Teucris* qu'on donne quelquefois aux Troyens. — 2) fils de Télamon et d'Hésioné, était demi-frère d'Ajax, et le meilleur archer des Grecs devant Troie. Il fonda la ville de Salamine, dans l'île

de Chypre, et épousa Euné, fille de Cyprus, dont il eut Asteria.

Teucris (voy. *Troas*).

Teumessus (-i), montagne de Béotie, près d'Hypatus et de Thèbes, sur la route de cette dernière place à Chalcis.

Teuthrānia (voy. *Mysia*).

Teuthras (-antis), ancien roi de Mysie. Il eut pour successeur Téléphe (voy. *Telephus*). Les cinquante filles de Teuthras, données en récompense à Hercule, sont appelées par Ovide *Teuthrantia turba*.

Teuthras (probabl. *Demirji-Dagh*), montagne dans le district de Teuthrania en Mysie. C'est une branche S.-O. du Temnus.

Teutoburgiēnsis saltus, chaîne de collines en Germanie, s'étendant d'Osnabrück à Paderborn (Teutoburger Wald ou Lippische Wald). Elle est célèbre à cause de la défaite et de la destruction des légions de Varus par les Germains sous la conduite d'Arminius (9 ap. J.-C.).

Teutōnes (-um) ou **Teutōni** (-ōrum), puissant peuple de Germanie, qui habitait probablement sur la côte de la mer Baltique, près des Cimbres. Ils envahirent la Gaule et le territoire romain, avec les Cimbres, dans la deuxième moitié du deuxième siècle av. J.-C.

Tabor, Tabor ou **Atabyrium** (-i : *Jebel Tur*), montagne isolée, à l'extrémité E. de la plaine d'Esdrælon en Galilée.

Thāis (-īdis), célèbre courtisane athénienne, qui accompagna Alexandre le Grand dans son expédition en Asie. Après la mort d'Alexandre, Thāis s'attacha à Ptolémée, fils de Lagus, de qui elle eut deux fils, Leontiscus et Lagus, et une fille, Irène.

Thāla (-æ), grande ville de Numidie, mentionnée par Salluste et autres écrivains. C'est probablement la même que TELEPTE ou THELEPTE, ville dans le S. de la Numidie, à 71 milles romains au N.-O. de Capsa.

Thālassius, Tālassius (-i), ou **Tālassio** (-ōnis), sénateur romain du temps de Romulus. A l'époque de l'enlèvement des Sabines, quand les filles d'une beauté remarquable furent emmenées

pour Thalassius, les ravisseurs qui les conduisaient, afin de se mettre à l'abri de toute attaque, pendant le trajet, de la part des autres agents, criaient : « Pour Thalassius ! » De là, dit-on, l'exclamation nuptiale avec laquelle la fiancée chez les Romains était conduite à la demeure du fiancé.

Thālēs (-ētis et -is), philosophe ionien, un des sept sages, était né à Milet, en 636 av. J.-C., et mourut en 546, à l'âge de quatre-vingt-dix ans : telle est la tradition ; mais ni la date de sa naissance ni celle de sa mort ne sont exactement connues. Il prédit, assure-t-on, l'éclipse de soleil qui eut lieu sous le règne du roi lydien Alyattes ; détourna le cours de l'Halys du temps de Crésus ; et enfin, dans le dessein d'unir les Ioniens, quand ils furent menacés par les Perses, institua une assemblée fédérale à Téos. Il fut un des fondateurs des études philosophiques et mathématiques en Grèce. Il soutenait que l'eau était le principe de toutes choses, que tout vient de l'eau et retourne à l'eau. Thalès n'a laissé aucun ouvrage.

Thālēs ou **Thalētas (-æ)**, célèbre musicien et poète lyrique, né à Gortyne, en Crète, florissait probablement peu de temps après Terpandre.

Thālīa (-æ), 1) une des neuf Muses, et, dans les derniers temps, Muse de la comédie. Voy. MUSÉE. — 2) une des Néréides. — 3) une des Charites ou Grâces.

Thallo (voy. *Horæ*).

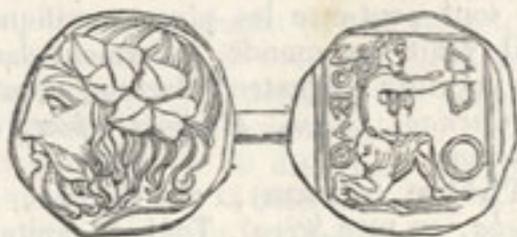
Thāmŷris (-is), ou **Thāmŷras (-æ)**, ancien barde thrace, fils de Philammon et de la nymphe Argiopé. Dans sa présomption, il osa défier les Muses, et, vaincu dans la lutte, il fut par elles privé de la vue et de la faculté de chanter. On le représentait tenant à la main une lyre brisée.

Thānātos (voy. *Mors*).

Thapsācus (-i) : Anc. Test. : *Thipsach*, mot araméen qui signifie *gué* ; au gué d'El-Hamman, près de Rakkak, Ru.), ville de Syrie, dans la province Chalybonitis, sur la rive gauche de l'Euphrate, à 2,000 stades au S. de Zeugma et à quinze parasanges de l'embouchure du Chaboras (l'Araxe de Xénophon).

Thapsus (-i), 1) ville sur la côte E. de la Sicile, sur une péninsule de même nom (*Isola degli Magnisi*). — 2) (*Demas*, Ru.), ville sur la côte E. de la Byzacène, dans l'Afrique propre.

Thāsos ou **Thāsus (-i)** : *Thaso* ou *Tasso*, île dans le N. de la mer Égée, devant la côte de Thrace, et vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Nestus. Les Phéniciens en prirent possession de très-bonne heure, à cause de ses importantes mines d'or. Suivant la tradition, les Phéniciens étaient conduits par Thasus, fils de Poséidon (Neptune) ou Agénor, qui vint de l'Orient à la recherche d'Europe, et qui donna son nom à l'île. Thasos fut plus tard colonisée par les Pariens (708 av. J.-C.) et parmi les colons se trouvait le poète Archiloque. Les Thasiens possédèrent autrefois une portion considérable de territoire sur la côte de Thrace, et furent un des plus riches et des plus puissants peuples du N. de la mer Égée. Ils furent soumis par les Perses sous Mardonius, et firent ensuite partie de l'empire maritime d'Athènes. Ils se révoltèrent néanmoins contre Athènes, en 415 av. J.-C., et, après avoir soutenu un siège de trois ans, furent réduits à l'obéissance par Cimon, en 464. Ils se révoltèrent une seconde fois, en 411, et furent réunis aux Spartiates ; mais Thrasybule les ramena, en 407, sous la domination athénienne.



Thasos.

Thaumas (-antis), fils de Pontus et de Gé, et père d'Iris et des Harpyes, qu'il eut de l'Océanide Électra. De là les noms de *Thaumantias*, *Thaumantis* et *Thaumantia Virgo* donnés à Iris.

Thēāno (-ūs), 1) fille de Cissée, femme d'Anténor et prêtresse d'Athéna (Minerve) à Ilion. — 2) femme philosophe célèbre, appartenant à l'école pythagoricienne ; elle paraît avoir été la femme de Pythagore et la mère par lui de